

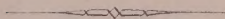
*À Monsieur le professeur D^r Eberhard Schrader,
hommage de l'auteur,
L^r De Moor, Curé-doyen*

ÉTUDE SUR LE LIVRE DE JOB

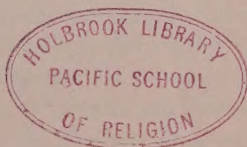
PAR

l'abbé DE MOOR

Curé-Doyen de Deynze, (Belgique).



(Extrait de la SCIENCE CATHOLIQUE, Avril 1904).



SUEUR-CHARRUEY

IMPRIMEUR LIBRAIRE-ÉDITEUR

ARRAS

PARIS

10, rue des Balances

rue de Vaugirard, 41

BS

1415

M66

1984

~~DM3~~
~~M78~~



ÉTUDE SUR LE LIVRE DE JOB

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

Aucun savant, soit catholique, soit non-catholique, au courant de l'état actuel de l'exégèse du livre de Job, ne songera, croyons-nous, à nous contredire quand nous disons qu'il reste encore beaucoup à faire pour amener au jour tout le contenu réel de ce livre.

Dans le présent travail, nous nous efforcerons de mettre en lumière la partie de son contenu restée jusqu'ici dans l'ombre, malgré que, suivant notre sentiment, ce soit là la partie la plus importante du livre. La mise en lumière de cette partie aide grandement à dissiper l'obscurité qui enveloppe encore toujours la portée réelle de ce livre, en dépit des nombreux commentaires dont il a été l'objet au cours des siècles.

Dans cette étude, nous pensons avoir établi le caractère complexe du contenu du livre de Job ainsi que le caractère complexe de la plupart des personnages qui y figurent. Une fois bien compris le caractère du livre, celui-ci devient aussitôt plus clair.

Son contenu gagne ultérieurement en clarté du moment qu'on le considère comme une œuvre dramatique destinée, par son auteur, à être représentée sur la scène devant un public spectateur.

C'est ainsi que nous allons considérer et exposer le livre dans les pages qui suivent. On verra par notre exposé que, tout en conservant le caractère historique du récit primitif des vicissitudes des destinées du saint homme Job, le héros du livre, l'hagiographe, divinement inspiré à cette fin, a construit sur les données de ce récit purement historique un drame prophétique qui, dans sa large envergure, embrasse une série d'événements qui s'étend depuis l'époque des premières grandes infortunes du peuple d'Israël jusqu'à l'époque de la consommation des siècles. Dès lors, il est manifeste que le livre de Job mérite d'attirer l'attention de tout homme intelligent, et ce d'autant plus que, ainsi que nous le verrons dans la suite du présent travail, ce livre remue et résout le problème de la sagesse et de la justice de Dieu dans tous ses actes afférents au gouvernement des choses de ce monde, problème qui, de tout temps, a secoué puissamment l'intelligence humaine.

Dans notre présent travail sur le livre de Job, nous présentons des vues

nouvelles sur le caractère du contenu de ce livre. Nous comprenons que le seul énoncé de « vues nouvelles, » concernant une œuvre à l'interprétation de laquelle se sont voués depuis tant de siècles des esprits éminents, soit de nature à éveiller des préventions contre notre étude.

Nous espérons que ces préventions se dissiperont dans l'esprit de nos lecteurs au fur et à mesure qu'ils avanceront dans la lecture de ce travail. C'est que, si nous ne nous faisons pas trop illusion à nous-même, les vues en question ouvrent des horizons nouveaux pour l'interprétation du livre de Job et nous présentent son contenu comme bien plus vaste qu'on ne l'a cru jusqu'à présent. Nos lecteurs ne tarderont guère à s'apercevoir que le livre de Job se rattache d'une manière intime à plusieurs œuvres prophético-eschatologiques tant de l'Ancien que du Nouveau Testament.

Notre travail comprendra trois parties.

Dans la première partie, nous traiterons du caractère du livre de Job et des divers personnages qui y figurent.

Dans la deuxième partie, nous donnerons un aperçu analytique de la partie centrale du livre comprenant les chapitres III-XLII.

Nous consacrons la troisième partie de ce travail à la description du contenu de l'œuvre considérée comme une œuvre épico-dramatique agencée pour la scène.

PREMIÈRE PARTIE

Le livre de Job est incontestablement une des plus grandioses et des plus brillantes œuvres de la littérature biblique, mais aussi une des plus difficiles à comprendre et à expliquer. Cette difficulté provient d'une double source, à savoir, d'une part, du texte même, dont il est souvent très difficile de saisir le véritable sens et la portée, puis, d'autre part, du caractère complexe du contenu à la fois historique et prophétique du livre, deux éléments que, par un artifice de composition, l'hagiographe a enchevêtrés l'un dans l'autre d'une façon, je dirai, indissoluble, et, cependant, il faut savoir distinguer l'un de l'autre si l'on veut éviter la malechance de butter à tout bout de champ contre des difficultés insurmontables dans l'interprétation du livre.

Essayons donc de définir le caractère du livre de Job.

I

DU CARACTÈRE DU LIVRE DE JOB

Un examen attentif du contenu de ce livre, tel qu'il est venu entre nos mains, suggère l'idée qu'il n'a pas été composé, de prime-abord, tel qu'il

est à présent. Il nous semble hautement probable que le livre de Job constituait, primitivement, un simple récit des destinées en terre d'une individualité historique, Job, de son nom.

De ce récit primitif nous ont été conservés dans le livre actuel de Job d'abord, les chapitres I-II, qui forment ce qu'on appelle le Prologue du livre, puis la partie finale du livre, chapitre XLII, 7-17, enfin, selon nous également le récit introductoire des discours d'Élihou, chapitre XXXII, 1-6^a.

Tout le reste du récit historique primitif a été supprimé et remplacé par l'hagiographe dans le livre actuel de Job par les chapitres III-XXXI et XXXII, 6b-XLII, 6. Ce qui a été supprimé dans le récit primitif est remplacé dans le livre actuel de Job par les discours tenus par Job et par ses trois amis, par Élihou et par Yahveh.

En ce qui concerne le contenu et le sens des discours de ces divers personnages tels qu'ils figuraient dans le récit primitif, on peut conjecturer avec une grande probabilité qu'ils énonçaient les mêmes idées fondamentales contenues dans le dialogue, chapitres III-XLII, 3, mais d'une manière toute simple et prosaïque, à l'instar du petit dialogue entre Yahveh et Satan, chapitre II, ou du discours tenu à Éliphaz par Yahveh, chapitre XLII, 7-8.

Quand on se met à scruter le contenu et le caractère du livre de Job le premier problème qui se présente à l'esprit est celui-ci, à savoir, s'il a existé réellement en ce monde un personnage du nom de Job qui fut en butte aux plus rudes épreuves et qui les supporta avec une complète résignation à la volonté de Dieu ?

Voici comment saint Thomas d'Aquin s'exprime au sujet de ce problème : « Il s'est trouvé quelques-uns à qui il a semblé que ce Job n'a pas eu d'existence réelle dans la nature, mais qu'il constitue une parabole imaginée pour servir de thème à une discussion sur la Providence, à l'instar de ce qui se pratique fréquemment parmi les hommes, qui créent quelques faits fictifs pour en disputer ; et, bien qu'il importe peu au but du livre, qu'il en soit ainsi ou autrement, cela importe, cependant, en ce qui concerne la vérité même. » Le texte latin est conçu en ces termes : « Fuerunt aliqui quibus visum est quod iste Job non fuerit aliquid in rerum natura, sed quod fuerit quædam parabola conficta ut esset quoddam thema ad Providentiæ disputationem, sicut frequenter homines confingunt aliqua facta ad disputandum de eis ; et, quamvis ad intentionem libri non multum refert utrum sic aut aliter fuerit, refert tamen quantum ad ipsam veritatem (1). »

(1) *Expositio Jobi. Prologus.*

Saint Thomas prouve ensuite son assertion que Job a réellement existé de la manière suivante : « L'opinion négative semble aller à l'encontre de l'Écriture sainte. En effet, il est dit par Ézéchiél, xiv, 20, dans la personne du Seigneur : *Supposé que trois hommes existent en son milieu, Noé, Daniel et Job, ceux ci sauveront leurs personnes par leur justice.* Or, il est manifeste que Noé et Daniel sont des hommes qui ont réellement existé : donc, cela ne saurait pas être tiré en doute non plus en ce qui concerne Job, qui leur est adjoit comme troisième. »

Au passage biblique allégué par saint Thomas il faut ajouter, tout au moins en guise de confirmation, les passages Tobie, II, 12, 15, Vulgate, et v, 11, de l'Épître de saint Jacques. Aux yeux des trois susdits hagiographes, Job est manifestement un personnage de l'existence réelle duquel il ne saurait pas y avoir de doute.

En présence tout au moins du texte allégué d'Ézéchiél, qui fait autorité pour tout croyant, même non catholique, la réalité historique du personnage Job est à considérer aussi par ce dernier comme indubitable.

Le P. Cornely (1) affirme qu'il est de foi que Job est un personnage réel, historique et, suivant le même exégète, à l'appui de ce sentiment on peut alléguer comme un argument certain le consentement de l'Église entière.

Une fois sauf le caractère historique du personnage Job et de ses destinées, il surgit un autre problème, à savoir, si l'auteur du livre de Job n'a pas tablé, bien entendu sous l'action de l'inspiration divine, sur l'histoire réelle de Job de manière à y superposer un drame prophétique d'une envergure autrement large que l'histoire personnelle de Job, drame qui embrasse rétrospectivement les premiers temps de l'existence de la royauté en Israël et, prophétiquement, toute la série de terribles infortunes fondues sur le peuple d'Israël déjà depuis les derniers temps de la royauté, puis dans la suite des temps, jusqu'à nos jours, et qui continueront à fondre sur lui jusqu'à l'époque eschatologique inclusivement, époque à laquelle il reconnaîtra enfin ses torts envers Dieu et sera relevé, spirituellement, de ses infortunes.

Ce retour d'Israël à son Dieu est annoncé par l'Apôtre au chapitre xi de son Épître aux Romains, et, suivant notre sentiment, il constitue le point de départ du Cantique des Cantiques. En un mot, le problème en question revient à ceci, à savoir, si l'auteur du livre de Job n'a pas transformé Job historique en un personnage parabolique personnifiant le peuple d'Israël, sans enlever, cependant, à ce personnage et à son histoire leur caractère historique. C'est peut être cela qu'a voulu signifier

(1) Voir *Introductio in U. T. libros sacros*, volumen II, 2, *Introductio specialis*, pages 61-62.

la tradition rabbinique quand elle dit dans le traité *Baba Bathrà*, 14, que Job est un « mashal li Israël, » c'est-à-dire « une parabole pour Israël » : cependant, elle énonce une erreur formelle quand elle ajoute que Job n'a pas existé réellement.

Nous disions tout à l'heure que l'hagiographe n'a pas enlevé à Job et à son histoire leur caractère historique. En effet, il résulte clairement du Prologue et de l'Épilogue du livre qu'il a eu à cœur de sauvegarder ce caractère. Mais ce n'est pas encore maintenant le moment d'approfondir le problème soulevé ; nous ferons cela plus tard au cours du présent travail. Pour le moment, il suffit de dire que les événements tant terrestres que supra terrestres, connus ces derniers par révélation divine, consignés dans le Prologue et dans l'Épilogue, sont des événements réels constituant l'histoire du personnage historique appelé Job.

II

JOB, SA FEMME ET SES ENFANTS.

Nous avons dit précédemment qu'un hagiographe, divinement inspiré, a tablé sur l'histoire réelle du personnage historique Job, de manière à lui superposer une œuvre épico-dramatique. Dans cette œuvre, Job prend le caractère d'un personnage symbolique personnifiant le peuple d'Israël qui survit et continuera à survivre à la destruction de son existence en qualité de nation jusqu'à la fin de l'époque eschatologique, époque à laquelle il jouera un rôle important dans l'histoire du royaume de Dieu en terre. Cela est attesté par l'Apôtre dans le chapitre xi de son Épître aux Romains ainsi que par le Cantique des Cantiques, qui décrit l'entrée de la Maison d'Israël ou de la Fille de Sion dans le royaume spirituel fondé en terre par l'Homme-Dieu Jésus Christ ainsi que les luttes et les triomphes de ce royaume à l'époque de la fin des temps.

Du moment qu'on admet que Job, personnage principal du drame, y remplit le rôle d'un personnage symbolique personnifiant le peuple d'Israël, il s'ensuit qu'il y a lieu d'admettre également que toute son histoire a été traitée d'une manière symbolique par l'hagiographe. Il suit encore de là que les autres personnages mis en scène dans le Prologue et dans l'Épilogue ainsi que dans le reste du drame, à l'exception, cependant, de Yahveh, de ses esprits célestes et de Satan, y figurent de même en qualité de personnages symboliques, tels la femme et les enfants de Job, tels encore les trois amis de Job et Elihon. Il en est encore de même en ce qui concerne les événements qui constituent l'histoire de ce personnage.

Il importe de bien distinguer entre l'histoire réelle du personnage historique Job telle qu'elle est racontée dans le Prologue et l'Épilogue, d'une part, et cette même histoire considérée comme transformée par l'hagiographe en une histoire symbolique, d'autre part, si l'on veut éviter de créer des antilogies, de fait inexistantes, entre les deux histoires, et de faire tomber à faux les témoignages du livre de Tobie et de l'Épître de saint Jacques faisant l'éloge de l'inaltérable patience dont Job fit preuve, au témoignage également du Prologue du livre, en présence de toutes ces épreuves. Ces témoignages se vérifient incontestablement dans le personnage historique Job. Mais on ne saurait pas étendre cet éloge au Job symbolique tout entier, créé par l'hagiographe, sans se mettre en contradiction avec les données formelles du livre même et notamment avec les réprimandes adressées à Job par le personnage Élihou, à cause du langage tenu par lui, puis, et surtout, par Yahveh lui-même. Du moment qu'on considère Job comme un personnage symbolique personnifiant le peuple d'Israël et comme parlant au nom de ce peuple après qu'il eut renié et crucifié son divin Messie, il va de soi que le langage de Job, personification symbolique d'Israël, vis-à-vis de Yahveh, qui lui infligea les infortunes subies par ce peuple, ne saurait pas être le langage d'un juste entièrement résigné à la volonté de Dieu, tel qu'est le langage du Job historique. Cela reste vrai malgré que Job représente également le petit noyau de fidèles originaux d'Israël qui se rencontrera pendant tout le cours de l'époque messianique au sein de l'Église.

C'est, il est vrai, au nom de ce petit noyau que Job prétend parler et qu'il se prétend innocent. Cependant, en vertu de sa qualité de personnage symbolique, Job personnifie Israël tout entier, dont la grande masse n'est certainement pas innocente; or, cette qualité lui est inhérente, en vertu du drame, il ne saurait pas, par conséquent, s'en dépouiller. Dès lors, Job est censé se proclamer innocent, aussi au nom de cette masse nullement innocente, mais, au contraire, gravement coupable.

Dans les lignes qui précèdent nous venons de signaler le caractère symbolique et complexe du personnage Job. Développons maintenant ultérieurement cette caractéristique en nous tenant au point de vue sous lequel l'hagiographe nous présente Job, c'est-à-dire comme personnifiant le peuple d'Israël tout entier tel qu'il existe depuis l'origine du Christianisme. Comme tel, Job est un personnage antithétiquement complexe, un personnage à la fois innocent et coupable suivant l'aspect divers sous lequel on le considère. Ce caractère complexe, et, en un certain sens contradictoire, résulte manifestement de ce que Job est censé person-

nifier au point de vue du drame, à savoir, d'une part, la grande masse infidèle du peuple hébreu, puis, d'autre part, le petit noyau de fidèles originaires de ce peuple.

Tel qu'il est mis en scène par l'hagiographe, Job est un personnage complexe : mais il se considère erronément comme personnifiant exclusivement les éléments fidèles d'Israël. Comme tel, il se prétend absolument innocent de tout méfait. C'est là son point de départ, manifestement erroné. D'autre part, les amis de Job, ses interlocuteurs, ne voient en lui que la personnification de l'élément infidèle d'Israël : c'est pourquoi Job est à leurs yeux un coupable, justement châtié par Dieu. C'est là leur point de départ, point de départ également erroné de même que celui de Job, mais en sens inverse. Cette appréciation initiale, erronée de part et d'autre, du caractère réel du personnage parabolique Job, constitue la base de l'intrigue scénique dans le drame.

Cependant, l'hagiographe a eu soin de bien marquer à la fin du Prologue le caractère complexe, dont il allait investir son héros, au point de vue religieux et moral, à savoir dans la scène que la femme de Job fait à ce dernier. La femme de Job représente là l'élément infidèle d'Israël au début de l'époque messianique, la Synagogue en révolte contre le divin Époux de sa jeunesse. La femme de Job ne réapparaît plus en scène au cours du drame. Dès lors, Job, en sa qualité de symbole pour Israël tout entier, est censé devenu également la personnification du susdit élément infidèle d'Israël, qui, au point de vue prophético historique, devait continuer à exister et à se manifester dans le monde dans la suite des siècles. De là, le caractère complexe du personnage Job au point de vue religieux et moral. A un autre point de vue encore, à savoir, au point de vue purement historique, Job présente également un caractère complexe en tant que, au début du Prologue, il représente le peuple d'Israël comme ne formant encore qu'un seul royaume.

Cet état de choses prit fin après le règne de Salomon : Israël se scinda alors en deux : la majeure partie constitua le royaume des dix tribus, la moindre partie le royaume de Juda. En sa qualité de personnification symbolique d'Israël tout entier, Job est censé comprendre dès lors sous sa symbolique personne les deux susdits royaumes, mais, considérée au point de vue de la réalité historique sa personnalité complexe impliquait un dédoublement à faire.

L'hagiographe fait ce dédoublement dans le Prologue quand il attribue à Job sept fils et trois filles. Les sept fils sont censés personnifier, après la scission, le royaume des dix tribus, les trois filles celui de Juda.

On peut, nous semble-t-il, inférer cela de l'éloge fait dans l'Épilogue

de l'éminente beauté spirituelle des trois filles qui naquirent à Job après que ses infortunes eurent pris fin. C'est en qualité de personnification des éléments les plus parfaits de l'Église de la fin des temps, c'est-à-dire de la Maison d'Israël réconciliée à la fin des temps avec son divin Messie, — la grande masse des fidèles originaires de la gentilité sont censés personnifiés par les sept fils de Job nés de même que les dites filles après la cessation des infortunes de leur père, — que ces filles sont déclarées surpasser en beauté toutes les autres femmes. Or, par ces autres femmes il faut entendre les éléments fidèles des peuples des nations de l'époque de la fin des temps (1).

Il nous paraît rationnel d'appliquer au Prologue la distinction faite, d'une manière au moins implicite, dans l'Épilogue entre les fils et les filles de Job, à savoir qu', pareillement dans le Prologue, les « filles » de Job représentent l'élément par excellence parmi le peuple de Dieu sous l'ancien Testament. Or, après la scission, cet élément se rencontre dans le royaume de Juda plutôt que dans celui des dix tribus, malgré qu'il y ait eu également de tout temps des éléments fidèles dans l'autre royaume. Voilà le motif pour lequel les « filles » de Job personnifient, suivant nous, dans le Prologue, le royaume de Juda et ses « fils » le royaume des dix tribus.

D'ailleurs, à l'appui de notre sentiment vient encore le nombre de fils attribués à Job comparativement au nombre de ses filles. A ce point de vue, les trois filles représentent rationnellement le royaume de Juda, le moindre des deux en importance, et les sept fils le royaume des dix tribus, considérablement plus important, numériquement parlant, que celui de Juda.

Il nous reste encore un mot à dire touchant la signification des nombreux troupeaux et de la nombreuse domesticité attribués à Job dans le Prologue. Au point de vue de l'histoire personnelle de Job, il est inutile d'entrer dans des explications à ce sujet. Si nous nous plaçons au point de vue du sens dramatico-symbolique, superposé à l'histoire réelle de Job, alors il faut considérer tout cela comme symbolisant l'opulence, dont jouit Job, en sa qualité de personnage symbolique, à l'époque visée au

(1) Nous verrons plus loin que les éléments fidèles, originaires des peuples des nations depuis le début de l'époque messianique jusqu'à l'époque eschatologique inclusivement, sont personnifiés par les trois amis de Job, qui, de même que celui-ci, sont censés avoir des fils et des filles. C'est parce qu'ils représentent des Chrétientés de la gentilité aux susdites époques, que les trois amis de Job figurent dans toute l'étendue du drame, et c'est avec leurs filles de l'époque de la fin des temps ou avec leurs éléments les plus parfaits de cette époque que sont comparées les filles de Job.

début du Prologue, c'est-à dire à l'époque où le royaume d'Israël encore indivis était arrivé à l'apogée de la prospérité et de la gloire. Telle fut l'époque du règne du roi Salomon.

Dans le Prologue il s'agit d'une exubérante prospérité matérielle : de même, dans l'Épilogue, il s'agit aussi d'une éminente prospérité échue à Job, mais sous la figure des mêmes symboles matériels, qu'il faut entendre dans un sens spirituel en vertu du contexte tout entier de l'Épilogue, est visée une prospérité spirituelle. Par les nombreux « troupeaux » de Job il est signifié que la Maison d'Israël, redevenue fidèle, aura en abondance tout ce dont elle a besoin pour maintenir et développer en elle la vie spirituelle et en même temps ce qui est nécessaire pour lui conserver ces biens spirituels, à savoir un sacerdoce, que symbolisent les « serviteurs » qui soignent les troupeaux.

Dans ce qui précède nous croyons avoir donné la véritable caractéristique du personnage Job et de sa famille tels que l'hagiographe les met en scène. Il reste maintenant à définir ce qu'il faut entendre par les trois amis de Job.

III

LES TROIS AMIS DE JOB

Les trois amis de Job, mentionnés vers la fin du Prologue, à savoir Éliphas, Baldad et Sophar étaient respectivement originaires de Théman, de Naamah et de Sua, contrées situées sans doute dans le voisinage du pays d'Uz, probablement le Hauran, pays habité par Job.

De l'existence réelle et historique de ces trois personnages il ne saurait pas y avoir de doute pas plus que de celle de Job même. Ils figurent comme tels dans le récit historique primitif, antérieur celui-ci, nous l'avons dit plus haut, au drame superposé plus tard à ce récit.

De la qualification d'« amis » de Job, qui leur est décernée dans le livre, il résulte que ces trois personnages étaient liés d'amitié avec Job et avaient, comme tels, d'assez fréquents rapports avec lui.

Dès lors, rien d'étonnant que la rumeur publique des terribles infortunes fondues successivement sur la tête de leur ami Job, soit arrivée bientôt jusqu'à eux et qu'ils se soient empressés d'aller constater de leurs propres yeux ce que cette rumeur pouvait avoir de réel.

Arrivés auprès de Job, ses trois amis manifestent par de grandes démonstrations extérieures leur stupéfaction et leur douleur. Ils restent assis auprès de Job sept jours et sept nuits, mais sans lui adresser une seule parole de consolation. Nous verrons plus loin à quoi il faut attribuer leur silence.

Dans le récit primitif se trouvait indubitablement dit que Job rompit le premier le silence, puis, relatée la discussion qui surgit alors entre Job et ses trois amis, la même, sans doute, quant aux idées fondamentales, que celle qui, dans le livre actuel de Job, se trouve consignée dans les chapitres III-XXXI, mais cette partie du récit primitif a disparu et a été remplacée par le contenu des susdits chapitres.

Eu égard à ce qui a été établi plus haut à savoir que, dans l'œuvre épico-dramatique surposée par l'hagiographe au récit historique primitif, Job et sa famille sont des personnages symboliques, il est manifeste qu'il doit en être de même en ce qui concerne les trois amis de Job, trois personnages réels, mais transformés ultérieurement par l'hagiographe en personnages symboliques comme Job lui-même.

Ces trois amis de Job sont mis en scène à la fin du Prologue, à savoir au moment où Job, après avoir déjà perdu toute sa fortune, ses enfants et sa femme qui l'a abandonné, se trouve assis sur un fumier râclant avec un tesson le pus des ulcères, dont est couvert son corps tout entier. Au point de vue de la marche du drame, cet épisode des destinées de Job est postérieur, nous l'avons dit plus haut, à l'apostasie de la Synagogue, personnifiée par la femme de Job insurgée contre Dieu et blasphématrice, postérieur, par conséquent, au déicide commis par la Synagogue sur son divin Messie, l'Époux de sa jeunesse répudié par elle, postérieur aussi à la destruction de la nationalité du peuple juif, arraché au sol de sa patrie et dispersé parmi les peuples des nations comme châtiment de son crime d'apostasie et de lèse majesté divine. Couvert d'ulcères et réduit à une misère extrême, Job symbolise le peuple juif renégat et chargé d'iniquités.

A l'époque en question une partie des peuples des nations est déjà ralliée à l'Évangile, par conséquent, Israël se trouve déjà alors dispersé parmi les nations déjà, en partie, chrétiennes. Ce sont quelques-unes seulement d'entre les Chrétientés originaires des peuples des nations que symbolisent dans le drame les trois amis de Job. (1) Ces Chrétientés entretiennent des relations amicales avec le petit noyau de fidèles originaire d'Israël resté établi sur le sol de sa patrie, et qui constitua le premier noyau de l'Église du Nouveau Testament. Or, en sa qualité de personification symbolique pour Israël tout entier, Job personnifie aussi, voire même plus particulièrement, le petit noyau fidèle d'Israël. C'est, de ce chef, que les Chrétientés des nations, et notamment celles représentées

(1) Cela résulte clairement du passage XLII, 11, où il est fait mention des frères, des sœurs et des connaissances de Job, personnifications symboliques des diverses Chrétientés, autres que celles personnifiées par ses trois amis.

par ses trois amis qui les symbolisent et qui sont venus auprès de Job pour le consoler, ont persévéré dans leurs sentiments d'amitié à son égard.

Suivant le Prologue, les trois amis de Job, à la vue de l'immensité de ses infortunes, manifestent leur stupéfaction et leur douleur en déchirant leurs vêtements et en répandant de la cendre sur leur tête. Mais, au lieu d'adresser à Job des paroles de consolation, ils restent assis auprès de lui sept jours et sept nuits sans ouvrir la bouche. Par ces sept jours et ces sept nuits est figurée symboliquement toute la durée de l'époque messianique jusqu'à l'entrée de l'époque eschatologique inclusivement. Le motif, pour lequel les trois amis de Job, venus cependant pour le consoler, restent si longtemps muets, il faut aller le chercher dans les données du Dialogue qui fait suite au Prologue. Le Dialogue nous révèle que les amis de Job versaient dans l'erreur de croire que toute infortune est à considérer comme le juste châtiment d'un méfait commis par celui qui le subit. Imbus de cette erreur et venus pour consoler Job, ses trois amis n'osent pas, en présence de l'immense infortune dont ils le voient atteint, énoncer leur persuasion intime, à savoir que Job doit être coupable d'énormes méfaits pour se trouver en butte à de tels châtiments. C'est pourquoi ils préfèrent garder le silence et attendre que Job se soit expliqué lui-même de son propre chef. C'est ce que fait enfin Job après que se sont écoulés les sept jours et les sept nuits de silence réciproque, c'est-à-dire au début de l'époque eschatologique. Du moment que Job a rompu le silence en prononçant son premier discours, il s'établit aussitôt un dialogue, consistant dans une discussion à fond touchant la cause ou l'origine de l'infortune de Job, entre celui-ci, d'une part, et ses trois amis, d'autre part.

Personnage complexe, personnifiant, outre le petit noyau de fidèles originaires d'Israël, aussi la grande masse apostate de ce peuple, Job n'a pas conscience du caractère complexe de sa personnalité symbolique. Grâce à un artifice de composition de la part de l'hagiographe, Job est censé être persuadé qu'il ne personnifie autre chose que le noyau des fidèles d'Israël, et, partant de cette erreur, il s'affirme innocent de n'importe quel méfait grave pendant toute la durée de la discussion, et il prétend n'avoir pas mérité les malheurs qui l'ont atteint. Par contre, imbus qu'ils sont de l'erreur de croire que toute infortune est le juste châtiment d'un méfait commis par celui qui le subit, les trois amis de Job ne voient en lui que l'organe de la masse apostate et criminelle d'Israël partant, un grand coupable, qui n'a que trop mérité les infortunes qui sont venues fondre sur lui. C'est pourquoi ils insistent auprès de lui pour qu'il s'avoue coupable afin que Dieu lui tienne compte de son aveu

repentant et qu'il mette un terme à ses malheurs. Donc, de part et d'autre, ces interlocuteurs versent dans l'erreur et leur discussion ne saurait pas aboutir à une conclusion conforme à la vérité pour le motif que chacune des deux parties litigantes reste opiniâtrément accrochée à son point de départ erroné.

Dans le but de placer enfin cette discussion, restée sans issue, sur son véritable terrain et d'amener la vraie solution du problème soulevé, l'hagiographe fait entrer alors en scène le personnage ÉLILHOU, à qui il impose pour rôle d'éclairer les deux parties litigantes touchant la fausseté de leur point de départ respectif et de suggérer la vraie solution du problème débattu, de manière à faire éclater la justice de la conduite de Dieu à l'égard de Job-Israël.

Dans les chapitres, ix-xi, de l'Épître aux Romains, nous avons en quelque sorte l'écho et l'interprétation des discours d'Élilhou mis par l'apôtre dans la lumière du Nouveau Testament. L'apôtre inculque là que dans ces discours il s'agit du problème de l'exclusion temporaire de l'ancien peuple de Dieu du salut messianique, et, d'accord avec Élilhou, il démontre que la cause de cette infortune incomparable de Job-Israël n'est autre que l'opiniâtreté du susdit peuple à méconnaître, ainsi qu'il s'exprime dans le passage, x, 3 « la justice de Dieu en cherchant à établir la sienne, » c'est-à-dire sa propre justice opposée à celle de Dieu. Cette méconnaissance de la justice de la conduite de Dieu à son égard provient de ce que, égaré par sa fausse conception de l'unité de Dieu, en fidèle champion de laquelle il pose, Israël ne veut pas reconnaître le déicide commis par lui sur la divine personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, son divin Messie, et que c'est à cause de ce crime de lèse majesté divine qu'il reste exclu du salut messianique aussi longtemps qu'il n'aura pas reconnu et avoué son crime et en aura fait pénitence.

IV

LE PERSONNAGE ÉLILHOU.

De même que Job, de même que les trois amis de Job, le personnage ÉLILHOU, qui n'est mis en scène qu'au chapitre xxxii comme nouvel interlocuteur de Job, se présente à nous sous un double aspect en vertu du caractère même du livre.

Au point de vue du récit primitif limité à l'histoire des destinées personnelles diverses du saint homme Job, Élilhou est un contemporain de Job, venu, de même que les trois amis du dernier, pour se rendre compte de ses propres yeux de ce que pouvait avoir de réel le bruit répandu

parmi « les fils de l'Orient » des graves infortunes fondues sur Job, personnage éminent parmi ces Orientaux. Élihoun arriva auprès de Job peu de temps après l'arrivée des trois amis du dernier. Cela résulte de sa propre déclaration au début de ses discours, chapitre xxxii. En effet, il y affirme qu'il a entendu toute la discussion entre Job et ses trois amis.

Il résulte ultérieurement du contenu des discours de ce personnage qu'il n'est pas venu seul, mais accompagné d'une suite de personnes qu'il désigne lui-même sous le nom de « sages. »

D'où on peut inférer à bon droit qu'Élihoun était lui-même un personnage de marque, qui semble n'être pas du tout un inconnu pour Job et ses trois amis.

A ce personnage historique l'hagiographe a superposé un autre personnage, aussi réel, aussi historique que le premier Élihoun, et il le désigne sous le même nom.

Ce second Élihoun n'est autre, à notre avis, que le célèbre prophète ÉLIE du royaume des dix tribus, contemporain du roi Achab, de la part duquel il eut à souffrir d'impitoyables persécutions, auxquelles le soustraya le Dieu d'Israël en l'enlevant de la terre et en le transportant vivant en paradis dans un char de feu !

Parmi les savants modernes il s'en rencontre beaucoup qui considèrent comme interpolée à une époque postérieure toute la partie du livre de Job contenant les discours d'Élihoun, (1) et ce dernier comme un personnage étranger aussi bien au récit primitif qu'au drame superposé à ce récit.

Futiles sont, à notre avis, les soi-disantes preuves alléguées à l'appui de ce sentiment erroné, et notamment la prétendue preuve tirée du caractère du style des discours d'Élihoun comparativement à celui du reste du livre.

Loin d'être une preuve de la non-authenticité de cette partie du livre, ledit caractère révèle, au contraire, un hagiographe d'un talent éminent, un hagiographe tel que celui qui est l'auteur du livre, un hagiographe qui sait mettre en bouche de ses personnages un langage en harmonie avec leur caractéristique et avec le rôle qu'il leur attribue. En effet, quoi de plus naturel et de plus conforme à l'art que de placer en bouche d'un personnage tel qu'Élihoun, qui se déclare lui-même encore « jeune, » partant, doué d'un caractère bouillant, un langage débordant, hardi ? Et quoi d'étonnant à cela qu'un tel personnage persuadé qu'il est

(1) Voir le travail de M. le Dr Van Hoonacker : *Une question concernant la composition du livre de Job* dans la *Revue biblique internationale*, page 161 et suivantes, t. xii, année 1903.

que ce qu'il énonce n'est que pure et sincère vérité, ne se soucie guère d'user de ménagements pour ne pas froisser ceux à qui il s'adresse, mais leur dit la vérité crûment ?

Incontestablement un tel langage en bouche du personnage Élihoun du récit primitif est entièrement conforme aux règles de l'art dramatique.

Mis en bouche d'Élihoun Elie, ce langage ne saurait guère nous étonner davantage ! Nous connaissons, en effet, suffisamment par le I (III) livre des Rois, xvii et suivants, le caractère bouillant d'Élie, ne bronchant devant rien pour la défense de la cause de son Dieu, moqueur et impitoyable envers les adversaires de son Dieu, comme dans l'épisode où lui sont opposés les prophètes de Baal, chapitre xviii, vrai « flambeau ardent comme le feu, » ainsi qu'il est appelé dans l'Ecclésiastique, xlviii, 1.

En ce qui concerne la teinte araméenne des discours d'Élihoun, elle s'explique en bouche du Buzite Élihoun, supposé originaire de la contrée Buson dans le Hauran, qui avoisine au nord la Damascène araméenne, et pareillement, et pour le même motif de voisinage du dernier pays de celui des dix tribus, en bouche d'Élihoun Élie.

C'est bien effectivement le fameux prophète Élie le Thesbite que l'hagiographe met en scène sous le nom d'Élihoun. En effet, au moment de l'intervention d'Élihoun-Élie au dialogue nous nous trouvons déjà placés à l'époque eschatologique : Ce personnage entre en scène au moment où les trois amis de Job ne trouvent plus rien à répondre à ce dernier, qui maintient son assertion erronée qu'il est entièrement innocent, que, par conséquent, il n'a pas mérité les infortunes qui l'accablent, et qui se fait fort de défendre sa cause victorieusement contre Dieu même. En présence d'un tel défi, la prochaine intervention de Yahveh est mise en perspective. Or, si celle-ci venait à se produire sur le champ même, Job-Israël était, eu égard à l'état réel des choses, un homme perdu. En effet, Job fait grandement erreur quand il se croit entièrement innocent, lui qui personnifie aussi la criminelle et apostate Maison d'Israël.

A ce moment critique entre en scène le personnage Élihoun, manifestement dans le but, la teneur de ses discours le révèle, de tirer Job Israël du péril auquel il vient de s'exposer par la provocation qu'il adresse à Yahveh. Nous avons déjà dit plus haut que le personnage Élihoun représente dans le drame Élie le Thesbite. Or, suivant la prophétie de Malachie, iii, 23-24, (Vulgate, iv, 5) le prophète Élie, qui fut transporté vivant au Paradis, (ii, (iv) Rois, ii, 11), reviendra dans ce monde à la fin des temps, époque à laquelle ressortit, en vertu de la marche du drame, l'apparition en scène du personnage Élihoun, chargé de la mission d'opérer la réconciliation entre les peuples fidèles des nations et la Maison

d'Israël convertie à la suite de ses prédications. Voici en quels termes cet événement est annoncé dans le passage précité du prophète Malachie : *Voici, je vous envoie ÉLIE, le prophète, avant que vienne le grand et le terrible jour de Yahveh. Il inclinera de nouveau le cœur des pères vers les fils et le cœur des fils vers les pères afin que je ne vienne pas et ne frappe la terre de l'anathème.*

Rapproché du rôle attribué dans le drame à Élihou et des discours mis en bouche de ce personnage ainsi que du fait de la théophanie, qui suit immédiatement après, le passage cité de Malachie apparaît comme le résumé succinct du rôle départi dans le drame au personnage Élihou.

Destiné à revenir en ce monde à l'époque de la fin des temps, Élie le thesbite descendra du paradis et il se manifestera inopinément parmi les hommes.

Telle est aussi dans le drame l'apparition en scène du personnage Élihou. Il se lève inopinément parmi la foule des auditeurs venus assister à la discussion qui vient d'avoir lieu entre Job et ses trois amis, foule dont fait partie son entourage de « sages » auxquels il sert d'organe. Élihou déclare avoir entendu toute cette discussion, mais, ajoute-t-il, il ne saurait admettre le sentiment ni de l'une ni de l'autre des deux parties litigantes pour le motif que leur sentiment respectif repose sur un point de départ faux.

Il n'est guère difficile d'expliquer pourquoi il n'est point fait mention d'Élihou dans le Prologue. Le motif de ce fait n'est autre que celui-ci, à savoir que dans le Prologue nous nous trouvons encore placés aux premiers temps de l'époque messianique et que le prophète Élie, que personifie le personnage Élihou, ne doit revenir en ce monde qu'à l'époque de la fin des temps (1).

De même il est facile d'expliquer pourquoi il n'est plus fait mention du personnage Élihou depuis le moment où se manifeste Yahveh au moyen d'une théophanie, manifestation qui suit immédiatement les discours d'Élihou.

A la fin de ses discours Élihou signale le fait que la théophanie, se produisant sous la forme d'un noir tourbillon, couvre la scène de ténèbres. Lui-même a été enlevé à ce moment de sa place et il a disparu dans la théophanie, dans laquelle il est allé rejoindre Yahveh. C'est que, suivant

(1) Élihou le Buzite, contemporain de Job et de ses trois amis, figurait dans le récit historique primitif, à preuve la partie encore conservée de ce récit au début du chapitre xxxii. En faisant d'Elihou le type du prophète Élie, l'hagiographe s'est vu forcé de transporter à l'endroit cité le récit afférent à Elihou de l'œuvre historique primitive.

le passage, Apocalypse, xi, 7-12, après avoir terminé leur mission en terre à l'époque de la fin des temps, Élie et Hénoc seront mis à mort, puis ressuscités, et monteront ensuite au ciel. Or, au point de vue du drame, la mission d'Élihoun Élie est censée terminée après ses discours, et sa disparition au sein de la théophanie préfigure la fin de ses destinées en terre telle qu'elle est prédite dans le passage précité de l'Apocalypse. Dès lors, le personnage Élihoun devait disparaître du drame au moment où Yahveh allait entrer lui-même en scène : c'est pourquoi Élihoun ne figure plus dans l'Épilogue.

Nous avons déjà dit précédemment que le rôle dévolu à Élihoun dans le drame consiste en ceci, à savoir de redresser, au moyen de ses discours, les erreurs dans lesquelles sont tombés Job et ses trois amis au cours de la discussion qu'ils viennent de terminer.

Ces erreurs découlaient naturellement du faux point de départ adopté par chacune des deux parties litigantes, dont l'une, à savoir Job, se prétend à tort entièrement innocente et refuse, par conséquent, obstinément de reconnaître que ses infortunes soient méritées, par contre, l'autre, à savoir les trois amis de Job, prétend que les infortunes de Job sont la preuve manifeste qu'il est coupable et qu'elles ne sont que le juste châtiment de ses méfaits.

Dans le but de faire comprendre à Job qu'il se trompe quand il prétend que, innocent qu'il est, il n'a pas mérité de subir les infortunes qui l'accablent, Élihoun lui rappelle la juste loi de solidarité dans l'expiation des méfaits, loi, que Job a perdue de vue. Il lui inculque que, en vertu de cette loi, l'innocent peut être astreint à subir des maux infligés comme de justes châtiments à un corps moral coupable dont il fait partie. C'est ce que fait Élihoun dans le passage, xxxv, 12, où il dit qu'il arrive que l'innocent crie vers Dieu pour être secouru dans les maux qu'il endure sans être écouté à cause de la conduite insolente des méchants, à savoir pour le motif que l'innocent fait partie intégrante du corps social formé de ces méchants.

Au moyen de cette assertion Élihoun éclaire Job concernant un fait dont ce dernier n'a guère conscience, à savoir concernant le caractère complexe antithétique de sa personnalité comme personnification symbolique de la Maison d'Israël tout entière. En sa qualité de personnification du petit noyau de fidèles Job est manifestement innocent ; cependant, en tant que, même comme tel, il fait partie d'un corps moral coupable, il ne saurait pas prétendre légitimement que ses infortunes sont absolument imméritées : la loi de solidarité, à laquelle il ne saurait se soustraire, inflige un démenti à une telle prétention.

D'ailleurs, Job fait absolument erreur quand il se considère, ce qu'il n'a pas cessé de répéter, comme innocent, exempt de tout méfait, malgré que, en tant que personnifiant aussi la masse infidèle du peuple d'Israël, il eût dû s'avouer gravement coupable.

Quand, à l'époque de la fin des temps, le bandeau, qui aveugle le peuple d'Israël, sera tombé de ses yeux, grâce aux prédications d'Élihoul-Élie, Israël fera pénitence de ses longs errements ; alors il sera reçu en grâce par Yahveh, l'époux de sa jeunesse, et son rappel sera une « résurrection » spirituelle, c'est-à-dire que sa conversion agira efficacement sur les Chrétientés dévoyées de cette époque et les ramènera ainsi de la mort à la vie.

Du contenu du chapitre xi de l'Épître aux Romains, il résulte que le peuple d'Israël, devenu infidèle à l'époque messianique pour avoir renié et crucifié son divin Messie, n'est pas pour cela rejeté à jamais par le Dieu de ses pères, mais que le temps viendra où il ouvrira les yeux à la lumière de la vérité et se réconciliera avec son Dieu. Du livre de Job découle le même enseignement pour l'époque de la fin des temps, contrairement au sentiment de quelques Chrétientés de cette époque, Chrétientés représentées par les trois amis de Job, à qui Yahveh reproche dans l'Épilogue d'avoir tenu un langage répréhensible et qui n'est pas selon « la vérité. »

Il résulte ultérieurement du contenu du livre de Job qu'après sa conversion, événement énoncé dans le passage, XLII, 9, du drame, de même qu'à l'ouverture du Cantique des Cantiques, Israël sera réconcilié avec son Dieu et reçu par lui en grâce. Alors « son rappel » sera pour plusieurs Chrétientés dévoyées une « résurrection spirituelle. »

V

PREUVES A L'APPUI DU CARACTÈRE COMPLEXE DU CONTENU DU LIVRE DE JOB.

Nous disions plus haut que l'auteur du livre de Job a tablé sur l'histoire réelle du personnage Job une allégorie prophétique.

On nous demandera sans doute où nous découvrons quelque indice du passage de l'histoire réelle d'une individualité historique telle que Job à sa transformation en un personnage allégorico-prophétique, symbolisant tout le peuple d'Israël tant sous l'ancien Testament, depuis l'époque salomonienne, que sous le nouveau Testament, jusqu'à l'époque messianoeschatologique inclusivement ? On nous demandera peut-être ultérieurement dans quel but Dieu, l'auteur principal du livre, a inspiré à

à l'hagiographe l'idée de superposer à l'histoire réelle du personnage Job une telle allégorie ?

Il nous semble que la transformation de l'histoire réelle de Job en une histoire idéalisée ou symbolique saute aux yeux de tout lecteur attentif en présence de la différence palpable entre le langage tenu par Job à la fin du Prologue et le langage tenu par le même au cours de sa discussion avec ses amis. Je dis que cette différence de langage est palpable. En effet, le langage tenu par Job à sa femme, chapitre II, 10b du Prologue, est un langage de pleine et entière soumission et résignation à la volonté de Dieu.

Aussi y entendons-nous déclarer par l'hagiographe, *ŷ. 10a*, que *en tout cela Job ne pécha point par ses lèvres*.

Or, il saute aux yeux que de ce langage est fort différent le langage tenu par Job au cours de la discussion entre lui et ses trois amis. Cette différence de langage est attestée d'ailleurs par le fait que Job est vertement repris à cause de ce langage par Élihou et par Yahveh.

Cependant, remarquons-le bien, le langage repréhensible en question n'est pas à endosser au Job historique. A notre avis, cela résulte du procédé même mis en œuvre par l'hagiographe dans l'Épilogue du livre depuis le *ŷ. 7* du chapitre XLII. Il rattache l'Épilogue à la fin du Prologue, qui suggère l'idée que, après leur long silence, les amis de Job sont enfin entrés en pourparlers avec lui au sujet de ses malheurs. Pour joindre l'Épilogue au Prologue au point de vue de l'histoire réelle du personnage Job, l'hagiographe passe par-dessus toute la partie du drame comprise entre le Prologue et l'Épilogue, partie dans laquelle il a mis en scène le personnage Job idéalisé et symbolisant le peuple d'Israël à travers l'histoire depuis l'époque salomonienne jusqu'à ses destinées finales à l'époque eschatologique. Il opère ce retour au Job historique en s'exprimant, *ŷ. 7*, en ces termes : *Et après que Yahveh eut adressé ce discours à Job, personnage à la fois historique et symbolique chez l'hagiographe, il dit à Éliphaz le Thémânite : « Ma colère est allumée contre toi et tes deux amis parce que vous n'avez pas parlé devant moi selon la vérité comme Job, mon serviteur. »*

Le retour au Job historique du Prologue est clairement indiqué par l'énonciation « Job, mon serviteur, » mise ici en bouche de Yahveh et qui est absolument la même que celle dont Yahveh se sert dans le passage, I, 8, du Prologue quand il signale Job comme un juste par excellence à Satan.

Remarquons que la gageure engagée entre Satan et Yahveh dans le passage, II, 2 6, du Prologue concerne Job considéré comme personnage

réel et historique. Or, cette gageure Satan l'a manifestement perdue, à preuve le témoignage, selon l'hagiographe, irréfragable de Yahveh en faveur de Job par lequel il atteste que Job a parlé « selon la vérité, » qu'il n'a point, par conséquent, tenu un langage offensant pour Yahveh. Cependant, ce témoignage est décerné à Job non pas exclusivement en sa susdite qualité, mais aussi en sa qualité de personnification symbolique de l'élément fidèle d'Israël. Il est vrai que, considéré sous ce second aspect, Job, cédant à l'impulsion d'un zèle mal compris pour l'honneur de Yahveh, va jusqu'à sommer ce dernier d'attester contre ses amis qu'il est innocent. Malgré que, en agissant ainsi, il a l'air de mettre sa propre sagesse en dessus de celle de Yahveh, Job agissait, cependant, sous l'impulsion de sa conscience, sous l'influence de sa persuasion intime qu'il est innocent des méfaits qu'on veut lui endosser. Job se trompe quand il prétend, interprétativement, que Yahveh se compromet en ne rendant pas aussitôt témoignage de l'innocence de son serviteur, mais il n'en reste pas moins vrai pour cela que, ainsi que Yahveh l'atteste lui-même, Job a parlé « selon la vérité » quand il soutint contre ses amis que ses infortunes n'étaient point le juste châtement de ses méfaits.

Dans son Job idéalisé et personnification de l'élément fidèle d'Israël l'hagiographe ne nous présente donc point un personnage en contradiction avec le Job historique. L'un et l'autre reste résigné au milieu de ses infortunes à la volonté de Dieu et ne s'insurge point de ce chef contre Dieu. Si le premier se laisse aller à un certain emportement à l'égard de Dieu, c'est par un pur zèle inconsidéré pour l'honneur de Dieu même. D'où il suit que, considéré sous chacun de ces deux aspects, Job a conservé sa résignation à la volonté de Dieu dans ses épreuves et que, par conséquent, Satan a perdu sa gageure.

On nous objectera que Job a tenu encore un tout autre langage au cours de sa discussion avec ses amis, à cause duquel il est repris vertement d'abord par Élihou, puis par Yahveh. D'ailleurs, Job reconnaît lui-même qu'il a tenu un langage repréhensible, quand il s'exprime, xli, 6, en ces termes : *Je me condamne et je me repens : je me couvrirai de poussière et de cendre.*

Pour comprendre l'espèce d'antilogie que présente cet aveu rapproché de la fin du Prologue et du témoignage rendu à Job par Yahveh lui-même dans l'Épilogue, xlii, 7, ainsi que du défi porté par Job à Yahveh, qu'il est à même de prouver le bien fondé de la thèse soutenue par lui contre ses amis, il importe de remarquer que dans ses précédents discours Job a perdu de vue qu'il ne représente pas seulement le petit noyau fidèle d'Israël, mais qu'il représente en outre la grande masse apostate de

ce peuple. Il suit de là qu'il est censé parler, bien qu'à son insu, aussi au nom de ces apostats. Dès lors, son assertion qu'il n'a pas mérité les châtiments justement infligés à cette masse coupable, châtiments symbolisés par les infortunes du Job historique devient, interprétativement, impie et blasphématoire. C'est que, considéré au point de vue de cet autre aspect de sa personnalité symbolique, le langage de Job, au cours du dialogue n'est, interprétativement, que le prolongement du langage criminel et blasphématoire tenu par sa femme vers la fin du Prologue. Par là même qu'il fait disparaître du drame, immédiatement après le Prologue, la femme de Job, l'hagiographe a endossé à Job le rôle de symbole pour Israël tout entier, de sorte que, après le Prologue, Job personnifie aussi l'élément coupable, représenté antérieurement par sa femme, en même temps que l'élément fidèle qu'il représentait auparavant.

Mais n'est-ce pas attribuer à l'hagiographe un acte absurde, que de supposer qu'il a créé un tel personnage complexe et antithétique, c'est-à-dire un personnage dont la caractéristique implique un double élément, contradictoire l'un par rapport à l'autre. Nous répondons : nullement ! C'est que, en effet, Job idéalisé par l'hagiographe de manière à être un symbole pour le peuple d'Israël représente exactement, au point de vue prophético-historique, ce qu'est l'ancien peuple d'Israël depuis les premiers temps de l'époque messianique et ce qu'il continuera à être jusqu'au début de l'époque eschatologique, à savoir un composé moral comprenant un double élément, l'un fidèle, l'autre infidèle, par conséquent, antithétique l'un par rapport à l'autre.

Or, c'est ce complexe antithétique que symbolise Job depuis le moment où disparaît du drame la femme de Job, personnification de la Synagogue apostate.

Mais, nous demandera-t-on, comment Job a-t-il pu savoir qu'il symbolisait le susdit double élément antithétique ? Nous répondons : Job, symbole pour Israël, n'est pas, à proprement parler, le Job historique, mais Job idéalisé par l'hagiographe. Or, malgré qu'il représente en première ligne l'élément fidèle d'Israël à travers les siècles depuis l'époque messianique, Job est censé ne pas ignorer qu'il est lié, en vertu de la loi de solidarité, à l'élément infidèle d'Israël avec lequel il forme le composé moral qui s'appelle le peuple d'Israël. Donc, du moment que le Job en question pose devant ses trois amis, représentant des Chrétientés originaires des peuples des nations, en qualité de champion de l'élément fidèle d'Israël, il est censé poser, en même temps, interprétativement, en vertu de la loi de solidarité, en champion de tout le composé moral qui s'appelle le peuple d'Israël.

Quand donc par suite du fait de l'inconscience dans laquelle verse le personnage Job idéalisé du dialogue par rapport au dualisme antithétique de sa personnalité symbolique, Job affirme d'une manière absolue son innocence, cette assertion est « selon la vérité, » appliquée exclusivement à l'élément fidèle d'Israël. Mais Job représente également, sans en avoir conscience, l'élément infidèle et gravement coupable d'Israël, dès lors, étendue à cet élément, elle est manifestement fausse et condamnable.

Mais dans quel but l'hagiographe a-t-il endossé à son Job idéalisé cette inconscience ? Nous répondons : dans le but de nouer une intrigue pour son drame. Dans le même but il fait considérer son Job idéalisé par ses trois amis exclusivement comme le champion de l'Israël apostat, qui, suivant eux, a mérité par ses méfaits de plus graves infortunes que celles que symbolise Job, et il leur fait déclarer, que, pour pouvoir être relevé de ses infortunes, Job doit commencer par s'avouer coupable et faire en outre pénitence de ses méfaits. Mais, en tant que leur ami, Job est censé représenter l'élément fidèle d'Israël : or, cet élément est innocent, et comme tel, il n'a pas mérité ses infortunes et n'a pas besoin de faire pénitence de méfaits qu'il n'a pas commis. Aussi Yahveh reproche-t-il, après la fin de ses discours, aux amis de Job dans la personne d'Éliphaz, de n'avoir pas parlé « selon la vérité » comme Job, son serviteur.

Mais, dira-t-on, il semble suivre de là que l'Église du Nouveau Testament a versé dans l'erreur depuis le début de l'époque messianique jusqu'à l'époque eschatologique dans la personne des trois amis de Job, représentants des Chrétientés, en ce qui concerne l'appréciation des infortunes survenues à Job. Nous répondons qu'il ne suit nullement de là que l'Église a versé dans l'erreur, pas plus dans la suite des temps messianiques qu'à l'époque de l'apôtre saint Paul, qui, dans le chapitre xi de son Épître aux Romains, combat le sentiment auquel se sont arrêtés finalement les trois amis de Job, à savoir qu'Israël infidèle était irrémédiablement exclu du salut messianique à cause de son obstination à se prétendre innocent par l'organe de Job, sa personnification. Ce sentiment se trouve impliqué dans le silence qu'ils gardent en présence du dernier discours de Job dans lequel ils voient la preuve manifeste de l'endurcissement dans le mal du peuple d'Israël, personnifié par Job. Ainsi jugeaient également Israël certaines Chrétientés du temps de l'Apôtre, qui combat cette erreur. Or, pas plus que ces Chrétientés, les Chrétientés symbolisées par les trois amis de Job ne représentaient l'Église tout entière, mais seulement quelques Chrétientés particulières. Cela résulte du fait même de la mention du lieu d'origine respectif de chacun des trois

amis de Job, ce qui implique qu'ils ne représentent point dans le drame l'universalité des Chrétientés, l'Eglise tout entière. D'ailleurs, de même que, dans le susdit chapitre de son Épître aux Romains, l'Apôtre combat, au nom de l'Eglise, l'erreur de quelques Chrétientés particulières de son époque, ainsi Élihou, c'est à-dire le prophète Elie, descendu du paradis en terre à la fin des temps, combat dans le drame, en sa qualité d'organe de l'Eglise de cette époque, par le fait même des discours qu'il prononce dans le but de tirer Job-Israël de son aveuglement, l'erreur dans laquelle versent certaines Chrétientés particulières, représentées par les trois amis de Job, erreur qui consiste dans le fait de considérer comme incurable l'obstination de Job-Israël et partant, comme impossible sa rentrée en grâce auprès de Yahveh. Puis, à son tour Yahveh ratifie et confirme le sentiment d'Élihou concernant la possibilité de convertir Job-Israël, en adressant à celui-ci ses discours au moyen desquels il finit par arracher à Job l'aveu de sa culpabilité et par le décider à aller faire pénitence de ses méfaits.

En présence de ce qui précède, nous croyons pouvoir affirmer que l'allégorie, telle que nous la concevons avoir été tablée, sous l'action d'une inspiration divine, par l'hagiographe sur l'histoire réelle de Job, ne contient rien qui soit en contradiction avec cette histoire. L'allégorie, superposée à cette histoire, ne fait que transformer en des types allégoriques les personnages contemporains du saint homme Job mentionnés dans le Prologue, et de même ceux mentionnés dans l'Épilogue. Ainsi idéalisée, l'histoire de Job embrasse toute une série d'époques historiques ressortissant tant au Nouveau qu'à l'Ancien Testament, à l'instar de l'allégorie mise au jour par l'apôtre saint Paul au chapitre v de son Épître aux Galates.

On ne saurait donc taxer légitimement de pur jeu d'imagination l'allégorie superposée, suivant notre sentiment, à l'histoire réelle du saint homme Job.

On nous demandera sans doute quel but Dieu peut avoir eu en vue en suggérant une telle allégorie à l'hagiographe? C'est là le second problème qu'il nous reste à résoudre. A mon avis, on peut déduire ce but du contenu du chapitre xi de l'Épître aux Romains et notamment du passage §. 15, conçu en ces termes : *Car si leur perte est la réconciliation du monde, que sera leur appel sinon une résurrection?*

L'événement censé mis en lumière au moyen de l'allégorie superposée à l'histoire réelle de Job, est, manifestement, eu égard au passage biblique cité, un événement de la plus haute importance tant pour l'Eglise du Nouveau Testament que pour l'ancien peuple de Dieu, qui est destiné

à survivre à toutes ses infortunes matérielles et spirituelles jusqu'à l'époque eschatologique. Jusqu'à cette époque Israël persistera dans son état d'aveuglement spirituel, état préfiguré symboliquement dans le drame par la persistance opiniâtre de Job dans l'affirmation de son innocence, comme personnifiant exclusivement l'élément fidèle d'Israël, malgré que, en vertu du caractère complexe antithétique de sa personnalité symbolique, il personnifie également la grande masse infidèle de ce peuple. Job ne pouvait donc point se prétendre entièrement innocent, grandement coupable qu'il est considéré sous cet autre aspect de sa personnalité symbolique.

Voilà ce qu'Élihou s'efforce de faire comprendre à Job. Il lui inculque en outre que les maux infligés à l'innocent sont pour lui un préservatif contre les chutes dans le péché et que, s'il les supporte avec résignation comme des épreuves divines, il sera plus tard largement dédommagé de ses souffrances.

DEUXIÈME PARTIE

Aperçu analytique de la partie dialoguée du livre.

Dans le but de faciliter l'intelligence de la partie dialoguée du livre, dont nous donnons plus loin un aperçu analytique, nous faisons précéder cet aperçu des remarques suivantes :

Après le Prologue vient la partie dialoguée du livre, partie de loin la plus étendue, car elle embrasse les chapitres III XLII-6.

Eu égard aux données de la fin du Prologue, nous nous trouvons placés, chapitre III, en pleine époque messianique (1). D'où il résulte que, dans cette partie centrale du livre, nous avons affaire au Job idéalisé, personnage complexe, symbolisant en même temps que l'élément fidèle aussi l'élément infidèle d'Israël. Job est donc, mais à son insu, l'organe d'Israël tout entier, aussi bien de ce dernier élément que du premier.

Il suit de là que le langage de Job est vrai, en tant qu'il parle en sa qualité d'organe de l'élément fidèle d'Israël, mais faux, en tant qu'il

(1) Déjà la scène faite à Job par sa femme, personnification de la Synagogue apostate, ressortit à cette époque. Il en est de même en ce qui concerne le fait postérieur à cette scène, de l'arrivée auprès de Job de ses trois amis, personnifications des Chrétientés des nations.

Par le double septenaire, à savoir de jours et de nuits que ces derniers passent silencieux auprès de Job, est censée symbolisée toute l'époque messianique jusqu'à l'entrée de l'époque eschatologique.

parle comme organe de l'élément infidèle. Contre Job, considéré comme organe de ce dernier élément, ses amis ont raison quand ils le déclarent gravement coupable devant Dieu et justement puni par lui à cause de ses méfaits. Mais ils ont tort d'étendre ce jugement à Israël tout entier, qui embrasse aussi un élément fidèle et innocent, dont Job est spécialement l'organe, ce qui résulte de la fin du Prologue. Comme tel, Job est dans le vrai quand il se dit innocent, exempt de tout méfait grave et quand il prétend n'avoir pas mérité, comme châtiment de ses méfaits, les maux qu'il souffre, contrairement à la thèse soutenue par ses contradicteurs, thèse taxée par lui de fausse. Voici maintenant quelques remarques en ce qui concerne le premier discours de Job.

I

PREMIER DÉBAT ENTRE JOB ET SES TROIS AMIS

L'état d'âme qui se révèle chez Job, personnification de l'élément fidèle d'Israël, à la fin de l'époque messianique, dans le discours imprécatoire par lequel il ouvre le long débat qui suit entre lui et ses trois amis, semble, psychologiquement inexplicable, si l'on prétend qu'il est provoqué par les malheurs fondus sur lui. C'est que, en effet, à la fin du Prologue, Job était déjà en butte à tous les maux qu'il souffre, et, cependant, il tenait alors un langage de pleine et entière résignation à la volonté de Dieu, et cela, malgré les coupables suggestions en sens contraire de la part de sa femme en sa qualité de personnification de la Synagogue apostate.

Il faut donc chercher une autre cause au changement survenu dans l'état d'âme de Job, tel qu'il se manifeste chez lui dès le début du chapitre III. Suivant notre sentiment, ce changement fut provoqué par une nouvelle cause de souffrance survenue depuis qu'il fut accablé des maux qu'il souffre.

Mais quelle peut être cette nouvelle cause de souffrance ?

A notre avis, cette cause est signalée d'une façon suffisamment claire dans le passage III, 17, en ces termes : *Là (dans le shéol) les pervers cessent de causer du trouble, et les épuisés de force trouvent le repos.*

Sous la dénomination de « pervers » ou de « méchants », Job englobe aussi ses amis, qui, suivant lui, ont agi méchamment envers sa personne en le condamnant sans motifs valables comme un grand coupable dans leur cœur (1), à preuve le silence accusateur qu'ils gardent vis-à-vis de

(1) A l'appui du sens que nous attribuons au v. 17, nous pouvons indiquer les passages, vv. 13-15, et vv. 27-29, chapitre VI, du premier discours de Job. Job appelle, vv. 14-15, Éliphas un faux ami infidèle à la crainte du Seigneur, à cause de la conduite tenue à son égard par cet ami.

lui sans lui adresser une seule parole de consolation. Job se sait innocent, exempt de toute faute grave : or, par leur silence même dans les conjonctures où il se trouve, ses soi-disant amis lui signifient qu'ils le considèrent comme un grand coupable qui a mérité, comme tel, d'être affligé par Dieu des maux qui l'accablent.

C'est ce jugement, aussi injuste que dénué de preuves, porté sur lui par ses amis et révélé par le fait même qu'ils restent en sa présence sept jours et sept nuits avec leur suite respective, sans qu'aucun d'eux lui offre la moindre consolation, qui a bouleversé l'état d'âme de Job.

L'idée qui obsède maintenant Job, à savoir que lui, le serviteur fidèle de Dieu, est considéré par ses soi-disant amis, comme un ennemi de Dieu, traité comme tel par Dieu, a complètement bouleversé son intérieur. Cette idée lui fait souhaiter de n'avoir jamais existé et de voir mettre incontinent un terme à son existence afin d'être soustrait à l'obsession d'une idée aussi intolérable pour lui que celle-là.

Abordons maintenant l'aperçu analytique du premier discours de Job (1).

Job commence, chapitre III, par maudire le jour de sa naissance, voire même celui de sa conception ; il voudrait même n'être jamais sorti du sein de sa mère, *יָי*. 2-10. Il regrette de n'être pas mort en naissant, de n'être pas entré dès lors au shéol où il eût eu le repos et la paix, *יָי*. 11-19. Accablé par le poids de sa présente misère, il soupire après la mort qui l'en délivrerait mais la mort ne vient pas, ce qui lui arrache des plaintes, *יָי*. 21-26.

Piqué au vif par le langage de Job, qui l'a mis avec ses deux compagnons au nombre des méchants qui causent injustement une intolérable perturbation d'âme à leur prochain, Éliphas, l'un des trois, sort, chapitre II, du long silence, qu'il a gardé jusqu'alors, pour riposter à Job. Le contenu de sa réplique prouve que Job ne s'est pas trompé en attribuant au long silence de ses amis un caractère accusateur contre lequel il vient de protester d'une manière couverte. En effet, Éliphas commence par reprocher à Job son impuissant emportement et par taxer sa piété de piété purement feinte, *יָי*. 16. Il veut, par conséquent, faire avouer par Job qu'il est un impie en alléguant contre lui, en guise de preuve de son impiété, le prétendu axiome, à savoir, que *les impies seuls sont affligés de maux*. C'est ce qu'il prétend établir au moyen d'arguments tirés de l'ex-

(1) Dans cette deuxième partie de notre travail nous avons mis largement à contribution l'analyse des discours, constituant la partie dialoguée du livre de Job, du P. Knabenbauer, S. J., dans son savant ouvrage : *Commentarius in librum Job*.

périence et de l'analogie, *ŷŷ.* 7-11, et confirmer au moyen d'une révélation prétendument faite à lui, *ŷŷ.* 12-21.

Voyant que Job ne répond pas à son argumentation, Élip haz répète son prétendu axiome, *ŷ.* 17, et, persistant dans ses accusations, il presse Job d'adresser d'humbles prières à Dieu et d'accepter de bon cœur les châ timents qu'il lui inflige, *ŷŷ.* 8-16, lui promettant que, s'il le fait, il sera l'objet de sa divine b é n i g n i t é et d'amples b é n é d i c t i o n s, *ŷŷ.* 17-27.

Dans sa r é p l i q u e au discours d'Élip haz, chapitres VI-VII, JOB commence par déclarer que les maux qu'il souffre, accrus qu'ils sont à présent par les reproches calomnieux qu'il vient d'entendre, surpassent de loin ses plaintes et lui font souhaiter que Dieu l'écrase, VI, 1-14. Au lieu de paroles de consolation qu'il était en droit d'entendre de la bouche de ses amis, il n'en recueille que des imputations aussi injustes que cruelles, *ŷŷ.* 15-30. Job se met ensuite à décrire les maux affreux dont il est affligé. Cette description fait ressortir combien est fondé le reproche qu'il adressait à ses amis, à savoir que leur conduite à son égard est une conduite « sans pitié. » Puis, faisant ressortir la brièveté de la vie humaine, il supplie Dieu de lui être secourable, sinon il aura cessé bientôt de compter encore au nombre des vivants, VII, 1-10.

Ce secours ne lui arrivant pas, Job éclate de nouveau en plaintes amères dans le but de se soulager, signalant à Dieu combien sont durs et continuels les maux qu'il subit, et lui demandant pourquoi il impose un aussi lourd fardeau sur les épaules d'un homme de rien et débile, *ŷŷ.* 11-27.

Un autre d'entre ses trois amis, BALDAD de son nom, donne la r é p l i q u e à Job. Il commence par lui reprocher faussement d'avoir accusé Dieu d'injustice dans sa conduite à son égard, et, posant en défenseur de la justice de la conduite de Dieu, il affirme que les enfants de Job ont péri en vertu d'un juste jugement de Dieu, VIII, 1-7.

Baldad s'efforce ensuite d'établir, en s'appuyant sur le sentiment des anciens, que la prospérité des impies ne dure guère, qu'elle fait place, soudain, à leur ruine, *ŷŷ.* 8-14. Quant à l'homme pieux, Dieu ne le rejette pas : c'est pourquoi il y a encore de l'espoir pour Job, pourvu qu'il rede-vienne sincèrement pieux, *ŷŷ.* 20-22.

Reprenant la parole après Baldad, Job dans un nouveau discours, chapitres IX-X, revient sur l'assertion d'Élip haz, qu'il fait sienne, à savoir que personne n'est entièrement saint et pur devant Dieu, assertion qu'il déduit, lui, de la sagesse et de la puissance de Dieu de manière à faire voir que la conduite de Dieu est impénétrable à l'homme, et que personne n'a le droit de lui en demander raison, IX, 1-13.

C'est pourquoi lui, homme débile qu'il est, il ne voudrait pas disputer, dit-il, avec Dieu. Bien qu'il croit être en état de forcer Dieu à reconnaître son bon droit, cependant, comment, se demande-t-il, pourrait il faire valoir son innocence contre le Tout-Puissant qui l'afflige si durement ? *ŷŷ. 14-21.* Entre temps, selon lui, c'est un fait indéniable que, contrairement à l'assertion de ses amis, il survient des maux à l'innocent aussi bien qu'au coupable, *ŷŷ. 22-24.*

Considérant la triste condition de la vie humaine, Job éclate ensuite de nouveau en lamentations que lui arrachent ses persistantes souffrances, dont le poids s'aggrave chez lui par là même qu'il sait que devant l'incomparable sagesse et majesté divines personne n'est pur et ne saurait entreprendre de justifier son innocence, *ŷŷ. 25-35.*

Mais pourquoi donc, demande Job, Dieu l'afflige-t-il de tels maux qu'il n'a certes pas mérités suivant la loi commune ? Cette conduite de Dieu envers lui, qui, eu égard à l'omniscience de Dieu, ne saurait être soupçonnée d'être injuste, remplit sa vie de dégoût et d'amertume, *x, 1 7.*

Job expose ensuite à Dieu avec quel soin il l'a amené à l'existence et de quels bienfaits il l'a comblé, mais il exprime aussitôt son étonnement de se voir maintenant accablé de maux comme un vrai scélérat, *ŷŷ. 8 17.* Ceci l'entraîne à maudire de rechef la vie et à souhaiter la mort, et il supplie Dieu de le laisser respirer un moment avant qu'il entre dans le pays de la mort et d'horribles ténèbres d'où il ne doit plus revenir, *ŷŷ. 10-22.*

Le troisième parmi les amis de Job, à savoir SOPHAR, prend ensuite la parole, chapitre *xI*, et, dans un langage plus acerbe encore que celui des deux autres, il accuse Job de loquacité et d'insolence pour avoir osé affirmer son innocence devant Dieu, malgré que Dieu le traite d'une façon plus bénigne que le méritait la gravité de ses offenses, *ŷŷ. 1 6.*

Pour établir son assertion, Sophar disserte sur la sagesse inscrutable et infinie de Dieu avec laquelle marche de pair sa puissance, à laquelle personne, à moins d'être stupide comme une brute, ne songe, dit il, à s'opposer, *ŷŷ. 7 12.* Si Job vient à résipiscence, il lui garantit un bonheur souverain, qu'il décrit en termes exagérés, et qu'il fait ressortir encore davantage au moyen d'une courte description du sort des impies, *ŷŷ. 13-20.*

II

DEUXIÈME DÉBAT ENTRE JOB ET SES TROIS AMIS.

Maintenant qu'il a entendu les discours de ses trois amis, Job commence un nouveau discours, chapitres *xII-xIV*, dans lequel il raille leur prétendue sagesse devant laquelle la science n'a pas à s'incliner : puis, il se plaint de

ce qu'il est pour eux un objet de dérision, comme c'est d'ailleurs le sort ordinaire des malheureux, XII, 1-3.

Après ce préambule, il pose comme thèse, opposée à celle de ses interlocuteurs, cette thèse, à savoir que *les coupables et les impies jouissent eux aussi de prospérité*, et affirme-t-il, cela est tellement manifeste et connu que tout ce qui existe dans la création rend témoignage de ce fait et que tout le monde doit avouer que le Tout-Puissant opère de telles choses, ŷŷ. 6-10 ; c'est pourquoi, ajoute-t-il, il ne faut pas accepter sans examen et sans discrétion les paroles des anciens sages qui paraissent contredire sa thèse, car, malgré qu'elles contiennent de la sagesse, cependant, la manière d'agir de Dieu infiniment sage est plus apte à nous instruire, ŷŷ. 11-13.

Or, Dieu dans sa puissance permet que des biens et des maux surviennent aux hommes de tout ordre et de toute condition, prospérité et infortunes qu'on ne saurait, cependant, pas faire passer soit comme récompense de la vertu, soit comme châtiment de l'iniquité.

Que de telles choses arrivent, Job l'établit au moyen de plusieurs exemples qu'il déclare avoir vus et pesés, XII, 14, XIII, 2.

Après avoir démoli ainsi la thèse de ses amis, Job leur reproche avec véhémence d'avoir voulu défendre la cause de Dieu en racourant au mensonge, à l'iniquité et à l'injustice : or, Dieu repoussera indubitablement de tels avocats et défenseurs de sa cause et les couvrira de honte attendu que leurs arguments portent à faux, XIII, 3-12.

Après cela, Job proclame de rechef en des termes extrêmement vifs et énergiques son innocence, et il se déclare prêt à la défendre devant le tribunal de Dieu, sûr qu'il se sent de la victoire, pourvu, bien entendu, que Dieu ne brise pas sa force d'âme à coups de maux et d'actes terribles, XIII, 13-21.

Aussi, pour amener cette discussion qu'il appelle de tous ses vœux, Job adresse-t-il à Dieu une série de questions, mais, voyant que Dieu n'y répond pas, Job s'efforce derechef de décider Dieu à se montrer miséricordieux à son égard lui représentant combien il est faible, et combien grands sont les maux qui l'accablent, ŷ. 23-28.

Dans le même but, il signale ensuite à Dieu la brièveté de la vie de l'homme, vie remplie de misères, infectée depuis son origine et exposée, comme telle à se souiller de fautes, circonscrite en outre par d'étroites limites, XIV, 1-6. D'ailleurs, ajoute-t-il, la présente vie une fois passée, l'homme ne retourne plus à une nouvelle existence terrestre au cours de laquelle il puisse jouir encore de la faveur et de la grâce divines, ŷ. 7-12.

Certes, s'il pouvait descendre au Shéol en attendant que l'ardeur de la

colère de Dieu contre lui soit apaisée, puis revenir en ce monde sain et affranchi de ses maux, il pourrait attendre patiemment son rétablissement et se consoler par l'espoir de récupérer la faveur de Dieu, mais, maintenant, il se sent entièrement en butte à toute sa sévérité, *ŷ. 13-17.*

Or, ajoute-t-il, de même qu'il voit s'effondrer tout ce qu'il y a de fort, ainsi il lui faut avouer que chez lui tout espoir s'est évanoui. En effet, l'homme, en butte qu'il est à des maux incessants, est rivé à ce sort, à savoir que sa chair se consume et que son âme se dessèche dans la tristesse et dans l'ignorance. Voilà à quoi aboutit l'espoir de l'homme, *ŷ. 15-22.*

ÉLIPHAZ reprend, chapitre xvi, la parole pour répliquer à Job, à qui il reproche en termes acerbes d'avoir tenu un langage absurde et impie, *ŷŷ. 1-16.* Il s'élève contre les deux assertions de Job, à savoir, d'abord, qu'il subit des maux qu'il n'a pas mérités, puis, que les impies sont souvent favorisés de prospérité et il les rejette, car, loin de l'emporter en sagesse sur les autres, Job succombe, lui qui répudie Dieu et s'enfle d'orgueil, *ŷŷ. 7-13.* Puis, il attaque d'une manière directe les assertions de Job, à la première desquelles il oppose que les anges même et les cieux ne sont pas purs, *ŷŷ. 14-16,* et à la seconde, qu'il est établi par la tradition et par l'autorité des anciens que les impies ne sont pas réellement heureux, agités qu'ils sont par d'incessantes terreurs, *ŷŷ. 17-24.* C'est parce qu'il s'obstine dans sa rébellion contre Dieu, ajoute-t-il, que l'impie est en butte à ces terreurs, et c'est pourquoi une ruine inéluctable l'attend lui et sa descendance, *ŷŷ. 25-33.*

Après le discours d'Éliphaz, Job prononce un nouveau discours, chapitres xvi-xvii. Il repousse d'abord avec acrimonie les prétendues preuves de ses amis qu'il traite de fastidieux consolateurs, *xvi, 1-6.* Puis, éclatant derechef en plaintes, il décrit les souffrances que Dieu lui inflige, souffrances qui le font passer chez les uns pour un impie et le font tourner en dérision par d'autres, malgré qu'il soit innocent, *ŷŷ. 7-15.* Fort de son innocence, Job invoque Dieu comme témoin et comme vengeur de son intégrité, et il le supplie de prendre sans délai sa cause en mains, à cause de l'imminence de sa mort et de l'opprobre qu'il encourt chez les autres hommes, *xvi, 19-xvii, 10.*

Ensuite Job recommence ses lamentations au sujet de la misérable condition à laquelle il se voit réduit et qui atteste combien est vain cet espoir de bonheur temporel que ses amis font miroiter à ses yeux, *ŷŷ. 11-16.*

Ce nouveau discours de Job nous met en état de mieux comprendre

l'énormité de ses souffrances et de quel héroïque courage Job a dû être doué pour pouvoir les supporter. A signaler aussi le fait que, dans ce même discours, Job exprime déjà ouvertement et sans hésitation, en dépit de toutes les afflictions divines et humaines auxquelles il est en butte, que Dieu se lèvera pour venger son innocence devant tout le monde.

Après que Job a terminé son discours, BALDAD se lève une seconde fois pour y répondre. Cet interlocuteur développe sa réplique dans le chapitre XVIII.

D'après lui, Job n'a débité que des futilités. Il lui demande s'il s'imagina qu'à cause de lui les lois éternelles seront changées ? Celles-ci impliquent que l'impie doit périr misérablement, *ŷŷ.* 1-16. Il décrit ensuite cette ruine de l'impie au long et au large. Sa prospérité s'évanouira certainement ; soudain, à l'improviste, la misère l'atteint de façon à ce qu'il ne puisse point s'y soustraire. Il sera châtié par la faim, par la maladie, enfin par la mort, *ŷŷ.* 7-14. Cette malédiction ne prendra pas fin même avec la mort, mais elle s'attachera à sa maison, à sa famille, à sa mémoire : par son atrocité elle frappera de stupeur tous ceux qui en acquerront connaissance. *ŷŷ.* 15-21.

Aux yeux de cet interlocuteur tout espoir est perdu de voir Job revenir à de meilleurs sentiments et de voir son sort s'améliorer.

C'est, en effet, le cas de Job qu'il vise dans la description qu'il donne de l'impie et de la malédiction qui l'atteint.

Sa réplique terminée, Baldad se rassied.

Alors JOB dans un nouveau discours, chapitre XIX, se met à se lamenter parce que ses amis, au lieu de lui apporter quelque consolation, ne cessent d'accroître ses souffrances en lui causant par leurs discours de nouvelles blessures. Pourquoi sont-ils si cruels à son égard ? S'il a failli, ce ne sont pas eux qui ont été atteints. Qu'ils sachent donc qu'il est affligé de maux qu'il n'a pas mérités, *ŷŷ.* 1-6. Job explique ensuite combien est atroce ce qu'il souffre : il est abandonné, environné de toutes parts de maux, lui contre qui combat la colère divine et toute son armée, *ŷŷ.* 7-12.

Il se voit abandonné par ses proches, ses familiers, ses serviteurs, sa femme : tous l'ont en horreur, car son corps rongé par les ulcères, tombe en dissolution, *ŷŷ.* 13-29. Job implore ensuite la commisération de ses amis, mais, son appel étant resté sans écho, il se redresse armé de l'espoir qu'il place en son Dieu Vengeur qui, au jour de la résurrection, fera triompher la cause de l'innocent. Il avertit ses amis de craindre ce Vengeur, *ŷŷ.* 21-29.

Avant de continuer notre analyse, essayons d'établir le véritable sens du célèbre passage, *ŷŷ*. 25-27, de ce discours de Job.

Le passage en question offre de très graves difficultés. Il a été traduit très diversement par les divers interprètes qui s'en sont occupés. Nous allons essayer à notre tour de le traduire et de l'expliquer.

Commençons par le mettre en rapport avec ce qui précède immédiatement, à savoir avec les *ŷŷ*. 23 24, dont voici la teneur :

Qui me donnera que mes paroles soient écrites ?
 Qui me donnera qu'elles soient gravées dans un livre
 Avec un style de fer et avec le plomb,
 Et qu'elles soient pour toujours gravées dans le roc ?

Désespérant de parvenir à convaincre ses amis de son innocence, Job exprime dans le passage cité le désir que les discours tenus par lui jusqu'ici pour l'établir, et non, comme d'aucuns le prétendent, le seul passage, *ŷŷ*. 25-27, qui suit, soient conservés d'une manière impérissable évidemment dans le but de constituer la postérité juge de la réalité de son innocence.

Mais Job sent que le désir qu'il vient d'exprimer ne se réalisera point. Aussi se transporte-t-il aussitôt en esprit dans l'au-delà où, suivant son inébranlable conviction, se révélera comme témoin de son innocence son divin Vengeur après qu'ici-bas tout aura été réduit en poussière. Job n'attend plus de la part de celui qu'il appelle son « Vengeur » ou son « Rédempteur » sa justification au cours de sa présente existence, c'est dans l'au-delà qu'il l'attend : c'est ce que révèlent les dénominations de « Vivant » et de « Dernier » sous lesquelles il désigne ultérieurement son Vengeur.

Voici comment nous pensons pouvoir traduire le très difficile passage dans lequel Job exprime sa ferme persuasion de voir apparaître alors son Dieu en qualité de Vengeur de son innocence :

- 25 Mais je connais-moi mon Rédempteur !
 (Le) Vivant (qu'il est) et (le) Dernier
 il sera debout sur la poussière.
 26 Quand, après ma peau,
 auront été abattues ces (choses-ci),
 alors de ma chair je verrai Éloah.
 27 Lequel je verrai moi-même à mon profit
 et mes yeux verront et non (ceux d') un autre :
 Mes reins se consomment dans mon sein.

N'attendant plus ici-bas sa justification du côté des hommes, Job l'attend avec une entière confiance dans l'au-delà de la part de Celui qu'il appelle son « Rédempteur » ou son « Vengeur. » Il allègue comme fondement de son inébranlable confiance qu'il connaît parfaitement ce divin

Vengeur, à savoir comme omniscient et juste, à l'omniscience et à la justice duquel il a déjà fait appel antérieurement : il sait que, n'ayant pas été exaucé ici-bas, il le sera nécessairement dans l'au-delà. Job est sans inquiétude au sujet de l'imminente dissolution de son corps, car il sait que toute chair humaine est destinée à rentrer dans la poussière. C'est qu'il sait également que son Vengeur, le « Vivant » qu'il est par essence et le « Dernier », se dressera un jour sur cette poussière en laquelle aura été réduite toute chair humaine. Son Vengeur se dressera alors sur cette poussière en sa qualité de Vivant ou de Source de vie pour en faire sortir de nouveaux vivants, les êtres humains dont les corps auront été réduits en poussière.

Ce rappel à la vie est signalé par Job comme devant se produire dans l'au-delà après la consommation des siècles par là même qu'il attribue également cet acte de révivification à son Vengeur en tant que le « Dernier », (Isaïe, XLIV, 6, XLVIII, 12,) c'est-à-dire en tant qu'auteur de la cessation de toute vie humaine dans l'en deçà et d'ultime restaurateur de toute vie humaine dans l'au-delà.

Dans le présent passage Job a manifestement en vue la même résurrection de la chair que celle dont parle dans l'Évangile de saint Jean le divin Sauveur et que celui-ci place « au dernier jour », c'est-à-dire après la consommation des siècles.

La pensée fondamentale exprimée, il est vrai, d'une manière moins explicite dans notre texte, est, au fond, la même que celle énoncée par l'Homme-Dieu dans le passage de l'Évangile de saint Jean, XI, 25, en ces termes : *Moi, je suis la Résurrection et la Vie. Celui qui croit en moi, quand même il serait mort, il vivra de nouveau*, à savoir parce que, ainsi qu'il est dit en un autre endroit du même Évangile, VI, 40, l'Homme Dieu le ressuscitera « au dernier jour. »

Abordons maintenant l'explication du passage, Job, XIX, 25-27.

Nous venons d'entendre Job exprimer dans le v. 25 sa foi pleine et entière dans la Résurrection de toute chair à opérer, après la consommation des siècles, par celui qui est la source de toute vie et le restaurateur final de toute vie humaine après que celle-ci aura un jour pris fin ici-bas.

Dans le v. 26 suivant Job pose en qualité d'objet particulier de la susdite résurrection. Il se transporte en esprit à une époque postérieure à la dissolution complète de son corps. *Quand*, dit-il, *après ma peau*, déjà enlevée en partie par la maladie, *auront été abattues* entièrement comme elle, *ces choses-ci*, (zôth), à savoir les chairs de son corps qu'il désigne du geste à ses amis, *alors* (du fond) *de ma chair je verrai Éloah*, qui m'a

revêtu d'une chair nouvelle en remplacement de celle qui aura été abattue par la maladie et la mort (1).

Job poursuit §. 27, en ces termes : *Lequel (Éloah) je verrai moi même pour moi, c'est-à dire à mon avantage.*

Par ces mots, Job affirme l'identité de son être après sa résurrection, et, ajoute t il, cette résurrection sera à son avantage, car en me redonnant un corps nouveau et *sain* Éloah confondra la calomnie de ses amis basée sur le fait de sa présente infortune corporelle, qui est, suivant eux, la preuve manifeste de sa culpabilité.

Insistant sur l'identité de son corps ressuscité et de sa personnalité après sa résurrection, Job continue en ces termes ; *et mes yeux le verront, et non un autre* ou bien : *et non (ceux d') un autre.*

Par cette énonciation que ce sera le même Job qui parle en ce moment qui verra de ses propres yeux dans son corps ressuscité Éloah, son Dieu, et nullement *un autre* que lui, Job insiste tant sur l'identité numérique de son corps ressuscité et, par conséquent, sur la parfaite identité de sa personne après sa résurrection parce qu'une telle résurrection implique qu'il est dès à présent l'*ami* de Celui qui le ressuscitera et qu'il lui sera donné de pouvoir contempler de ses propres yeux et, ainsi qu'il le disait plus haut, *à son avantage.*

Dans l'épiphonème final : *Mes reins se consomment dans mon sein*, Job exhale son ardent désir de voir apparaître le jour où du fond de son corps ressuscité et intègre il pourra contempler Éloah, son vengeur et voir ainsi son innocence établie d'une manière irréfragable par le fait de sa résurrection avec un corps intègre ainsi que par le fait de la vision à lui accordée de la personne de son divin libérateur.

Dans sa remarquable étude sur Job, xix, 25-27, (2) le P. Rose, O. P. fait au sujet de la traduction de ce passage du livre de Job par saint Jérôme cette observation (3), à savoir que, mis en présence d'un verset obscur et croyant sans doute qu'il avait le droit d'accentuer une idée dogmatique dont l'existence ici était indubitable pour lui, il traduit ainsi :

(1) Notre traduction de l'expression hébraïque *miibb' sari* par « de ma chair » peut se justifier au moyen de cette considération que Job voit dans son corps l'enveloppe matérielle de son être spirituel, qui est, à proprement parler, celui qui voit. Cependant, c'est par l'intermédiaire de son corps qu'il verra Éloah. C'est donc du fond de cette enveloppe corporelle ou du fond de sa chair qu'il le verra — WELTE, *Das Buch Job* 3, explique cette énonciation à peu près de la même manière que nous.

(2) Voir *Revue biblique internationale*, v, pages 39-53.

(3) Page 50.

25. Car je sais que mon Rédempteur est vivant,
et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre,
26. et que de nouveau je serai environné de ma peau,
et que dans ma chair je verrai mon Dieu.
27. Je le verrai moi-même,
et mes yeux le contempleront, et non un autre :
c'est là mon espérance, elle repose dans mon sein (1).

L'observation faite par le P. Rose concernant cette traduction n'est pas à entendre en ce sens, à savoir que saint Jérôme aurait introduit dans sa traduction des idées qui ne se trouvent pas, du moins implicitement, dans le texte original. Au contraire, il a exprimé fidèlement le sens réellement inhérent au texte : il a seulement passé outre sur certaines nuances, qui, dans le texte original, font image et donnent une allure dramatique au passage en question. En effet, le texte original met en scène le futur divin Libérateur de Job comme le Vivant par essence et la source de toute vie, et comme le Dernier ou le futur Restaurateur se dressant sur la poussière pour en faire sortir vivants tous les corps humains qui avaient été antérieurement réduits en poussière.

Pour n'être pas à proprement parler une traduction littérale du passage en question, la traduction de saint Jérôme n'exprime pas moins pour cela fidèlement le contenu fondamental et réel. Ce n'est donc point en dépit du texte original, ainsi que le prétendait Renan, mais conformément à son contenu réel que les futures générations continueront à affirmer avec l'Église catholique dans son Office des défunts leur foi en la résurrection de la chair en se servant de la traduction de saint Jérôme (2).

Après le discours de Job, chapitre xix, dans lequel il reproche à ses amis la dureté de leur conduite à son égard, SOPHAR prend la parole, chapitre xx.

Il commence par déclarer qu'il se sent piqué au vif par Job, et poussé avec force à lui répliquer, *ŷŷ*. 1-3. D'après lui, il est incontestable que, dès le principe, le bonheur de l'impie a toujours été de courte durée, qu'il s'effondre soudain, inopinément, et que de cette ruine ne saurait le préserver ni la sublimité de son rang, ni l'abondance de ses richesses,

(1) Traduction du texte latin de S. Jérôme.

(2) L'exemplaire hébreu, sur lequel saint Jérôme fit sa traduction latine, contenait il les mots *nigphon zôth* qui suivent immédiatement les mots : *wahar' ori* ? Il y a lieu d'en douter. Ces mots sont-ils une vieille glose marginale insérée plus tard dans le texte ? Ou bien saint Jérôme les considéra-t-il ainsi et s'abstint-il, pour ce motif, de les reproduire dans sa traduction latine ?

ni le nombre de ses enfants, xv, 4-10. Et ce n'est que justice. Il a bu le poison du péché, partant, il doit périr de par les lois de la nature ; il ne pourra point jouir de ses richesses mal acquises, il subira la douleur de se les voir enlever, vv 11-16. Et à bon droit : injuste qu'il était et d'une cupidité insatiable, il sera rassasié par Dieu de toutes sortes de maux qui de toutes parts lui feront une impitoyable guerre et de graves plaies, et cela sans qu'il y ait moyen d'y remédier. Pour faire descendre sur l'impie cette vengeance conspireront le ciel et la terre, vv. 18-25. « Voilà, s'écrie-t-il, en guise d'épiphomène, ce que Dieu départit à l'impie, voilà le sort que Dieu lui destine », v. 29.

III

TROISIÈME DÉBAT ENTRE JOB ET SES DEUX AMIS ÉLIPHAZ ET BALDAD.

Après le violent discours que Sophar vient de prononcer à son adresse, Job reprend la parole, chapitre xxi, dans le but de mettre à nu le néant des prétendues preuves alléguées par ses contradicteurs à l'appui de leur thèse. Job commence par les supplier de vouloir prêter une oreille attentive aux importantes observations qu'il va leur présenter, vv. 1-6.

Après ce préambule, Job, s'appuyant sur les données de l'expérience, établit en termes explicites et éloquents que la prospérité est fréquemment le partage des impies, c'est-à-dire qu'ils vont bien eux-mêmes et pareillement leur descendance, leur maison, leurs possessions et leurs troupeaux, qu'ils mènent joyeuse vie avec les leurs au gré de leurs désirs, et que même douce est leur mort, malgré qu'ils blasphèment Dieu, vv. 7-15.

Poursuivant sa démonstration, Job prouve ultérieurement contre ses amis qu'il est rare le cas où l'impie perd sa fortune et est frappé de ruine, en dépit de la prédiction en vertu de laquelle, suivant ses amis, cette ruine doit inévitablement l'atteindre toujours. Vaine est leur échappatoire de prétendre que les fils sont punis en place des parents dans le cas où ceux-ci ne le furent pas en leur propre personne. Job blâme, à bon droit, l'arrogance de ses amis, dont il renverse en même temps la fausse thèse au moyen de faits décisifs fournis par l'expérience, vv. 16-26. Pour les empêcher d'arguer de son propre cas, de sa propre infortune, Job invoque derechef le témoignage des hommes, et on le rencontre par-tout, à savoir que, en cas de calamité générale, c'est souvent l'impie qui en reste indemne, que personne même ne le reprend, que voire même on l'honore après son décès en lui faisant des funérailles pompeuses,

qu'on lui érige des monuments et des mausolées, et que la terre même, qui le recouvre, lui est légère. De tout cela il résulte combien sont futiles, vaines et mensongères les raisons alléguées par ses amis en guise de consolation, *ŷŷ. 27-34.*

Voyant s'effondrer sous le poids des faits puisés par Job dans l'expérience et produits contre la thèse soutenue par lui et par ses amis, Élip haz reprend la parole, chapitre xxii, et il essaie de l'affermir de nouveau au moyen d'une argumentation *a priori*, conçue en ces termes : Dans le gouvernement du monde Dieu n'a ni intérêt propre à sauvegarder, ni propre dommage à éviter, partant, il n'a d'autre règle à suivre que celle de la justice dans les châtimens qu'il inflige, c'est-à-dire qu'il ne châtie que les seuls criminels, *ŷŷ. 2-5.* D'où Élip haz infère que Job est certainement coupable de crimes, et il énumère les divers crimes qu'il lui impute, et dont, selon lui, Job porte le juste châtiment, *ŷŷ. 6-11.* Ce sont là des choses que celui-là seul peut nier qui nie le caractère divin du gouvernement de ce monde et qui a endossé l'impiété des scélérats d'antan qui ont été emportés par un juste jugement de Dieu, *ŷŷ. 12-20.*

Il termine son discours en exhortant Job à venir à résipiscence, lui mettant devant les yeux les magnifiques promesses faites par Dieu en faveur de ceux qui reviendraient à lui par la pénitence, *ŷŷ. 21-30.*

Tout en s'efforçant de maintenir debout sa thèse caduque, Élip haz a produit contre Job les accusations les plus graves. Dégoûté d'un tel consolateur, Job, qui lui répond, chapitres xxiii-xxiv, fait d'abord instamment appel, chapitre xxiii, au jugement de Dieu pour qu'il établisse son innocence. Mais, hélas ! il sent que c'est en vain qu'il sollicite cela de Dieu, qui, bien qu'il le sache innocent, ne daigne pas attester et venger son innocence, *ŷŷ. 1-10.* Force lui est dès lors de se défendre lui-même contre les accusations produites à sa charge par Élip haz, ce qu'il fait au moyen de l'exposé de sa conduite et des vertus qu'il a pratiquées. Cependant, comme il est en butte, malgré une telle vie, aux supplices les plus durs de par la volonté de Dieu, il se demande avec anxiété et tout troublé quel divin conseil il y a là dessous, conseil qui reste caché aux hommes, *ŷŷ. 14-24.* Job passe ensuite en revue ce qu'offre de surprenant ce qu'on voit se passer dans la marche des choses en ce monde ; des impies exercent impunément la tyrannie, les pauvres sont accablés de misère et périssent de dénûment, les orphelins et les veuves sont maltraités et dépouillés, les ouvriers ne reçoivent ni salaire, ni aliments de la part d'hommes qui ont perdu tout sentiment d'humanité : de toutes parts on entend les cris des opprimés, *ŷŷ. 2-12,* sans parler de ceux qui ouvertement et brutalement renversent et foulent aux pieds tous les droits, en

commettant, pendant que d'autres se livrent au crime secrètement, l'homicide, l'adultère, le vol, *ŷŷ. 14-17.*

Certes, on désirerait à bon droit que de telles gens reçussent le châtiment mérité et soient en butte aux malédictions de tous à cause de l'énormité de leurs crimes ; et, cependant, ils continuent à jouir du sort ordinaire jusque dans la mort, *ŷŷ. 18-25.*

Au moyen de la démonstration qu'il vient de faire, Job a mis à néant la fausse thèse de ses amis, suivant laquelle la prospérité est l'apanage des bons et les infortunes sont le lot des méchants en ce monde. Du même coup, il a prouvé subsidiairement que ses amis infèrent à tort de ses malheurs, qu'il est coupable. Entre temps, le problème, pourquoi Job est accablé de maux, continue à rester sans solution.

BALDAD prétend répondre à Job, chapitre xxv, mais il ne trouve rien pour réfuter son argumentation. Il est par là même forcé de répéter ce qui a été déjà dit à satiété antérieurement, de la majesté, de la puissance et de la sainteté de Dieu. Or, de tout cela pas plus que de ce que Baldad affirme, à savoir que personne n'est exempt aux yeux de Dieu de toute imperfection, de toute faute, il ne suit guère que Job est accablé de tant de maux si affreux en vertu d'un juste châtiment divin : dès lors, il devient manifeste par le discours même de Baldad, que les amis de Job sont hors d'état de lui répondre et de maintenir debout contre lui leur propre thèse, et incapables de rendre raison du sort qui l'a frappé.

Dans sa réplique au discours de Baldad, chapitre xxvi, Job tourne en des termes acerbes ce discours en ridicule en le présentant de telle manière comme si cet interlocuteur s'était imaginé de pouvoir jouer le rôle de consolateur et de docteur hors ligne au moyen de peu de paroles, et d'avoir fait preuve d'une sagesse toute nouvelle, *ŷŷ. 24.*

Puis, Job montre qu'il n'a absolument pas besoin des leçons de Baldad pour avoir de la puissance et de la majesté de Dieu des sentiments droits et élevés, et pour leur témoigner le respect qui leur est dû. A preuve de cela, Job se met à dissenter d'une manière autrement sublime que Baldad de la magnificence de Dieu en parcourant toute la série des créatures, et il montre que la puissance de Dieu éclate partout de diverses et étonnantes manières ; l'enfer, la machine terrestre, les nuages, le firmament, les mers, le monde des astres, — et ce ne sont là que de vagues linéaments de son incomparable sublimité, — proclament de concert sa toute-puissance, *ŷŷ. 5-14.*

Par cette réplique Job réfute implicitement l'accusation d'impiété qui lui a été décochée par ses amis, et, du même coup, il prouve que ce n'est pas parce qu'il ignore la majesté infinie de Dieu qu'il a osé pro-

voquer à son jugement, mais parce qu'il est intimement convaincu de son innocence.

Par ses successives répliques aux discours de ses amis, au moyen desquels ils s'efforcèrent de convaincre Job qu'il est un grand coupable devant Dieu, ce qu'attestent, suivant eux, les terribles infortunes fondues sur lui, Job a montré qu'il est faux le prétendu axiôme mis en avant par eux, pour le déclarer coupable malgré qu'il soit innocent, à savoir que les infortunes sont le lot des seuls coupables.

Job a fait crouler, en la sapant par la base, l'argumentation par laquelle ses amis essayèrent d'établir que, loin d'être un innocent, il est au contraire, un grand coupable, et les a mis ainsi hors de combat. Ce qui le prouve c'est que, après la dernière réplique de Job, plus aucun de ses trois contradicteurs ne se lève pour lui répondre.

Job interprète leur silence auprès de lui-même en ce sens, à savoir, qu'ils ne se sentent pas ébranlés dans leur fausse persuasion en ce qui concerne sa culpabilité. C'est pourquoi il s'empresse dans un nouveau et long discours, chapitres xxvii-xxxi, de les convaincre de son innocence en déroulant devant leurs yeux le tableau de la vie irréprochable et remplie d'actions vertueuses qu'il n'a jamais cessé de mener et de leur faire prendre en pitié son misérable sort immérité.

IV

DISCOURS DE CLÔTURE DU DÉBAT AVEC SES AMIS TENU PAR JOB.

De même que Job a provoqué le dialogue entre lui et ses trois amis, ainsi il le clôt par le long monologue dont nous allons donner l'analyse et qu'on peut distribuer en deux parties, dont la première comprend les chapitres xxvii-xxviii, et la seconde les chapitres xxix-xxxi.

Fort du témoignage de sa conscience et de sa confiance en Dieu qui suscitent en lui une grande assurance, autant de choses qu'on ne rencontre point chez les impies, Job commence la première partie de son discours en affirmant solennellement et hautement son innocence, xxvii, 1-10.

Puis, Job prend à partie ses amis, à qui il reproche d'avoir eu recours à une théorie vaine, insuffisante et fallacieuse pour expliquer le cours des choses en ce monde comme si la perte de ses enfants, de sa fortune et le fait de se trouver accablé de malheurs, c'étaient là des choses auxquelles sont en butte tous les impies et eux seuls, *ŷŷ. 11-23.*

Job montre ensuite qu'au simple mortel fait défaut la sagesse requise pour pouvoir apprécier d'une manière compétente la conduite de Dieu

dans le gouvernement de ce monde. Certes, l'homme est capable de bien des choses au moyen de son génie, à preuve l'extraction des métaux, des mines et ses intelligentes et admirables fouilles pratiquées dans les entrailles de la terre, xxviii, 1-10. Entre temps, tout cela ne le rend pas capable d'atteindre à la *vraie sagesse*, qui ne se trouve pas en terre. qu'on ne saurait acquérir à prix d'argent, que Dieu seul connaît par lui-même et en vertu de sa propre essence.

L'homme ne doit avoir en vue qu'une seule chose et c'est là le point autour duquel doit tourner toute son existence, à savoir qu'il craigne Dieu et s'éloigne du mal, *ŷŷ. 12-28.*

Malgré sa propre meilleure persuasion exprimée dans cette première partie de son discours, à savoir que l'homme n'a qu'à se soumettre aveuglément et d'un cœur résigné aux décrets impénétrables de la divine Sagesse dans le gouvernement des choses de ce monde, cependant, Job ne parvient pas à se soustraire à l'impulsion de la faiblesse humaine qui entraîne l'homme à se lamenter sur son sort malheureux et à vouloir connaître *pourquoi* il est atteint d'un tel sort.

Aussi entendons-nous Job se plaindre dès le début de la seconde partie de son discours de la perte de son antérieur bonheur, de la perte de la faveur divine, de la perte de ses amples biens, de la perte de l'honneur et de l'autorité dont il jouissait jadis, xxix, 1-11, malgré qu'il ait mené toujours une vie conforme de tout point à la justice et à la piété qui lui mérita d'être honoré par les autres hommes et l'autorisait à bien augurer pour l'avenir du sort qui lui écherrait en partage, *ŷŷ. 12-20.* Et voilà que soudain tout a changé pour lui !

Jadis, il avait de l'autorité auprès de tous, il était respecté et honoré comme un roi, maintenant, par contre, il est un objet de risée pour les gens les plus méprisables, on l'accable d'opprobres, il est en butte à de véritables supplices, xxix, 21-xxx, 14, et Dieu lui-même lui inflige sans pitié les plus pénibles souffrances : c'est pourquoi, il ne sait pas se retenir de donner jour à sa douleur en se répandant en plaintes et en larmes, *ŷŷ. 15-31.*

Et c'est à lui, à l'homme qui a toujours cultivé avec un soin extrême la chasteté et la justice, qu'échoit un tel sort, xxxi, 1-15, à l'homme qui a pratiqué d'abondantes œuvres de miséricorde envers les pauvres, les veuves et les orphelins, à l'homme qui s'est toujours tenu loin de tout acte d'avarice et de tout acte de culte superstitieux, *ŷŷ. 16-18,* à l'homme qui a rendu des bienfaits à ses ennemis même, ainsi qu'aux étrangers et qui dans tout le cours de sa vie s'est tenu toujours éloigné de toute dissimulation.

De tout cela Dieu lui est témoin, devant qui il souhaite, en toute assurance, de pouvoir plaider sa cause, car sa conscience ne lui reproche aucun acte d'injustice, d'oppression et de violence, *ŷŷ. 29-40.*

Après ce discours de Job ses trois précédents interlocuteurs continuent à garder le silence, témoignant par leur silence même qu'ils n'ont point changé d'avis en ce qui concerne l'appréciation de son cas.

Malgré les preuves alléguées par Job pour établir son innocence, ils continuent à le considérer comme un grand coupable justement châtié par Dieu à cause de ses crimes.

Manifestement faux et inique en ce qui concerne Job, considéré comme personne individuelle et historique, à preuve le contenu du Prologue, ce jugement ne l'est pas moins en ce qui concerne Job idéalisé et personnifiant l'élément fidèle d'Israël. Dans le premier cas les amis de Job ont été conduits à porter un tel jugement sur sa personne, égarés qu'ils étaient par leur prétendu axiôme que les infortunes n'atteignent que les seuls criminels, et, dans le second cas, parce que ces personnifications de certaines Chrétientés n'ont pas distingué entre l'élément fidèle d'Israël, que Job personnifie spécialement en vertu du contenu même de la scène finale du Prologue, et l'élément apostat de ce peuple, personnifié là par la femme de Job rompant avec son mari, mais ont fait de ces deux éléments radicalement divers un seul bloc. Or, le Job idéalisé, avec lequel ils discutent, c'est leur « ami », donc, comme tel, le représentant de l'élément fidèle d'Israël à l'époque messianique : ce Job est, par conséquent, innocent, et c'est, de leur part, faire acte de mensonge et d'injustice que de l'accuser d'être un grand coupable justement châtié par Dieu. C'est pour n'avoir pas fait la distinction nécessaire entre les deux éléments disparates, qui constituent le corps moral, qui s'appelle Israël, qu'ils ont étendu à l'élément fidèle le susdit jugement qui n'est vrai et juste que pour autant qu'on le restreint à la masse apostate de la Maison d'Israël.

Mais comment se fait-il que, dans les discours d'Élihou, messenger divin, et de Yahweh même qui vont suivre, Job encourt de graves reproches, parce qu'il s'est proclamé innocent, exempt de toute faute grave ?

C'est que Job, qui a tenu ce langage au cours de la discussion avec ses amis, versait dans l'erreur inverse de celle de ces derniers, en tant qu'il se considérait lui-même comme ne personnifiant autre chose qu'exclusivement l'élément fidèle d'Israël.

Or, Job, lié par la loi de solidarité au peuple d'Israël, est censé choisi par Dieu comme victime expiatoire et chargé, comme tel, des iniquités de ce peuple, que, dès lors, il est censé personnifier tout entier.

Dès lors aussi, il était loin de pouvoir se dire innocent, exempt de toute faute grave.

Devenu ainsi un personnage complexe d'un caractère antithétique, Job, dans ses discours, était interprétativement l'organe aussi bien de l'élément infidèle que de l'élément fidèle d'Israël. Il suit de là que, quand Job affirmait qu'il était innocent et qu'il n'avait pas mérité ses infortunes par des méfaits, il tenait, d'une part, un langage faux et blasphématoire, et, d'autre part, un langage vrai et légitime, suivant l'aspect divers sous lequel il figure dans le drame.

C'est à l'adresse de Job en tant qu'organe, bien qu'inconscient, de l'apostate Maison d'Israël, que vont directement les reproches d'Élihou et de Yahweh, mais ils atteignent également, mais d'une manière seulement indirecte, Job, personnification de l'élément fidèle, en tant que lié au peuple d'Israël par le lien de la loi de solidarité. Éclairé par Yahweh au sujet de ses longs égarements et rallié à l'élément fidèle, l'élément jadis apostat avouera sa culpabilité et se déclarera prêt à faire pénitence par l'organe de Job, redevenu ainsi la personnification exclusive d'Israël fidèle de la fin des temps.

V

INTERVENTION DU PERSONNAGE ÉLIHOU AU DÉBAT.

Après ces remarques préliminaires nécessaires pour pouvoir bien saisir la portée des discours qui suivent, nous allons donner un aperçu analytique des discours d'Élihou.

Nous avons dit, dans la première partie de ce travail, qu'au point de vue de l'histoire réelle de Job, le personnage Élihou est à considérer comme un personnage de qualité, Buzite d'origine, qui a appris dans son pays la nouvelle des infortunes fondues sur Job et qui est venu accompagné d'une suite d'hommes, qualifiés par lui-même du nom de « sages, » en contempler le spectacle vers le moment où Job ouvrit la discussion avec ses trois amis, car il déclare avoir entendu la discussion qui a eu lieu entre eux et Job.

A ce personnage historique, l'hagiographe a superposé un Élihou idéalisé comme représentant du prophète Élie qui, par ses prédications, a déjà rallié à sa personne tout un corps d'adhérents, de vrais « sages » et personnifiant les éléments, pensant sainement, de l'Église de la fin des temps. Dans les chapitres xxxii xxxvii qui suivent, nous allons entendre ce personnage s'efforcer d'éclairer, à la fin des temps, l'apostate Maison d'Israël, à laquelle Job idéalisé a servi inconsciemment d'organe.

Si on veut éviter de faire erreur touchant la signification et la portée véritables des discours d'Élihou, on ne peut pas perdre de vue qu'Élihou est un personnage complexe à savoir, d'abord, un contemporain historique du saint homme Job, puis un personnage également réel et contemporain de Job considéré comme personnification du double élément, l'un fidèle, l'autre infidèle, dont se compose le peuple d'Israël à l'époque eschatologique.

A Job, considéré sous les deux susdits aspects, Élihou apprend, en sa qualité de chef du groupe des « sages, » quels autres buts, en dehors de celui indiqué dans le Prologue, Dieu a en vue quand il laisse fondre des infortunes sur l'homme juste. Il censure aussi le langage de Job comme irrévérencieux envers Dieu, l'infinie Sagesse, à cause du défi adressé à Dieu d'entrer en jugement avec lui se faisant fort de prouver qu'il est innocent et qu'il n'a pas mérité, comme châtiment de ses fautes, d'aussi atroces infortunes que celles dont il est victime.

En tant que s'adressent également, mais en sa qualité de personnification du prophète Élie, à Job-Israël ou à l'apostate Maison d'Israël, Élihou lui reproche d'oser, dans son arrogant aveuglement, osé se plaindre d'être accablé d'infortunes qu'il n'a pas méritées, malgré que, par le nombre et l'énormité de ses crimes il en a mérité de bien plus graves. Il inculque ultérieurement avec sévérité à Job Israël qu'il est temps de revenir de ses errements et d'en faire pénitence, sinon il périra totalement et irrémédiablement sous les coups de la juste vindicte de Dieu.

Donnons maintenant le résumé analytique des discours d'Élihou.

Après l'indication du but de l'entrée en scène de ce nouvel interlocuteur, xxxii, 1-6, Élihou, mis en présence d'interlocuteurs aigris par la longue dispute qu'ils ont eue entre eux, pour leur laisser le temps de se calmer quelque peu, recourt à un long préambule dans lequel il explique que, jeune qu'il est, il a, par respect pour leur vieillesse, gardé le silence jusqu'à ce que leur discussion fût terminée.

Convaincu qu'il est de la fausseté de leurs raisonnements, il ne saurait pas garder plus longtemps le silence, yf. 6-22. Puis, s'adressant à Job, il l'exhorte à écouter attentivement ses paroles, xxxiii, yf. 7. Élihou reproche ensuite à Job d'avoir osé adresser à Dieu le défi de venir discuter avec lui et d'avoir osé lui demander compte du motif pour lequel il lui inflige les maux qu'il subit. Il n'y a pas lieu de s'étonner de ce que Dieu ne lui répond pas. C'est que Dieu a déjà signifié surabondamment de diverses manières aux mortels dans quel but il les afflige de maux, à savoir pour les éloigner du mal, pour les préserver de l'orgueil, pour guérir les plaies de leurs âmes, pour les éprouver, yf. 6-22.

Si l'homme éprouvé accepte cet enseignement communiqué par un messager divin — et Élihou se donne implicitement pour un tel — et s'il recourt à Dieu par la prière, il lui écherra de plus amples biens. Qu'est-ce que Job a à redire à cela ? *ŷŷ. 23-33.*

Après avoir signalé à Job à quelles fins Dieu envoie des épreuves même au juste, Élihou se met ensuite à blâmer et à corriger le langage trop hardi tenu par Job vis-à-vis de Dieu. Il relève dans ce langage des énonciations telles qui semblent injurieuses pour Dieu et qui, de fait, placées en bouche de Job, considéré comme organe de l'infidèle Maison d'Israël, sont des blasphèmes, xxxiv, 1 9. Nous entendons donc ici Élihou surtout dans son rôle d'Élie, envoyé en ce monde à la fin des temps pour éclairer et convertir le peuple d'Israël et l'arracher à la captivité du démon. Élihou défend énergiquement la justice de la conduite de Dieu.

Il allègue pour la prouver, d'abord, que Dieu est le *Créateur* de toutes choses : qui donc oserait le blesser par des discours provocateurs ? puis, qu'il *gouverne* toutes choses sans acception de personnes, qu'il est *omniscient* et qu'il abat avec force de puissants tyrans et prend soin des opprimés, enfin, qu'il est absolument *indépendant* et veille au salut de tous, *ŷŷ. 10-30.* Il suit de là, suivant Élihou, que, en prétendant dicter à Dieu la conduite à tenir à son égard, Job a déraisonné contre Dieu, et n'est que trop justement puni de ce chef, *ŷŷ. 31-37.*

Élie Élihou n'ignore pas ce que Job-Israël prétend opposer à la démonstration de la justice de Dieu dans le gouvernement des choses de ce monde. Il a entendu Job-Israël demander, xxxi, 1 13, s'il n'est pas demeuré, lui seul, parmi tous les peuples de la terre, fidèle au culte du vrai Dieu ? Dès lors, peut-on admettre que les calamités, dont il n'a pas cessé d'être accablé par Dieu depuis des siècles, sont une rémunération équitable de sa constante fidélité ? A quoi donc lui a servi sa piété ? En quoi son sort est-il meilleur que celui des plus insignes prévaricateurs ? A ces récriminations de Job-Israël, Élihou répond en prouvant que l'homme, soit qu'il pratique la vertu, soit qu'il commette le crime, ne cause ni profit, ni dommage à Dieu, trop élevé au dessus des mortels pour qu'ils puissent l'atteindre, mais à sa propre personne, xxxv, 1 8. Il est des gens, dit-il, qui dans leurs calamités prennent leur recours à Dieu, mais en vain. Ils en sont, ajoute-t-il, eux-mêmes la cause, parce que l'humble soumission et la confiance leur font défaut dans leur recours à Dieu et qu'ils prétendent disputer avec lui, *ŷŷ. 9-16.*

Continuant son rôle de redresseur des erreurs de Job-Israël, Élihou, après avoir, dans un court préambule, appelé l'attention de ce dernier sur l'importance de ses ultérieurs enseignements, qu'il déclare être purs

et sincères, il lui inculque derechef que l'action de la divine Providence est sage et droite : aux criminels elle inflige des châtements, aux justes elle laisse échoir la gloire, xxxvi, 1-7. Cependant, Dieu a aussi en vue d'amener par les tribulations les impies à récipiscence et, s'ils se convertissent, il les traite bien : quant aux innocents, il se sert aussi de ce moyen salulaire pour les maintenir debout et pour les instruire, yf. 8-15.

Donc, ajoute Élihou, contrairement à la déclaration des amis de Job, il y a encore espoir pour Job. C'est pourquoi il lui apprend la voie à suivre pour pouvoir sortir de ses maux, en lui inculquant dans quelle disposition d'esprit il doit supporter ses infortunes, yf. 16-21. Dans le but de faire entrer Job dans cette disposition d'esprit et d'humble soumission, Élihou se met à décrire au long la majesté et la grandeur de Dieu, qui éclatent surtout dans les pluies, les nuages et les tempêtes qui sont ses œuvres, yf. 22-33.

Pendant qu'Élihou est occupé à traiter ce sujet commence déjà à se produire la tempête au sein de laquelle, ainsi que nous le verrons plus loin, Yahweh est présent.

Déjà le tonnerre gronde, les éclairs brillent. Aussi Élihou s'empresse-t-il de mettre en relief ces documents de la divine puissance et de décrire les effets et l'utilité de ces phénomènes de la nature ainsi que de ceux de la neige, de la pluie et de la gelée, montrant qu'en tout cela reluit la majesté divine, xxxvii, 1-13.

Élihou exhorte ensuite Job à prendre tout cela en sérieuse considération, et cela afin de lui inculquer une haute idée de la divine majesté à laquelle l'homme doit se soumettre humblement. Puis, voyant que Job-Israël reste insensible en présence de ses exhortations, Élihou se met à lui poser ironiquement une série de questions concernant la nature des choses et l'organisation de ce monde afin de le convaincre et de lui faire avouer qu'il ne comprend point les œuvres de Dieu, lui qui prétend faire le procès à Dieu, et de l'amener à se soumettre humblement à ce dernier, yf. 14-24.

Ici cessent les discours d'Élihou. D'ailleurs cet interlocuteur le signale lui-même, y. 19, lui et les auditeurs sont enveloppés par les ténèbres produites par l'ouragan qui approche. Élihou annonce en même temps son départ de ces lieux avec les « sages » de sa suite. Il n'est plus fait mention d'Élihou dans la suite du livre.

Messager divin, sa mission terminée, il est censé être allé en rendre compte à Yahweh, son mandant, xxxvii, 19.

Si son ministère n'a pas produit un résultat décisif et complet, il a eu, cependant pour résultat de faire cesser les récriminations de Job. Israël

contre Dieu et de le faire réfléchir sur son cas. Il a préparé ainsi le résultat final qui sera l'œuvre des discours de Yahweh qui vont suivre.

VI

INTERVENTION DE YAHWEH AU DÉBAT.

Du sein du tourbillon, où il se tient caché, YAHWEH apostrophe alors, à son tour, Job.

Messager divin, mais simple mortel, Élihou pouvait signaler et a, en effet, signalé à Job les motifs pour lesquels Dieu inflige parfois des maux aux justes. C'est ce que ne peut point faire Yahweh en présence du défi que lui a porté Job de discuter avec lui sa façon d'agir à son égard. En le faisant, il dérogerait à la divine majesté.

Dans ses discours Yahweh confond profondément Job du chef de son présomptueux langage en le convaincant de sa complète ignorance et impuissance en ce qui concerne les choses de l'ordre purement naturel.

Pour faire bien sentir à Job qu'il a très mal agi en osant se plaindre de sa conduite à son égard et en osant le défier à venir la discuter avec lui, Yahweh lui met devant les yeux que le mortel est incapable de comprendre l'action divine dans le gouvernement des choses de ce monde.

C'est pourquoi Yahweh commence par accabler Job de questions touchant la création, à savoir touchant la fondation de la terre et le rassemblement des eaux, xxxviii, 1-11. Puis, abordant l'état actuel de la création, Yahweh engage Job à montrer qu'il sait du moins quelque chose touchant ce qu'il a sans cesse sous les yeux, à savoir touchant le lever quotidien du jour, les dimensions de la terre, l'alternance de la lumière et des ténèbres, les phénomènes atmosphériques, la neige, la grêle, la foudre, le vent, la pluie, le verglas, iv, 12-30. Puis, montant dans ses interrogations au-dessus de notre globe terrestre. Dieu demande à Job s'il est en état d'exercer quelque influence sur le ciel sidéral, ou du moins sur le ciel atmosphérique, à savoir, sur le tonnerre, les éclairs, les averses, v, 31-35.

En présence du silence de Job, qui implique l'aveu de son impuissance, Yahweh redescend aux animaux terrestres, dont il signale dix différents à Job, et, en premier lieu, le roi des animaux, du genre de vie fort divers desquels ressort la complexité des soins prodigués à ces créatures, et, partant, aussi la sagesse et la puissance de Dieu. Dans le but de lui faire avouer cela, Yahweh interpelle Job concernant le lion, les corbeaux, l'ibis, les cerfs, l'onagre, le rhinocéros et l'autruche, y, 39-xxxix, 18, touchant le cheval, l'épervier et l'aigle, y, 19-30.

Morfondu sous le poids des multiples preuves de sa sagesse et de sa puissance infinies alléguées par Yahweh, Job se tait, reconnaissant implicitement par son silence même qu'il a eu tort de parler, comme il l'a fait, de la conduite de Dieu à son égard.

Par ce désaveu implicite de son antérieur langage, Job n'offre, cependant, pas à Dieu la réparation qui lui est due de ce chef.

C'est ce que Yahweh lui inculque dans le second discours qu'il lui adresse aussitôt après.

Dans ce discours Yahweh commence par reprocher à Job dans un langage à la fois ironique et acerbe d'avoir osé se poser en « censeur » de la conduite du Très-Haut, et d'avoir osé l'accuser d'injustice, le sommant de déclarer s'il prétend encore plaider contre lui. A quoi Job s'empresse de répondre qu'il se gardera bien de cela, homme chétif qu'il est. XL, 1-5.

Malgré que dans ce désaveu de son antérieur langage Job exprime aussi le ferme propos de se garder dorénavant de commettre encore le méfait qui lui est reproché, il n'est, cependant, pas offert par là à Yahweh la réparation qui lui est due de ce chef. C'est ce que ce dernier inculque à Job dans la suite de son discours. Yahweh commence par accuser Job de vouloir infirmer ses jugements et le condamner pour se justifier lui-même, puis, il met, à son tour, Job en demeure de répondre à ses questions, vv. 6-7.

Yahweh interpelle d'abord Job au sujet du terrible animal BÉHÉMOTH, (1) créé par lui, dont il décrit la force et le genre de vie, yy. 10-19. Puis, il inculque ultérieurement à Job l'impuissance de l'homme vis-à-vis du LÉVIATHAN, cette autre créature de Dieu, qu'aucun homme n'est capable de s'assujettir. Eh quoi ! ajoute Yahweh, un être tel que l'homme ose s'élever contre Dieu ! y. 20-XLI, 2. Et, ce monstre, son œuvre, atteste encore sa divine puissance par sa force et les qualités de sa structure, yy. 3-15, aussi par la terreur qu'il inspire ; enfin, par sa force invincible, vv. 16-25.

Complètement bouleversé par les nouvelles preuves apportées par Dieu de sa toute-puissance, Job ne sait que s'écrier : *Je sais que tu es tout puissant et que rien ne t'arrête dans (la réalisation de) tes desseins*, XLII, 2. Ces paroles impliquent de la part de Job l'aveu qu'il a agi déraisonnablement en regimbant contre les desseins de Dieu à son égard.

Job n'a pas encore compris qu'il ne suffit pas de faire de pareils aveux pour réparer le méfait, dont il est coupable. C'est ce que Yahweh lui inculque derechef en l'apostrophant de nouveau en ces termes : *Quel est cet*

(1) Voir ce qui est dit des deux monstres Béhémoth et Léviathan, III^e partie, § IV, vers le milieu.

homme qui obscurcit la sagesse, privé d'intelligence? apostrophe par laquelle il lui signifie que son méfait n'est pas expié par ses aveux. Job ne comprend pas encore ce que Yahweh, lui inculque, car, derechef, il répond en ces termes insuffisants : *Oui, j'ai parlé sans connaissance, de sujets au-dessus de moi sans les comprendre*, v. 3. Au point de vue du sens scénico-prophétique du livre, ces derniers incidents ont pour but de mettre en relief jusqu'à quel point est obscurci le sens intime chez le peuple apostat d'Israël qu'il ne parvient pas à comprendre qu'il doit à Dieu une réparation de ses méfaits au moyen d'actes de sincère pénitence pour pouvoir en obtenir la pleine et entière rémission.

Pour faire tomber enfin de ses yeux le bandeau qui aveugle Job-Israël et l'empêche de témoigner par des actes de pénitence qu'il se repent sincèrement d'avoir obscurci la sagesse de Dieu en refusant de reconnaître dans l'Homme Dieu crucifié une véritable hypostase divine, envoyée vers lui par le divin Père, cette divine hypostase, présente dans le tourbillon, le dissipe soudain et se manifeste aux yeux de Job en sa qualité d'Homme-Dieu, tout en l'apostrophant en ces termes : *Ecoute et je parlerai. Je t'interrogerai, réponds-moi*, v. 4.

Mis ainsi en présence de Yahweh, se révélant à lui en qualité d'Homme-Dieu, Job Israël est maintenant convaincu du crime commis par ses ancêtres en répudiant et en faisant mettre en croix cette divine hypostase incarnée. Aussi s'empresse-t-il de s'écrier : *Ah ! je t'ai entendu de mes oreilles, et maintenant je t'ai vu de mes yeux. C'est pourquoi je me condamne et je me repens. Je me couvrirai de poussière et de cendre*, vv. 5 6.

Après avoir prononcé ces paroles, Job se retire pour aller accomplir les actes de pénitence annoncés par lui, ce qui lui obtient sa rentrée en grâce auprès de Yahweh, et, aussitôt après, une large compensation de ses antérieures infortunes.

Nous terminons ici notre aperçu analytique réservant le reste du récit pour la troisième partie de ce travail.

TROISIÈME PARTIE

Du caractère scénique du Livre de Job.

Le livre de Job peut être appelé une épopée dramatisée et agencée pour la scène.

Suivant notre sentiment, cette œuvre comprend cinq Actes et chaque Acte trois Scènes.

« On le regarde (à savoir le livre de Job), généralement aujourd'hui,

dit M. l'abbé Vigouroux (1), comme un drame, dans un sens large, le Prologue en est l'exposition et ressemble beaucoup à la plupart des expositions des tragédies d'Euripide, qui sont aussi une sorte d'introduction épique à la pièce.

« Dès que le nœud de l'intrigue a été noué dans ce récit préliminaire, il se resserre de plus en plus dans les trois actes qui suivent, sous la forme de dialogues entre Job et ses amis.

« Dans les discours d'Éliou, qui viennent ensuite, l'intrigue commence à se dénouer : ils préparent l'intervention de Dieu qui amène d'une manière admirable le dénouement, complété dans l'Épilogue. »

En fait de personnel scénique actif, l'hagiographe met en scène Job, sa femme et trois amis de Job, puis Yahweh et Satan, tous personnages mentionnés dans le Prologue, enfin Élihou, personnage qui ne se produit en scène qu'après qu'a pris fin le dialogue entre Job et ses trois amis.

Outre ce personnel actif, qui constitue le personnel scénique proprement dit, l'hagiographe fait intervenir également au drame un personnage chargé du rôle d'interpréter les parties du drame consistant dans des tableaux scéniques exhibés aux yeux des spectateurs, et de signaler les personnages qui prennent la parole.

En fait de personnel scénique muet ou passif, l'hagiographe met en scène dans le Prologue les sept fils et les trois filles de Job ainsi que les esprits célestes de l'entourage de Yahweh, puis, dans le Dialogue, cinq groupes de personnages dont quatre forment l'entourage de Job et de ses trois amis et le cinquième, l'entourage d'Élihou. Enfin, dans l'Épilogue, nous trouvons mentionné encore, en fait de personnel muet, outre les sept fils et les trois filles nés à Job depuis son relèvement de ses infirmités, ses frères, ses sœurs et ses amis des temps antérieurs retournés auprès de lui pour lui offrir des cadeaux en même temps que leurs félicitations au sujet de cet heureux événement.

Suivant notre sentiment, les trois groupes, qui forment l'entourage des trois amis de Job, représentent un certain nombre de Chrétientés, originaires de la Gentilité, insuffisamment éclairées au sujet du problème débattu dans le livre de Job. Par contre, le groupe, auquel Élihou sert d'organe, est un groupe composé de « sages, » xxxiv, et représente, comme tel, l'élément éclairé de l'Église, qui apprécie sainement le problème en question et en suggère la vraie solution par l'intermédiaire

(1) Voir *La sainte Bible polyglotte*. Ancien Testament, tome III, page 673, Paris, Roger et Chernoviz, 1902.

d'Élihou, son porte-voix. Quant au groupe auquel Job est censé servir d'organe, il se subdivise en deux parties, l'une, peu nombreuse, placée derrière Job du côté droit, représente le petit noyau fidèle, l'autre, beaucoup plus nombreuse, placée du côté gauche, représente l'infidèle Maison d'Israël.

Les cinq Actes, dont se compose le drame, sont les suivants : I^{er} Acte, I, 1-12, II^e Acte, II, 1-13, III^e Acte, III, 1-xxxI, IV^e Acte, xxxII-xxxVII, V^e Acte, xxxVIII-XLII.

I

A l'ouverture du drame, I^{er} Acte, 1^{re} Scène, I, 1-5, les spectateurs ont devant eux un vaste paysage oriental.

Dans le lointain on aperçoit de nombreux troupeaux de menu bétail, de chameaux, de bœufs et d'ânesses, menés paître par de nombreux serviteurs.

A l'avant-plan du paysage s'élève une belle et vaste habitation. C'est la demeure de Job, « le plus grand parmi les fils de l'Orient. »

Au delà de cette demeure se dressent d'autres demeures distinguées habitées par les sept fils et par les trois filles de Job.

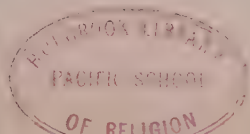
Dans une grande pièce de la demeure de Job on voit réunis autour de leur père et de leur mère tous les enfants de Job. Tout ce personnel ne fait que figurer en scène, sans dire mot.

C'est l'acteur, chargé du rôle d'interprète, qui explique le tableau, qu'ont devant les yeux les spectateurs, en ces termes : « *Il y avait dans la terre de Hus un homme appelé Job, et cet homme était intègre, craignant Dieu et éloigné du mal. Et il lui naquit sept fils et trois filles. Et il possédait sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, cinq cents ânesses et un grand nombre de serviteurs, et cet homme était le plus grand des fils de l'Orient.* »

Or, ses fils avaient la coutume d'aller les uns chez les autres et de se donner un festin chacun à leur jour, et ils invitèrent leurs trois sœurs à venir manger et boire avec eux. Et quand le cercle de ces jours de fête était fini, Job les réunissait et les purifiait, et, se levant de grand matin, il offrait un holocauste pour chacun d'eux, car il se disait : « Peut être, mes enfants ont-ils péché et offensé Dieu dans leurs cœurs. » Et Job faisait ainsi chaque fois.

Après que l'acteur-interprète a mis ainsi le public au courant de

(1) Nous empruntons cette traduction, faite sur l'hébreu, quelque fois modifiée par nous, à l'ouvrage de l'abbé. Le Hiz, *le livre de Job*, Paris, 1873.



l'histoire de Job, personnage principal du drame, et de ses enfants, figurant dans le tableau que les spectateurs ont sous les yeux, le rideau tombe et la première Scène est terminée.

Avec la levée du rideau commence la 2^e Scène, 1, 6-12.

Un nouveau tableau s'offre aux yeux des spectateurs. La scène représente le céleste séjour. YAHWEH est assis sur son trône, environné des esprits célestes. Le personnel scénique, qui représente Yahweh et ses saints anges, est revêtu de splendides costumes. Devant Yahweh et son céleste entourage se présente SATAN. L'acteur, chargé de remplir le rôle de ce personnage infernal apparaît en scène sous la forme d'un être noir et hideux, portant des cornes à la tête, avec des ailes de chauve-souris, des pieds de bouc et une longue queue d'animal.

Satan vient de parcourir la terre. Il y a vu avec un dépit extrême le saint homme Job contre lequel il médite un mauvais coup. C'est pourquoi il se présente devant Yahweh sans l'autorisation duquel il ne saurait exécuter contre Job ses projets de nuisance.

Yahweh, l'omniscient, a pénétré les noirs desseins de cet artisan de toute espèce de malice. Il interpelle donc Satan et il lui demande si, dans sa course à travers le monde, il a remarqué Job qu'il signale à Satan comme un modèle accompli de vertu. Piqué au vif de l'éloge fait par Yahweh de son fidèle serviteur, Satan répond en mettant en suspicion le désintéressement et la solidité de la vertu de Job, il prétend qu'il suffirait que Yahweh changeât la prospérité actuelle de Job en infortune pour que celui-ci le maudisse en face.

Yahweh accepte le défi de Satan. Il l'autorise à dépouiller Job de tout ce qu'il possède, mais il lui défend de toucher à sa personne. Là-dessus, Satan se retire pour aller exécuter contre Job ses noirs desseins.

Voici en quels termes l'auteur interprète ainsi que les deux acteurs, chargés du rôle de représenter Yahweh et Satan, s'acquittent de leur rôle respectif. *Or, il arriva un jour que les fils de Dieu étant venus se présenter devant Yahweh, Satan se présenta au milieu d'eux, et Yahweh dit à Satan : « D'où viens-tu ? » Et Satan lui répondit : « De parcourir la terre et de m'y promener ! » Et Yahweh dit à Satan : « As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'y a pas d'homme comme lui sur la terre, intègre et droit, craignant Dieu et éloigné du mal. »*

Et Satan répondit à Yahweh : « Est-ce gratuitement que Job craint Dieu ? N'as-tu pas entouré d'une haie sa personne, sa maison et tout ce qui lui appartient ? Tu as béni l'œuvre de ses mains, et ses troupeaux se sont répandus de tous côtés sur la terre. Mais étends la main et touche à ses biens et nous verrons s'il ne te maudit pas en face ! » Or, Yahweh dit à

Satan : « Va, je te livre tout ce qui lui appartient, seulement ne porte pas la main sur lui ! » Et Satan sortit de devant la face de Yahweh. Aussitôt après le départ de Satan le rideau tombe et la 2^e Scène est terminée.

Avec la levée du rideau commence la 3^e Scène, I, 13 22. Les spectateurs ont sous les yeux le même paysage qu'ils ont déjà contemplé lors de la première scène. Bien différent, est, cependant, l'aspect de ce paysage comparativement au précédent.

Les nombreux troupeaux de Job ont disparu : les belles demeures de ses enfants ne forment plus qu'un amas de décombres sous lesquelles ils ont péri tous.

Fort de l'autorisation octroyée par Yahweh, Satan a fait fondre sur la tête de Job toutes les infortunes dont il lui était possible de l'accabler sans toucher à sa personne même.

Coup sur coup on apporte à Job la nouvelle des malheurs successifs et divers qui lui ont enlevé toute sa fortune et tous ses enfants.

Sous l'empire des pénibles émotions qui le secouent en apprenant ces diverses catastrophes Job déchira son manteau, se rasa la tête et se prosterna à terre, — et comme tel il figure en scène, — témoignant par là combien il ressent vivement la terrible épreuve à laquelle le soumet Yahweh. Malgré cela, et, contrairement à ce qu'avait prétendu Satan, Job reste fidèle à Yahweh, complètement résigné à sa divine volonté, et bénissant Dieu au lieu de le maudire.

Voici en quels termes l'acteur-interprète et les messagers, porteurs de fâcheuses nouvelles, racontent les divers malheurs fondus sur Job et en quels termes ce dernier exprime son état d'âme en présence de l'incomparable infortune dont il est victime : *Or, il arriva qu'un jour, pendant que ses fils et ses filles mangeaient et buvaient dans la maison de leur frère aîné un messenger vint dire à Job : « Les bœufs étaient occupés à labourer et près d'eux les ânesses paissaient lorsque tout à coup les Sabéens sont tombés sur eux et les ont enlevés. Ils ont passé les serviteurs au fil de l'épée, et je me suis sauvé seul pour te l'annoncer. »*

Il parlait encore qu'un autre vint et dit : « Les Chaldéens se sont divisés en trois bandes et ils se sont jetés sur les chameaux et les ont enlevés. Ils ont passé les serviteurs au fil de l'épée et je me suis sauvé seul pour te l'annoncer. » Il parlait encore qu'un autre vint et dit : « Tes fils et tes filles mangeaient et buvaient dans la maison de leur frère aîné, et voilà qu'un grand vent s'est élevé venant du côté du désert et il a ébranlé les quatre coins de la maison, qui s'est écroulée sur les jeunes gens et ils sont morts, et je me suis sauvé seul pour te l'annoncer. »

Et Job se leva et il déchira son manteau et se rasa la tête et il se pros-

terna à terre et il adora et il dit : « Nu je suis sorti du sein de ma mère et nu j'y rentrerai, Yahweh m'avait tout donné : Yahweh m'a tout enlevé : que le nom de Yahweh soit béni ! » En tout cela Job ne pécha point et ne dit rien d'insensé contre Dieu.

Sur cette déclaration finale de l'acteur-interprète le rideau tombe et le 1^{er} Acte est terminé.

Le 2^e Acte comprend également trois Scènes.

Avec la levée du rideau commence la 1^{re} Scène, II, 1-6. Les spectateurs ont devant les yeux la représentation du céleste séjour. Ils voient Yahweh assis sur son trône, entouré de ses esprits célestes. Devant eux se trouve Satan tel qu'il est déjà apparu aux spectateurs dans la deuxième scène du précédent acte.

Yahweh constate à la confusion de Satan que celui-ci a perdu la gageure qu'il avait engagée avec lui au sujet de Job, Job, déclare-t-il, lui est resté fidèle malgré tous les malheurs, dont l'a accablé Satan.

A cette humiliante constatation de sa défaite Satan répond par un nouveau défi adressé à Yahweh. Que Yahweh ose toucher à la santé du corps de ce fidèle serviteur : c'est alors que ce dernier le maudira certainement en face.

Yahweh accepte le nouveau défi et il autorise Satan à maltraiter Job dans son corps, tout en lui défendant de lui ôter la vie.

Là-dessus Satan se retire pour aller accomplir ses méchants desseins contre la personne de Job. Tout cela est exposé devant les spectateurs par l'acteur-interprète de telle manière, cependant, que les deux acteurs, représentant Yahweh et Satan, prennent la parole pour énoncer ce qui, dans cette scène, ressortit au rôle respectif de chacun d'eux.

Voici ce récit : *Or il arriva un jour que les fils de Dieu étant venus se présenter devant Yahweh, Satan se présenta aussi au milieu d'eux. Et Yahweh dit à Satan : « D'où viens-tu ? » Et Satan lui répondit : « De parcourir la terre et de m'y promener. » Et Yahweh dit à Satan : « As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'y a pas d'homme comme lui sur la terre, intègre et droit, craignant Dieu et éloigné du mal. Il persévère toujours dans son intégrité quoique tu m'aies excité sans raison à le perdre. »*

Et Satan répondit à Yahweh : « Peau pour peau : l'homme donne tout ce qu'il possède pour conserver sa propre vie. Mais étends la main et touche ses os et sa chair et nous verrons s'il ne te maudira pas en face. »

Et Yahweh dit à Satan : « Va, je le liere entre tes mains, seulement ne lui ôte pas la vie. »

Après avoir reçu de Yahweh cette autorisation, Satan se mit aussitôt

en marche pour aller s'attaquer à la personne même de Job. A ce moment le rideau tombe et la première Scène est terminée.

Avec la levée du rideau commence la deuxième Scène, II, 1-10.

Les spectateurs ont devant les yeux un triste spectacle. Ils voient Job assis sur un tas de cendres, râclant avec un tesson le pus des ulcères produits par une lèpre maligne, dont l'a frappé Satan. Job se trouve là abandonné de tout le monde : sa femme seule lui est restée. (1)

Malgré cette nouvelle et affreuse infortune fondue sur lui, Job reste inébranlablement fidèle à Yahweh et il réprimande avec sévérité sa femme devenue impie, qui ose le railler à cause de sa fidélité envers Dieu et lui suggérer de le maudire, puis de mourir.

Voici en quels termes l'acteur interprète relate le contenu de cette scène dans laquelle nous entendons le petit dialogue qui s'établit entre la femme de Job et son mari. *Et Satan sortit de devant la face de Yahweh et il frappa Job d'une lèpre maligne depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. Et Job prit un tesson pour râcler ses plaies et il s'assit sur la cendre.*

Alors sa femme lui dit : « Est ce que tu persévèreras encore dans ton intégrité ? Maudis Dieu et meurs ! » Et il lui dit : « Tu parles comme une insensée. Nous recevons les biens de la main de Dieu. pourquoi n'en recevrons-nous point les maux ? » En tout cela Job ne pécha point par ses lèvres.

Par cette déclaration finale se termine la deuxième Scène, et le rideau tombe.

Après la scène que nous venons d'entendre décrire, la femme de Job disparaît du drame et n'y réapparaît plus.

Par le langage qu'elle a tenu vis-à-vis de son mari, resté fidèle à Yahweh en dépit de toutes les épreuves dont celui-ci l'accable, la femme de Job s'est révélée comme la personnification et l'organe du peuple d'Israël apostat depuis le commencement de l'époque messianique.

Par le fait même de la disparition de sa femme du drame, Job, qui jusqu'alors ne représentait que l'élément fidèle d'Israël, est censé représenter maintenant, en tant que « symbole d'Israël, » aussi la partie infidèle de ce peuple. Depuis ce moment, en vertu d'un artifice de composition de la part de l'auteur du livre, Job devient un personnage complexe, personnifiant en même temps un double élément de nature antithétique,

(1) Comme tel, le saint homme Job est une figure saisissante de l'Homme-Dieu ou du divin Messie d'Israël souffrant, chargé des iniquités de son peuple, tel que le dépeint Isaïe au chapitre LII de ses prophéties.

à savoir l'élément fidèle et aussi l'élément infidèle d'Israël à l'époque messianique (1).

Avec la levée du rideau commence la troisième Scène, II, 11-13. Les spectateurs ont devant les yeux le même spectacle que dans la précédente scène, cependant, avec cette différence que, à la place de la femme de Job, qui a disparu, il y a maintenant auprès de Job trois de ses amis. Ces trois amis de Job ont appris chacun dans sa contrée respective la nouvelle des terribles infortunes venues fondre sur la tête de leur ami. Ils sont consés être accourus auprès de lui pour le plaindre et le consoler.

Arrivés auprès de Job, ils manifestent leur douleur par leurs cris et par d'autres démonstrations encore. Ils se sont ensuite assis par terre auprès de lui : ils passent là sept jours et sept nuits sans lui adresser une seule parole de consolation.

Voici en quels termes l'acteur-interprète explique aux spectateurs la scène qu'ils ont sous les yeux : *Or, trois amis de Job, ÉLIPHAZ de Théma, BALDAD de Suhé et SOPHAR de Naama, apprirent les malheurs qui lui étaient arrivés et ils partirent chacun de leur pays et ils se concertèrent ensemble pour venir le plaindre et le consoler. Et, ayant levé les yeux de loin, ils ne le reconnurent pas, et ils élevèrent la voix et ils pleurèrent et ils déchirèrent leur manteau et ils jetèrent de la poussière vers le ciel au-dessus de leur tête, et ils s'assirent par terre auprès de lui sept jours et sept nuits, et aucun d'eux ne lui disait une parole, parce qu'ils virent que sa douleur était très grande.*

Là dessus, le rideau tombe et le troisième Acte est terminé.

Il résulte de la suite du drame que les trois amis de Job considéraient erronément les malheurs inouïs dont ils le voient accablé comme une preuve manifeste que Job a commis de graves méfaits dont il subit maintenant le châtement. Avant de lui offrir leurs consolations, ils veulent que Job commence par avouer ses prétendus méfaits et qu'il en manifeste son repentir.

Pas plus que Job lui-même, les trois amis de Job n'ont guère conscience du fait que Job personnifie un double élément de nature antithétique.

Ils ne voient eux en Job que la personnification de l'Israël déicide,

(1) Du caractère complexe du personnage Job il résulte que, à partir du chapitre III, un double élément antithétique parle par sa bouche. L'une voix est celle d'un juste qui, accablé de malheurs, se soumet aux desseins occultes de Yahweh à son égard; l'autre: celle d'un coupable aveuglé qui s'obstine à se prétendre innocent de tout méfait grave, et régimbe avec insolence contre les maux fondus sur lui pour le châtier, mais aussi pour l'amener à faire pénitence afin de se soustraire à un sort plus malheureux encore dans l'avenir.

par contre, Job se considère lui-même comme ne personnifiant que l'élément fidèle d'Israël exclusivement. Au moyen de cet artifice de composition l'auteur du drame en noue l'intrigue qui naît de l'appréciation incomplète de la part des premiers interlocuteurs du caractère réel du personnage Job. En mettant ce caractère en lumière, Élihou et Yahweh feront sortir du drame cet enseignement, à savoir que Yahweh n'inflige des maux au juste que pour l'éprouver, le préserver des chûtes, le purifier et récompenser largement sa fidélité.

II

Au Prologue, qui finit avec le chapitre II, fait suite un long dialogue, chapitre III-IV, 6, dont les différents interlocuteurs, sauf un, figurent déjà dans le Prologue, à savoir Job, ses trois amis et Yahweh.

Outre les interlocuteurs mentionnés en premier lieu et le dernier, l'hagiographe met encore en scène un quatrième interlocuteur, désigné sous le nom d'ÉLIHOU, dont il n'est pas fait mention ailleurs dans le drame.

Ce nouvel interlocuteur n'est point récusé par les précédents interlocuteurs soit comme un inconnu et un intrus, soit comme un personnage dépourvu de qualité pour intervenir au débat, malgré qu'il les prend tous fortement à partie, et son langage, loin d'encourir le blâme de Yahweh comme celui des autres interlocuteurs, est, au contraire, ratifié implicitement et confirmé par Yahweh. Ensemble avec son entourage de « sages » Élihou représente l'élément éclairé de l'Église de la fin des temps qui apprécie sainement l'action de la divine Providence dans le gouvernement des choses de ce monde.

Comme tel, il n'est ni un inconnu, ni un personnage dépourvu de qualité pour intervenir au débat, et il est aisé de comprendre pour quel motif son langage emporte l'approbation de Yahweh.

Avec le chapitre III commence le Dialogue qui comprend les chapitres III-IV, 6. Le dialogue a lieu, d'abord, entre Job, d'une part, et ses trois amis, d'autre part. Cette première partie du dialogue constitue le 1^{er} Acte du drame.

Ce 1^{er} Acte, III-XXXI, comprend trois scènes.

La 1^{re} Scène, III-IV, comprend, outre le discours d'ouverture prononcé par Job, un discours de la part de ses trois amis, à chacun desquels Job réplique. (1)

(1) Dans la deuxième partie de ce travail nous avons donné un aperçu analytique des discours de ces interlocuteurs.

Après la dernière réplique de Job ses trois interlocuteurs restent assis et silencieux pendant quelque temps. Ainsi se termine la 1^{re} Scène.

Enfin, Éliphas de Théman se lève pour prendre la parole et ainsi est ouverte la 2^e Scène, xv-xxi.

Au discours d'Éliphas Job répond et de même aux discours de Baldad et de Sophar.

Après la réplique de Job au discours du dernier, les trois interlocuteurs de Job restent assis et silencieux pendant un certain temps. Cette interruption du dialogue marque la fin de la 2^e Scène.

La 3^e scène, xxii xxxi, est remplie par les discours des deux mêmes interlocuteurs, à savoir d'Éliphas et de Baldad, qui se succèdent dans le même ordre que dans la précédente scène, et auxquels Job répond successivement.

Dans chacune des dernières scènes l'acteur-interprète signale chaque interlocuteur qui se lève pour prendre la parole.

Après la dernière réplique de Job, chapitres xxvii xxxi, ses trois interlocuteurs ne se lèvent plus pour lui répondre, avouant ainsi implicitement par leur silence même qu'ils se sentent impuissants à pouvoir réfuter victorieusement Job, leur contradicteur.

Alors le rideau tombe et le III^e Acte est terminé.

Entre temps, le problème, qu'implique le cas de Job, reste non résolu. Ce problème c'est le suivant, à savoir si la divine Providence n'afflige de maux graves que les seuls criminels, ou bien si elle afflige parfois de tels maux aussi des justes, et dans quel but elle les envoie aux uns et aux autres ? Le problème en question ne pouvait pas être bien résolu par les précédents interlocuteurs à cause de leur point de départ respectif erroné.

En effet, d'une part, Job est, aux yeux de ses amis, un grand coupable parce que, à leurs yeux, il personnifie exclusivement l'élément infidèle d'Israël de l'époque messianique, élément manifestement coupable et qui n'a que trop mérité les maux qu'il subit et qui sont, suivant eux, le lot des grands criminels.

D'autre part, Job, ignorant qu'il personnifie aussi l'élément apostat d'Israël, se prétend, évidemment à tort eu égard à sa dite qualité, innocent de tout méfait grave et, châtié par Yahweh bien au delà de ce qu'il mérite, alors que, eu égard à sa susdite qualité, il a mérité d'être châtié beaucoup plus durement encore qu'il ne l'est à présent.

III

Dans le iv^e Acte, xxxii-xxxvii, qui suit, le problème soulevé par le cas des infortunes de Job est résolu sainement par un nouvel interlocuteur appelé Élihou, à savoir en ce sens que Yahweh accable de maux non seulement les méchants, mais parfois aussi les justes et que personne n'a le droit de prétendre discuter la conduite de Dieu à son égard. Quand Yahweh châtie les méchants, il a en vue de les faire rentrer en eux-mêmes au moyen des maux dont il les accable, de leur faire faire pénitence de leurs méfaits afin de se soustraire ainsi à des maux plus grands encore que ceux qui les ont déjà atteints.

D'autre part, quand Yahweh accable de maux des justes, c'est dans le but de les purifier davantage et de leur fournir l'occasion de prouver, par leur résignation à sa divine volonté dans leurs épreuves, la sincérité de leur attachement à son service, qu'il saura récompenser généreusement en son temps.

De même que les actes précédents, le iv^e Acte comprend trois scènes.

Dans la 1^{re} scène, xxxii-xxxiii, Élihou, après avoir déclaré que les trois amis et interlocuteurs de Job ne sont pas parvenus à le réfuter, s'attache à arracher des yeux de Job le bandeau d'inconscience, qui l'empêche de se reconnaître coupable, à savoir en sa qualité de personnification de l'élément apostat d'Israël, et de lui faire comprendre que, comme tel, il mérite d'être affligé de maux plus grands encore que ceux qu'il subit. Il presse Job de cesser de s'obstiner à se prétendre innocent, de s'avouer coupable, et de supplier Yahweh de lui pardonner ses offenses et de le délivrer de ses maux : alors il y aura encore pour lui un renouveau de bonheur, sinon Job court fatalement à sa perte.

Il résulte de ces données que les discours d'Élihou ne sauraient être disjoints du drame sans que celui-ci n'en soit mutilé. En effet, ces discours dénouent le nœud du problème discuté en ce qu'ils révèlent le caractère complexe du personnage Job, innocent sous l'un, mais coupable sous l'autre de ses aspects. Job est justement accablé de maux en sa qualité de personnification de l'élément apostat d'Israël, et, pareillement, malgré son innocence personnelle, en sa qualité de personnification de l'élément fidèle de ce peuple en vertu de la loi de solidarité.

C'est pourquoi Job a tort de prétendre qu'il n'a pas mérité d'être affligé de maux aussi grands que ceux qu'il subit.

En effet, ces maux ne sont même pas proportionnés aux crimes du peuple déicide pour l'expiation desquels Job a été choisi en toute

justice par Yahweh comme victime expiatoire. Il suit de là, ainsi que Yahweh le lui reprochera tout à l'heure, que Job, aussi bien en sa qualité de personnification de l'élément fidèle qu'en sa qualité de personnification de l'élément infidèle d'Israël, a obscurci, inconsciemment il est vrai, dans ses discours, en prétendant n'avoir pas mérité les maux fondus sur lui, la « sagesse » de la conduite de la divine Providence à son égard.

Élihoun taxe donc légitimement le langage de Job d'« impie, » ce qu'il est, tout au moins interprétativement, en tant que sortant de la bouche de Job considéré comme personnification de l'élément apostat d'Israël, voire aussi en tant que proféré par Job considéré en sa qualité de personnification de l'élément fidèle d'Israël, inconscient celui-ci qu'il est rivié à l'autre par la loi de solidarité. Éclairé ultérieurement par Yahweh, Job finira par comprendre ce qu'il personnifie en réalité, partant, qu'il a tenu un langage faux en se prétendant innocent chargé qu'il est des iniquités de son peuple en qualité de victime expiatoire. Aussi Job finit-il par avouer son erreur devant Yahweh et par déclarer qu'il s'en va pour en faire pénitence dans la cendre et dans la poussière.

Rempli par les discours d'Élihoun, xxxii-xxxvii, le iv^e Acte comprend, de même que les précédents, trois scènes.

La 1^{re} scène, xxxii-xxxiii est ouverte par l'acteur-interprète qui se met à décrire la personne du nouvel interlocuteur qui va prendre la parole. Cet acteur s'adresse aux spectateurs qui se trouvent dans la salle.

La scène est occupée par Job, par ses trois amis et leur entourage respectif ainsi que par le groupe de personnages à qui sert d'organe Élihoun le nouvel interlocuteur décrit par l'acteur-interprète dans le passage, xxxii, 6.

Élihoun prend la parole immédiatement après lui, y. 6 b. Il commence par se déclarer un personnage « jeune » comparativement à Job et à ses trois amis qui ont l'air de vieillards. C'est que Job personnifie l'ancien peuple d'Israël, représenté par ses descendants de l'époque de la fin des temps ; ses trois amis personnifient de vieilles chrétientés restées constamment fidèles jusqu'à la susdite époque. Quant à Élihoun, il personnifie avec son entourage les chrétientés, spirituellement régénérées par ses drédications et censées, comme telles, toutes jeunes. Élihoun commence par dire qu'il a entendu la discussion qui vient d'avoir lieu entre Job et ses amis. Il déclare s'être abstenu d'intervenir au débat par respect pour l'âge des susdits interlocuteurs. Maintenant que la discussion entre eux a pris fin, il entend prendre, à son tour, la parole, convaincu qu'il est

que le problème discuté n'a pas été résolu par eux. Puis, au moyen d'un exorde insinuant, Élihou s'attache à capter la bienveillance de Job avec lequel il veut discuter à nouveau le problème en question, attendu que, selon lui, les amis de Job n'ont pas su réfuter ce dernier.

Quant à lui, il s'abstiendra, contrairement à ce que firent les amis de Job, de se servir envers lui de discours amers.

Conformément à l'étymologie de son nom « Il est mon Dieu, » à savoir Yahweh, Élihou se pose, chapitre xxxiii en qualité de champion ou de défenseur de la cause de Yahweh pris à partie par Job. Mais, infiniment élevé qu'il est au-dessus de toutes ses créatures, ainsi qu'Élihou le proclamera plus loin, Yahweh ne doit pas de réponse à Job, §. 13. Cependant, il a fait à Job cette faveur insigne de lui octroyer dans la personne d'Élihou, « un ange d'entre mille, » c'est-à-dire un messenger tout spécial envoyé du Paradis, où le transporta Yahweh, en terre pour qu'il « lui fasse connaître ses devoirs, » §. 23. Donc, insinue Élihou, Job, en sa qualité de personification de l'élément apostat d'Israël, a jusqu'ici ignoré et méconnu ses devoirs, lui qui n'a pas cessé de se dire « pur, exempt de faute, » et de se plaindre d'être, malgré cela, « traité en ennemi » par Yahweh, §§. 9-10. Job a donc besoin de faire pénitence : alors Élihou, l'envoyé paradisiaque pourra, « touché de compassion, dire à Dieu : *« Delivre-le de la mort, j'ai trouvé une expiation de ses crimes, »* à savoir dans les mérites de la Passion de l'Homme-Dieu Jésus-Christ, appliqués au moyen du sacrement de Pénitence. Par son présent langage Élihou inculque à Job qu'il verse dans une grave erreur quand il se croit « pur, exempt de toute faute, » qu'il est, au contraire, gravement coupable et qu'il a besoin, comme tel, de faire pénitence s'il ne veut pas périr totalement. Cela est dit à Job considéré en sa qualité de personification de l'élément apostat d'Israël, élément resté aveugle jusqu'à l'époque en question, en sa culpabilité. Ce fait est figuré scéniquement par l'inconscience du personnage Job en ce qui concerne sa qualité de représentant de l'élément infidèle d'Israël.

Dans ce chapitre nous trouvons donc annoncé le ministère de prédication à exercer auprès de ce peuple infidèle par le prophète Élie le Thesbite à la fin des temps pour le tirer de son fatal aveuglement coupable, qui attira sur sa tête tous les maux soufferts par ce peuple depuis le commencement de l'époque messianique.

Si Job retourne à Yahweh par la voie de la pénitence, Élihou lui garantit, en sa qualité de messenger divin, sa pleine réconciliation avec Yahweh et un renouveau de vitalité et de bonheur, un relèvement complet de toutes ses infortunes, §§. 25-26.

Alors Job pourra chanter devant les hommes : *J'avais péché, je m'étais écarté de la voie droite, et Dieu ne m'a pas rendu ses œuvres, c'est-à-dire il ne m'a pas traité selon toute la rigueur habituelle de sa justice vindicative. Il a préservé mon âme de la pointe du trait (fatal de la perdition éternelle) et je jouirai encore de la lumière, vv. 27-30.*

Dans cette partie du discours d'Élihou se trouve déjà insinué clairement le dénouement du drame au cas où Job suivrait la suggestion d'Élihou. Alors, ainsi qu'il est dit, v. 26, *Dieu lui rendra sa justice*, c'est-à-dire qu'il déclarera que Job, considéré sous son second aspect, est toujours resté son serviteur fidèle à qui il avait imposé le rôle de victime expiatoire des crimes de la majeure partie de son peuple.

Mais Job n'a pas encore compris jusqu'ici que tel est son rôle comme personnifiant l'élément fidèle d'Israël, il n'a pas encore compris qu'il personnifie également l'élément apostat, et que, comme tel, il doit expier par la pénitence les énormes iniquités de son peuple dont il est chargé.

Aussi Job, se levant, regimbe-t-il contre la déclaration : *J'avais péché*, qu'Élihou lui suggère, par des démonstrations de protestation, auxquelles s'associent les deux groupes placés derrière lui qu'il personnifie.

A ces démonstrations de Job Élihou riposte que, s'il a quelque chose à lui répondre, il réponde, sinon, qu'il cesse des démonstrations inutiles, se tienne tranquille à sa place, et écoute ce qu'il a encore à lui dire, vv. 31-33.

Après cela Élihou retourne à sa place et s'y assied. Alors Job cesse ses démonstrations et retourne également à sa place, signifiant par là qu'il renonce à répliquer à Élihou. Dès lors la 1^{re} scène est terminée.

En présence du silence gardé par Job, Élihou se lève de nouveau de sa place pour reprendre la parole en sa qualité de champion de la cause de Yahweh.

L'acteur-interprète annonce le fait, et la 2^e scène, xxxiv-xxxv, commence.

Cette fois, Élihou s'adresse au personnel de son propre groupe qu'il désigne sous le nom de « sages. » Il prend ces « sages, » qui ont entendu, aussi bien que lui même, les discours tenus par Job, à témoin du langage répréhensible qu'il impute à ce dernier et qu'il exprime, vv. 5-6, en ces termes : *Job a dit : « Je suis juste et Dieu méconnaît mon droit. Malgré mon innocence, je suis trouvé menteur. Ma plaie s'envenime sans que j'aie péché. »* Puis, il reproche à Job, vv. 8-9, qu'il s'associe aux artisans du mensonge et marche avec des hommes pervers lui qui dit : *Il ne sert de rien à l'homme de rechercher la faveur de Dieu. C'est à Job, considéré*

par lui comme organe de l'élément infidèle d'Israël (1), des iniquités duquel Job est censé chargé, qu'Élihou reproche le susdit langage. Il demande ensuite aux « sages » si Job a jamais dit à Dieu : *J'ai porté la peine de mon crime ; enseigne-moi ce que j'ignore. Si j'ai commis l'iniquité, je ne la commettrai plus*, §. 32.

Élihou signale ici l'aveuglement coupable du peuple infidèle d'Israël, personnifié par Job, et son obstination dans sa révolte contre Dieu.

Et après cela, il ose protester contre les châtimens qui lui sont infligés de ce chef.

Eh quoi, continue Élihou, §. 33 : *Dieu te consultera-t-il pour punir ? Te dira-t-il : « A toi de choisir ce que tu rejettes, ce qui te plaît, et non pas à moi ? »* Et il somme Job de répondre en ces termes : *Dis ce que tu sais*.

Mais Job reste silencieux, et son silence atteste que son aveuglement n'a pas encore pris fin.

S'adressant alors derechef aux « sages » de son propre groupe, Élihou s'écrie, §§. 36-37 : *Eh bien ! que Job soit éprouvé jusqu'au bout pour ses réponses dignes d'un impie, car il ajoute la révolte à l'offense ; il se moque au milieu de nous et il multiplie ses plaintes contre Dieu*.

Après avoir averti ainsi Job du sort qui l'attend à cause de son obstination, Élihou fait une pause pour fournir à Job l'occasion de se reconnaître et de confesser qu'il a erré.

Mais Job demeure muet. Dès lors, il ne reste autre chose à faire à Élihou qu'à reprendre et à continuer son discours.

C'est ce qu'il fait, ainsi que l'annonce l'acteur-interprète comme il suit. xxxv, 1 : *Élihou continua en ces termes*. Cette fois Élihou s'attache à réfuter l'assertion suivante de Job, §§. 2-3 : *J'ai raison contre Dieu ! Que m'a servi la piété ? Qu'ai je de plus que si j'avais péché ?* Élihou lui prouve que Yahweh ne retire aucun profit pour lui de la piété de l'homme, que, partant, il n'est pas tenu de récompenser, qu'elle n'est profitable qu'à l'homme pieux, à savoir pour le motif que Yahweh daigne le récompenser : de même le mal commis par l'homme ne nuit pas à Yahweh, car il ne saurait pas l'atteindre, mais à celui-là seul qui s'en rend coupable parce qu'il en porte le châtiment.

C'est en vain, poursuit-il, §. 13, que l'élément apostat d'Israël, personnifié par Job, prétend se prévaloir de sa prétendue piété envers Yahweh, parce que chez lui elle marche de pair avec l'iniquité, car *c'est l'iniquité seule que Dieu n'exauce pas, le Tout Puissant ne la regarde pas*.

(1) Cet élément est représenté en scène, par le personnel constituant le groupe compact placé derrière Job du côté gauche de la scène. Du côté droit se trouve le groupe représentant l'élément fidèle d'Israël.

C'est donc un langage insensé que celui tenu par Job-Israël quand il ose dire à Yahweh, *ŷ. 14 : Tu ne vois pas ce qui se passe ! La cause, riposte Élihou, est déjà devant lui : attends son jugement.* Il insinue par là que sa mission auprès d'Israël pour le tirer de son fatal aveuglement est un dernier répit accordé par Yahweh pour lui permettre de rentrer en lui même : s'il n'en profite pas, il doit s'attendre à voir éclater sur sa tête son redoutable jugement.

Élihou met ainsi en perspective une prochaine théophanie qui effectivement commence à se produire vers la fin de son dernier discours.

Élihou termine, *ŷŷ. 15-16*, son discours comme il suit : *Mais maintenant, parce qu'il n'a point puni dans sa colère, à savoir, selon toute la rigueur de sa justice, et qu'il n'a point sévi contre ses offenses, Job ouvre présomptueusement la bouche et se répand en discours insensés.*

Après cela, Élihou se rassied, attendant la réponse de Job aux durs, mais justes reproches faits par lui à l'élément infidèle d'Israël personnifié par Job.

Contrairement à ses antécédents, ce dernier s'abstient de tout acte de protestation. Il reste tranquille et silencieux : le discours d'Élihou semble l'avoir impressionné.

Ainsi finit la 2^e Scène.

En présence du persistant silence de Job, Élihou est obligé de reprendre la parole afin de forcer Job, soit à essayer de réfuter ses discours, soit à avouer son erreur.

Le fait de la reprise par Élihou de son discours amène une nouvelle scène, la 3^e et dernière Scène du IV^e Acte, comprenant les chapitres xxxvi-xxxvii.

La reprise ou la continuation de son discours de la part d'Élihou est annoncée par l'acteur-interprète, *ŷ. 1*, comme il suit : *Élihou continua encore et dit.* Reprenant la parole, Élihou apostrophe, dans la personne de Job, Israël révolté contre Yahweh qui prétend par la bouche de Job que Yahweh ne lui rend pas justice.

Élihou s'attache dans son présent discours à démolir cet injuste reproche, Yahweh, déclara-t-il, *ŷŷ. 6-7a, ne sauve point le méchant, mais il fait justice aux opprimés. Il ne retire point ses yeux du juste.*

A l'appui de sa thèse Élihou rappelle à Israël dans la personne de Job le sort fatal encouru par ceux de ses anciens rois qui restèrent, comme lui, obstinés dans leur révolte contre Yahweh qui, dit-il, *ŷ. 13, au lieu de l'implorer s'irritent dans leurs fers contre lui.*

Au contraire, poursuit Élihou, *ŷŷ. 15-16, Yahweh tire le miséreux, docile à ses avertissements, de sa misère, et l'instruit par les revers. De*

même il te délivrera de l'angoisse : il la remplacera par l'abondance, et les mets de la table seront pleins des sucs les plus nourrissants. Pour cela Job doit s'abstenir désormais de juger d'une manière injuste la conduite de Yahweh à son égard : une telle manière de juger entraîne un arrêt de condamnation de la part de Yahweh contre lui.

Et que Job ne se trompe pas lui-même et ne se flatte pas d'y échapper à cause de la rançon prétendument déjà fournie par le fait des maux endurés par lui jusqu'ici. Toutes ces clameurs, si fortes soient-elles, ne pourront pas l'affranchir de ses maux, *ŷŷ. 17-19. (1)*

Que Job s'abstienne de soupirer après la « nuit, » c'est-à-dire après la catastrophe finale, *qui enlèvera les peuples de leur place, ŷ. 20. (2)* Que Job se garde aussi de s'associer avec les impies : car Job est plus enclin à cela qu'à souffrir patiemment, *ŷ. 21. (3)*

Dans le but de faire comprendre encore mieux ses torts envers Yahweh à l'élément infidèle d'Israël, Élihou retrace quelques unes des œuvres de Dieu dans la nature pour lui inculquer combien Dieu est élevé au dessus de l'homme en puissance et en intelligence. Qui donc oserait lui dire : *Tu agis injustement !* Il faut, au contraire, exalter ses œuvres, *ŷŷ. 21-22.*

Puis, Élihou continue à montrer la grandeur de Dieu éclatant dans ses œuvres, au moyen de la description d'une théophanie qui s'avance sous la forme d'un orage et dont l'approche est signalée par des signes avant-coureurs. De grosses gouttes de pluie commencent à tomber : puis, on entend le craquement produit dans les airs par la « tente » de Yahweh, tente vivante formée de ses esprits célestes, *ŷŷ. 23-29.* Autour de lui Yahweh fait éclater l'éblouissante lumière de la foudre : il en couvre ses « deux mains, » les deux groupes d'esprits célestes de son entourage, les instruments dont il se sert pour exercer sa vindicte contre ses adversaires, Juges, v, 20, désignés, Genèse, xxxii, 3, (Vulgate, 2), sous la dénomination de « mahanajim » ou de « double corps d'armée » céleste. Ces manifestations sont un avertissement, *ŷŷ. 30-33.* Coupable qu'il est, Job doit se hâter, veut dire Élihou, d'en profiter pendant qu'il en est temps encore.

L'orage, dont est accompagnée la théophanie, devient de plus en plus

(1) Pour les *ŷŷ. 17-21* Voir FRANZ DELITZSCH, *das Buch Job.*

(2) Élihou fait allusion au passage, xix, 23-25. Il peut s'exprimer ainsi qu'il le fait ici parce qu'il vise exclusivement l'élément infidèle d'Israël, censé parler également par la bouche de Job, et nullement l'élément fidèle d'Israël dont Job est avant tout l'organe.

(3) Eu égard à l'époque où nous transportent les discours d'Élihou par les « impies, » visés par lui, nous entendons l'Antéchrist et ses complices. C'est pour combattre ce personnage pervers et séducteur, auquel s'est rallié Israël qu'Élihou ou Elie le Thesbite sera envoyé du paradis en ce monde.

intense au fur et à mesure qu'il se rapproche de l'endroit occupé par Élihou. Le grondement du tonnerre se propage dans toute l'étendue des cieux et l'éclair de Yahweh jusqu'aux extrémités de l'horizon,

Élihou déclare, xxxvii, 1, s'en trouver atterré. Il ne cesse, dit-il, de gronder ce tonnerre de Yahweh, aussi derrière celui-ci, yy. 2-3.

Ces divines merveilles et autres analogues nous ne les comprenons pas. Du sud vient l'ouragan, et du nord le froid qui gèle les eaux, yy. 5-10.

Yahweh étend sa nuée de lumière ou d'esprits lumineux sur tout le globe terrestre, tantôt pour châtier, tantôt pour avantager les hommes, yy. 11-14.

Entendant Élihou faire mention de châtiments, Job s'estime visé comme coupable, or, il n'est pas encore convaincu de sa culpabilité ; aussi se lève-t-il et se met-il à faire des gestes de protestation. Les deux groupes placés derrière lui et personnifiant Israël font de même. Mais Élihou lui dit de demeurer tranquille et de ruminer les merveilles des œuvres de Dieu, y. 14.

Pour faire saisir à Job combien il est insensé pour l'homme d'incriminer les actes de la divine Providence, Élihou lui demande s'il se sent en état de produire des œuvres telles que les œuvres de la création, y. 13.

Entretiens, la scène est envahie par d'épaisses ténèbres produites par le noir tourbillon qui enveloppe la théophanie, dont l'approche a été déjà annoncée par le grondement du tonnerre et par les éclairs.

Interpellant Job en son propre nom et au nom des « sages » de son entourage, Elihou dit, y. 19 : *Apprends nous donc ce que nous devons lui dire ! Bouleversés que nous sommes par les ténèbres qui nous enveloppent, nous sommes incapables de préférer quoi que ce soit ! Et encore, ajoute Élihou, y. 20, quelqu'un dira-t-il à Yahweh que je ne parle pas en mon propre nom, mais comme simple rapporteur des paroles de Job ? Ou bien quelqu'un, comme ce serait certainement, ici le cas pour moi, irait-il de gaieté de cœur se faire annoncer par Yahweh, à savoir en proférant des paroles outrageantes pour sa divine personne tels qu'ont été les propos jusqu'ici tenus par Job ?*

Après cela, Élihou signale le fait qu'un coup de vent a produit momentanément une éclaircie dans les ténèbres qui enveloppent la scène. Du nord, dit-il, vient de l'or, c'est-à-dire qu'une déhiscence produite dans les noirs nuages, du côté du nord, par la foudre qu'ils recèlent, a laissé apparaître celle-ci semblable à de l'or. Ce phénomène physique n'est que la représentation sensible de la marche d'un corps d'esprits célestes, brillants comme la foudre, venant du Septentrion, qui vont

rejoindro la théophanie. C'est ce qu'Élihou, éclairé d'en haut, aperçoit et signale en même temps que le susdit phénomène physique.

Ainsi entouré de ses resplendissantes phalanges célestes, Éloah-Yahweh apparaît à Élihou et est signalé par lui comme couvert d'une terrifiante majesté, *ŷ. 23.*

Impossible à l'homme, poursuit Élihou, d'atteindre au Tout Puissant, de pénétrer ses desseins. Malgré qu'il dispose d'une force irrésistible, il est plein de droiture et d'équité, il ne commet point d'oppression : *C'est pourquoi les hommes (intelligents) le craignent : quant à lui, il ne regarde point ceux qui sont sages à leurs propres yeux*, et qui, comme Job Israël, osent le condamner, *ŷŷ. 23-24.*

Élihou conclut donc ses discours en inculquant à l'élément infidèle d'Israël, dans la personne de Job, que la vraie sagesse pour l'homme consiste, comme Job l'a déclaré lui même plus haut, *xxviii, 23*, « dans la crainte de Dieu », qui implique sa pleine et entière résignation à sa divine volonté quelle que soit sa façon d'agir à son égard, car, Élihou le disait tout à l'heure, il ne saurait être d'ailleurs autre que juste et équitable.

Or, Job-Israël a agi tout autrement jusqu'ici, il a agi comme les faux sages que Dieu dédaigne de regarder. D'où il suit que Job se trouve en état de révolte contre Dieu : il a, par conséquent, besoin de se repentir de sa conduite et d'en faire pénitence.

Job ne répond pas un seul mot aux discours d'Élihou : il reste silencieux et comme interdit à sa place sans se livrer à aucune démonstration à la fin de ces discours, contrairement à ce qu'il fit précédemment.

Élihou est donc parvenu à faire cesser les plaintes de Job contre Dieu, à le faire réfléchir, mais pas à lui faire désavouer son antérieur langage, soit, en d'autres termes, à convertir Job. Il a, cependant, préparé sa conversion. D'ailleurs, la conversion du pécheur, c'est là, à proprement parler, une œuvre divine et pas une œuvre humaine. L'hagiographe a eu à cœur de mettre cela fortement en relief, c'est pourquoi il a séparé l'action divine dans le fait de la conversion du peuple d'Israël de l'action humaine d'Élihou-Élie, bien que, en réalité, cette double action ait été simultanée et que, de fait, Élihou ait converti, avant son martyre, une grande partie du peuple d'Israël. Aussi, immédiatement après la fin des discours d'Élihou, YAHWEH prend il la parole et se met il à apostropher Job.

Par le fait scénique de l'absence de toute mention ultérieure du personnage Élihou dans le drame, après que celui ci a achevé ses discours, et insinué l'événement prédit dans le passage, Apocalypse, *xi, 7-14*, concernant la fin de la mission, en ce monde, à l'époque eschatologique,

d'Élie-Élihoun et d'Hénoch en ces termes : *Et quand ils auront achevé leur témoignage, la Bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera, et leurs corps seront gisants sur la place de la grande cité Jérusalem, qui est appelée allégoriquement Sodome et Egypte, où même leur Seigneur a été crucifié. Et des hommes de toutes les tribus, de tous les peuples, de toutes les langues, et de toutes les nations verront leurs corps étendus trois jours et demi, et ils ne permettront pas qu'ils soient mis dans un tombeau.*

Les habitants de la terre se réjouiront à leur sujet, ils feront des fêtes et s'enverront des présents les uns aux autres, parce que ces deux prophètes tourmentaient ceux qui habitaient sur la terre.

Mais, après trois jours et demi, un esprit de vie venant de Dieu entra en eux et ils se relevèrent sur leurs pieds et une grande crainte saisit ceux qui les virent.

Alors, ils entendirent une voix forte du ciel qui leur dit : « Montez ici ! » Et ils montèrent au ciel dans une nuée, et une grande crainte saisit ceux qui les virent.

A cette même heure, il se fit un grand tremblement de terre et la dixième partie de la ville tomba et sept mille hommes périrent dans le tremblement de terre ; les autres furent pris de frayeur et rendirent gloire au Dieu du ciel.

Il résulte de ce passage que, une fois terminée leur mission en terre, Élie-Élihoun et Hénoch seront, après avoir subi le martyre, ensuite glorifiés par Dieu qui les ressuscitera et les fera monter auprès de lui au ciel. Cette intervention directe de la part de l'Homme-Dieu en faveur de ses deux témoins a, pour effet, la conversion, grâce à la catastrophe qui l'accompagne, de ceux qu'Élie et Hénoch n'avaient pu convertir.

Ces événements sont préfigurés dans le livre de Job, d'une part, par la disparition d'Élihoun dans le tourbillon ténébreux qui enveloppe la scène, et, d'autre part, par l'intervention personnelle de Yahweh dans une forme visible à Job vers la fin du dialogue.

IV

Avec le discours de Yahweh commence le cinquième et dernier Acte, xxxviii-xlii, qui comprend également trois Scènes. Déjà avant la fin du dernier discours d'Élihoun la scène fut envahie peu à peu par les ténèbres produites par l'approche d'une théophanie se manifestant par un formidable orage et sous la forme d'un effrayant tourbillon ténébreux.

A la faveur des ténèbres qui enveloppent la Scène, Élihou et son groupe en ont disparu sans que les spectateurs s'en soient aperçus.

Dès lors, à l'ouverture de la première Scène, xxxviii-xlii, 6, il n'y a plus d'autre personnel présent devant Yahweh, caché au sein du tourbillon ténébreux, que Job avec ses deux groupes, représentant l'un, l'élément fidèle d'Israël, l'autre l'élément infidèle, placés derrière lui, ainsi que les trois amis de Job chacun avec son groupe respectif. Grâce à une éclaircie survenue, après le départ d'Élihou, dans les ténèbres, qui avaient envahi la scène tout entière, les spectateurs voient derechef ce qui s'y passe.

C'est devant le susdit personnel que Yahweh va prendre maintenant la parole ainsi que l'annonce au public l'acteur-interprète, xxxviii, 1, en ces termes : *Et Yahweh répondant à Job d'un tourbillon, lui dit.* En présence du résultat apparemment insuffisant de la mission d'Élihou envoyé à Job Israël pour le tirer de son aveuglement, Yahweh va relever maintenant en personne l'audacieux défi, que lui a adressé Job, d'oser le citer devant lui pour discuter sa cause. Yahweh ouvre §§. 2-3, son discours par cette apostrophe adressée à Job : *Qui est celui qui obscurcit son décret par des paroles insensées ? Ceins tes reins comme un brave : je t'interrogerai, réponds moi.*

Puis, dans les chapitres, xxxviii-xxxix, Yahweh met Job face à face avec les merveilles de la création ainsi qu'avec les merveilles de l'action de la divine Providence dans le gouvernement du monde.

Est-ce lui, Job, lui demande-t-il, qui a créé tout cela ? Et qu'est-ce que Job comprend à tout cela ?

Job demeure interdit devant le merveilleux tableau des œuvres de Dieu et de son admirable action providentielle envers ses créatures, que Yahweh vient de dérouler devant ses yeux.

Yahweh attend en vain une réponse de la part de Job aux questions qu'il lui a posées.

De même que précédemment Élihou, son envoyé paradisiaque, Yahweh dans ses discours considère Job comme chargé, en vertu de la loi de solidarité et de sa qualité de victime expiatoire, de toutes les iniquités d'Israël. Jusqu'à présent, Job n'a pas encore conscience du fait qu'il remplit ce rôle. Il se considère encore toujours comme innocent et, partant, comme affligé de maux immérités. Par son inconscience Job symbolise l'état d'aveuglement spirituel du peuple d'Israël pendant toute l'époque messianique jusque vers la fin de l'époque eschatologique. Il n'a pas compris que les maux soufferts par lui ne sont qu'un juste châti-

ment du déicide commis par ses ancêtres sur la personne de l'Homme-Dieu, Jésus-Christ.

Après avoir fait toucher du doigt par Job-Israël dans le précédent discours que c'est un acte vraiment « insensé » de la part d'un simple mortel que celui d'oser incriminer la justice de la conduite à son égard de Celui dont la toute-puissance et l'infinie sagesse éclatent dans toutes ses œuvres, en présence du persistant aveuglement de Job Yahweh l'accable encore davantage dans un nouveau discours pour lui faire reconnaître et confesser qu'il a tenu précédemment un langage insensé et injuste.

L'acteur-interprète annonce, XL, 1, le nouveau discours de Yahweh en ces termes : *Puis YAHWEH apostrophant Job lui dit : « Le censeur prétend-il discuter ultérieurement avec le Tout-Puissant ?*

Celui qui prétend entrer en jugement avec Dieu qu'il réponde donc à cela, » à savoir au discours que je lui ai tenu. Yahweh somme donc Job, qui est demeuré silencieux, de lui répondre.

En présence de cette mise en demeure de la part du Tout-Puissant, Job n'ose point s'y soustraire plus longtemps, et il se décide à prendre la parole.

L'acteur interprète annonce le fait ¥. 3, en ces termes : *Et Job répondit à Yahweh et dit : « Homme chétif que je suis, que te répondrai-je ? Je mets la main sur ma bouche. J'ai parlé une fois et je ne recommence plus deux fois, et je ne le répète plus, ¥¥. 4-5.*

Cette réponse de Job implique l'aveu de son impuissance à pouvoir soutenir la discussion avec Yahweh contrairement à la prétention affichée par lui antérieurement de sortir victorieux de la discussion à laquelle il provoquait Yahweh. Cependant, cette réponse n'implique point le désaveu de sa part de l'accusation proférée par lui, à savoir qu'il est accablé par Yahweh de maux qu'il n'a pas mérités.

Il reste donc encore à obtenir de Job-Israël l'aveu de sa grave culpabilité qui a attiré sur sa tête les maux contre lesquels il regimbe et le désaveu de ses injustes récriminations contre Dieu. Mais pour cela il est besoin que soit arraché préalablement de ses yeux le bandeau de coupable inconscience qui l'aveugle encore jusqu'à présent.

Aussi est ce là, ainsi qu'il appert du contenu du ¥. 8, le but visé par Yahweh dans le nouveau discours qu'il adresse à Job, discours annoncé par l'acteur interprète ¥. 6, en ces termes. *Et Yahweh s'adressant encore à Job du tourbillon lui dit.*

Yahweh commence ¥. 7, par mettre derechef Job en demeure de lui répondre en l'apostrophant comme il suit : *« C'eins tes reins comme un brave : je t'interrogerai, réponds-moi. »*

Puis, y. 8, Yahweh interpelle Job en ces termes : *« Est-ce que tu prétends infirmer mes jugements et me condamner moi-même pour te justifier ? »* Cette interpellation importe ce sens, à savoir que Job Israël par son affirmation qu'il est innocent, et, nonobstant cela, accablé par Yahweh de maux qu'il n'a pas mérités, condamne comme injuste, la conduite de Yahweh envers lui. Or, c'est là, suivant Yahweh de la part de Job une imputation calomnieuse. Mais ce reproche, pour qu'il soit fondé, présuppose le fait de la culpabilité de Job par laquelle il ait mérité les maux qu'il subit. Et ce dernier ne saurait plus contester la réalité du susdit fait affirmé par Yahweh l'omniscient, attendu qu'il a reconnu précédemment qu'il se sentait incapable de lutter en fait de connaissance avec Yahweh.

De cette manière Yahweh a fait tomber des yeux de l'élément coupable d'Israël, dans la personne de Job, son organe, le bandeau qui l'aveuglait touchant le fait de sa grave culpabilité envers Yahweh.

Maintenant qu'il a conscience de sa culpabilité, qu'est-ce que Job va faire pour être délivré des terribles maux qui l'accablent ? Songe-t-il, par hasard, à s'en délivrer tout en préservant dans l'état criminel où il se trouve ? Songe-t-il, peut être, à faire la guerre au Tout Puissant dans l'espoir de le vaincre ?

Mais, demande Yahweh à Job, y. 9. *As-tu le bras semblable à Dieu, et ta voix est-elle comme son tonnerre ?* A ce moment là même éclate un formidable coup de tonnerre. Puis pour faire bien comprendre à Job-Israël qu'il ne saurait point lutter contre lui, Yahweh commence par rappeler à Job, y. 10-14, le fameux combat décrit, Apocalypse, XII, 7-9, en ces termes : *Alors il se fit un grand combat dans le ciel : Michel et ses anges combattirent contre le dragon et le dragon combattait et ses anges aussi. Mais ils ne prévalurent pas, aussi leur place ne se trouva plus dans le ciel. Et ce grand dragon, l'ancien serpent, qui s'appelle le Diable et Satan, et qui séduit tout l'univers, fut précipité sur la terre et ses anges avec lui.*

Que Job recommence cette lutte contre les anges rebelles qui ne sont que de simples créatures, qu'il les fasse tous rentrer dans la poussière, qu'il les enchaîne dans un cachot ténébreux, ainsi que l'a fait Yahweh, Apocalypse XX, 1-3 et IX, 1, et suivants, et, ajoute ce dernier, *alors je te donnerai cette louange que ta droite est capable de te sauver*, y. 14.

Au même moment, Yahweh fait apparaître devant Job SATAN sous la forme d'un hippopotame, désigné sous le nom de BÉHÉMOTH, et il lui dit : *Vois BÉHÉMOTH que j'ai créé aussi bien que toi*, y. 15. Au seul aspect du monstre qui fait mine de vouloir les assaillir, Job et tout le personnel

placé derrière lui se lèvent précipitamment de leur place et reculent épouvantés.

Voyant que le monstre retourne sur ses pas, les fuyards reviennent à leur place.

Yahweh décrit alors de quelle force est doué l'hippopotame ou plutôt Satan qu'il symbolise. Malgré cela, ajoute-t-il, *ŷ. 23 Vulgate, ŷ. 24, on le prend en face, on lui perce les narines pour le brider.*

C'est ce qui eut lieu, veut dire Yahweh, lors du fameux combat sus-mentionné contre Béhémot-Satan et ses anges. Job se sent-il capable de faire de même ? Mais Job et tout son entourage ont reculé d'effroi au seul aspect du monstre à son apparition. Après cela Béhémot disparaît, mais il est remplacé sur le champ, *ŷ. 24*, par le LÉVIATHAN ou le *crocodile*, autre monstre symbolisant également SATAN, personnification de tous les anges déchus.

A Job, qui a reculé d'épouvante à l'apparition de ce nouveau monstre, Yahweh demande, *ŷŷ. 25-31*, s'il se sent capable de réduire le monstre à lui servir de jouet, ainsi que l'a fait Yahweh ?

Il finit par dire à Job *ŷ. 32 : Mets sur lui la main... Souviens-toi du combat : tu ne recommenceras pas*, c'est-à-dire tu te garderas bien de reprendre le combat avec lui, malgré que moi j'y ai triomphé.

Yahweh constate aussitôt, *xli, 1*, (T. héb. *ŷ. 33*), l'impuissance de Job-Israël vis-à-vis de Léviathan Satan. *Voyez, dit-il, pareille espérance est frustrée. Ne voilà-t-il pas qu'à son seul aspect, on s'affaisse à terre ?*

Yahweh signale en ces termes l'effet de l'effroi causé par le monstre à Job et à son entourage. Il appert de là que Job Israël est incapable de soutenir la lutte contre une simple créature : Dès lors comment pourrait-il soutenir la lutte contre Yahweh, leur commun Créateur ? *xli, 1*. Dans les versets suivants, Yahweh décrit les qualités du monstre. De la description de ces qualités, il découle qu'il est en état de braver victorieusement les attaques de n'importe quel mortel, *ŷŷ. 1-24*.

Le contenu du verset final du présent chapitre révèle que Léviathan ou le Crocodile n'est, de même que Béhémot ou l'hippopotame dans le précédent chapitre, qu'un symbole sous lequel est désigné Satan.

Voici le contenu du verset en question : *Il brave tout ce qui est haut : il est le roi sur tous les fils de l'orgueil.*

Sous la dénomination de « fils de l'orgueil » sont désignés ici les anges déchus. En osant se révolter contre Dieu même, Satan devint pour ainsi dire l'orgueil personnifié. Ceux d'entre les esprits célestes, qui s'associèrent à lui dans sa révolte, devinrent en quelque sorte par le fait même les « fils de l'orgueil » personnifiés, c'est-à-dire de Satan. Celui-ci est le

« roi » de ces anges déchus, habitants de l'abîme infernal, et, de même qu'ici, il est appelé leur « roi » dans le passage, Apocalypse, ix, 11.

Mis en demeure par Yahweh de lui répondre déjà depuis le début du second discours qu'il lui adresse, xl, 7, Job finit par faire droit à cette mise en demeure. C'est ce que l'acteur-interprète annonce, xlii, 1, aux spectateurs en ces termes : *Et Job répondit à Yahweh et dit.*

Job est atterré par le discours qu'il vient d'entendre et dans lequel Yahweh lui donne une nouvelle preuve de sa puissance irrésistible.

En effet, Yahweh vient de lui rappeler le terrible châtiment qu'il infligea à ses anges révoltés faisant partie de ses créatures les plus puissantes et dont la simple exhibition, sous la forme de Béhémoth et de Léviathan fit reculer d'effroi Job-Israël. Or, celui-ci est encore maintenant en état de révolte contre Yahweh à l'instar de ceux-là.

La réponse de Job, y. 2 est conçue en ces termes : *Je sais maintenant que tu es tout-puissant et que nul dessein n'est irréalisable pour toi.* Cette réponse de Job ne pouvait satisfaire Yahweh parce qu'elle n'implique point ni l'aveu de sa culpabilité et, partant, de la justice de la conduite de Yahweh à son égard, ni le désaveu de ses calomnieuses accusations à l'adresse du dernier.

Yahweh apostrophe donc derechef Job d'une voix tonitruante y. 3, en ces termes : *Qui est cet homme qui obscurcit le décret, privé d'intelligence ?* Job a effectivement obscurci la sagesse du « décret » ou de la conduite de Yahweh à son égard, non seulement en sa qualité d'organe inconscient du peuple apostat d'Israël, mais aussi en sa qualité de personification de l'élément fidèle d'Israël, destiné, comme tel, par un juste décret de Yahweh à remplir le rôle de victime expiatoire des iniquités de son peuple pour lesquelles celui-ci n'offrit à Dieu nulle réparation au cours des siècles.

Job eut dû agir en cette dernière qualité comme agit le prophète Daniel en s'exprimant comme le fait celui-ci, chapitre ix, 5-7, au nom de son peuple, auquel le liait la loi de solidarité et d'expiation, en ces termes : *Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous avons fait des actions impies ; nous nous sommes retirés de vous et nous nous sommes détournés de vos préceptes et de vos ordonnances. Nous n'avons pas obéi à vos serviteurs les prophètes qui ont parlé en votre nom à nos rois, à nos princes, à nos pères, et à tout le peuple de la terre.*

La justice est à vous, Seigneur, et, pour nous, il ne nous reste que la confusion de notre visage qui couvre aujourd'hui les hommes de Juda et les habitants de Jérusalem et tous les enfants d'Israël et ceux qui sont

près et ceux qui sont éloignés dans tous les pays où vous les avez chassés à cause des iniquités qu'ils ont commises envers vous.

Tel ne fut point le langage tenu par Job en cours du dialogue. Par contre, dans son zèle inconsidéré pour la gloire de Dieu, Job, parlant en sa qualité d'organe de l'élément fidèle d'Israël en provoquant Dieu à entrer en jugement avec lui, a voulu contraindre Dieu à sortir de son inaction par rapport à la discussion engagée entre Job et ses trois amis. Et pourquoi cela ? Parce que, suivant Job, cette inaction était préjudiciable à Yahweh. En effet, par cette provocation, Job insinue que, en s'abstenant d'intervenir en sa faveur, soit en mettant soudainement un terme à ses maux, soit en infligeant un démenti oral à ses amis, Yahweh compromet aux yeux des mortels ou bien son omniscience en semblant ignorer l'innocence de Job, ou bien sa justice en paraissant ratifier par son silence les imputations calomnieuses des amis de Job. En parlant, ainsi qu'il l'a fait, Job a manifestement obscurci la sagesse de la conduite de Yahweh à son égard.

Par sa susdite apostrophe menaçante, Yahweh signifie à Job-Israël qu'il est temps pour lui, s'il ne veut pas se faire écraser complètement, de rétracter ses antérieurs discours dans lesquels il a obscurci « le décret, » c'est-à-dire la conduite de Yahweh à son égard, en se prétendant innocent et affligé par Yahweh de maux qu'il n'a pas mérités. A cette nouvelle mise en demeure de la part de Yahweh, Job répond en ces termes : *Oui, j'ai parlé sans connaissance de sujets au-dessus de moi, sans les comprendre.*

Ce n'est point encore là de la part de Job l'aveu complet et explicite de sa culpabilité tel que Yahweh l'exige de lui.

Aussi Yahweh apostrophe-t-il derechef Job, avec un accent de voix à la fois solennel et comminatoire, *ŷ. 3 b.* en ces termes : *Ecoute et moi je parlerai, je t'interrogerai, réponds-moi.*

Au moment même où Yahweh prononce les mots : *Ecoute, et moi je parlerai*, il se produit de sourds grondements sous la scène qui est secouée comme par un tremblement de terre.

Puis, à peine Yahweh a-t-il proféré la seconde partie du verset, qu'aux susdits grondements et au secouement de la scène, succède le bruit d'édifices qui s'écroulent avec fracas sous l'action d'un tremblement de terre. En même temps, le tourbillon ténébreux, du sein duquel Yahweh a parlé jusqu'ici, se dissipe. En même temps, en cette partie de la scène, devenue maintenant lumineuse, on aperçoit assis sur le même trône qu'occupait Yahweh dans le Prologue, l'Homme Dieu, Jésus Christ, revêtu des mêmes splendides vêtements que Yahweh. Sa tête est ceinte

d'une couronne d'épines, couronne resplendissante de lumière et surmontée d'une brillante tiare. Il tient dans sa droite un sceptre d'or. Dans ses mains et dans ses pieds on voit les cicatrices lumineuses des plaies y faites par les clous lors de son crucifiement.

De part et d'autre du trône se trouvent rangées les phalanges célestes également resplendissantes de lumière et armées de glaives fulgurants.

Devant le trône on aperçoit le personnage ÉLILOU, disparu précédemment de la scène, tenant debout la croix, sur laquelle mourut l'Homme-Dieu, maintenant lumineuse comme un trophée de la victoire remportée par ce dernier.

Cette théophanie n'est, en quelque sorte, que la représentation de la réalisation du célèbre passage, 1, 8-11 de l'Épître aux Philippiens conçu en ces termes : *Il s'est humilié lui-même, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu le Père.*

Ce que nous venons de suppléer après la dernière apostrophe de Yahweh à Job ne saurait être taxé légitimement d'ajoutage arbitraire et dénué de fondement. En effet, il s'agit ici de faits scéniques tels qu'on ne décrit pas dans le texte, mais que connaissent, comme devant être produits en scène, les organisateurs de la représentation de la pièce.

D'ailleurs, l'apostrophe adressée par Yahweh sur un ton solennel et menaçant : *Écoute, et je parlerai*, donne clairement à entendre que Yahweh va parler à Job d'une manière extraordinaire.

Ensuite, eu égard à l'époque où nous nous trouvons transportés, à savoir vers la fin de l'époque eschatologique à laquelle doit avoir lieu la conversion du peuple d'Israël et sa réconciliation avec l'Homme-Dieu Jésus-Christ crucifié par ses ancêtres ; époque indiquée dans le drame par l'apparition en terre d'Élihoun ou d'Élie, le Thesbite, et par sa disparition subséquente de ce monde, nous avons le droit de recourir aux données de l'Apocalypse, où ces deux faits sont également mentionnés, pour suppléer au silence apparent du drame en ce qui concerne les événements afférents à la conversion du peuple juif y personnifié par Job.

Rapprochons donc de ce que nous avons suppléé ci-dessus le récit de l'Apocalypse, xi, 11-13, concernant les événements qui suivront le martyre d'Élie et d'Hénoch, son collègue. Voici ce récit : *Mais après trois*

jours et demi un esprit de vie venant de Dieu entra en eux. Et ils se relèverent sur leurs pieds et une grande crainte saisit ceux qui les virent.

A cette même heure, il se fit un grand tremblement de terre ; la dixième partie de la cité tomba et sept mille hommes périrent dans le tremblement de terre ; les autres furent pris de frayeur et rendirent gloire au Dieu du ciel.

Le récit, contenu dans le passage cité de l'Apocalypse ne diffère point quant à la substance, mais seulement quant à la forme, de l'exposé des mêmes événements eschatologiques contenus dans le drame. Il en est, notamment ainsi en ce qui concerne le personnage Élihou-Élie, dont la mort par le martyre y est clairement insinuée par le fait scénique de la soudaine disparition de ce personnage. Il en est de même en ce qui concerne sa résurrection et son ascension au ciel. Ces deux événements sont figurés dans le drame par le fait de sa présence auprès de l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, au moment où il se révèle à Job sous la forme de divin crucifié.

Le tremblement de terre et l'effondrement de la dixième partie de la cité sont figurés par les faits scéniques que nous avons suppléés plus haut, et qui, suivant notre sentiment, furent imités en scène au moyen d'un mécanisme quelconque. Quant au résultat produit, d'après l'Apocalypse, par les événements eschatologiques en question et énoncé en ces termes : *les autres rendirent gloire au Dieu du ciel*, c'est à-dire qu'ils se convertirent, c'est, au fond, encore le même résultat que nous trouvons consigné dans le drame, à savoir la conversion de Job-Israël, ainsi que nous allons le voir.

L'apparition du divin Crucifié assis sur le trône occupé précédemment par Yahweh, fait par lequel il se signale à Job comme l'égal de Yahweh, fait tomber enfin des yeux de Job Israël le bandeau d'incrédulité, qui l'a empêché jusqu'à ce moment de reconnaître dans la personne de l'Homme Dieu, Jésus-Christ, crucifié par ses pères, une hypostase divine incarnée, le divin Logos, si souvent apparu à ses ancêtres sous l'Ancien Testament, dans une forme visible humaine, préluant ainsi en quelque sorte à sa future incarnation.

En s'abstenant de refuser de reconnaître dans sa personne la personne du divin Époux de sa jeunesse, Israël a approuvé le déicide commis jadis sur l'Homme-Dieu par ses pères et il est resté jusqu'à présent chargé de ce crime épouvantable et, de ce chef, en butte aux plus terribles châtiments divins, que, dans son coupable aveuglement, il ose appeler immérités.

Mais, en présence du spectacle qu'il a sous les yeux en ce moment et qui l'empêche de pouvoir douter plus longtemps de la réalité du caractère d'hypostase divine inhérente à la personne de Jésus de Nazareth, Israël finit par proclamer ouvertement, par l'organe de Job, le coupable aveuglement dans lequel il s'est obstiné si longtemps au sujet de l'Homme-Dieu. Maintenant que non seulement il l'a entendu lui parler du sein du tourbillon ténébreux comme le Tout Puissant invisible aux mortels, mais que, en outre, le tourbillon s'étant dissipé, il l'a vu de ses yeux assis sur le trône de Yahweh, il s'empresse de s'avouer coupable, en se condamnant lui-même, et de se déclarer prêt à faire pénitence de son long et criminel aveuglement.

En effet, voici en quels termes, ff. 5-6, Job, qui, ensemble avec son entourage, avec lequel il personnifie Israël, est tombé la face contre terre devant le divin Crucifié, répond à la dernière apostrophe de Yahweh, f. 4, en s'adressant à la divine hypostase qu'il a devant lui : *Ah ! je t'ai entendu de mes oreilles, et maintenant je t'ai vu de mes yeux : C'est pourquoi je me condamne et je me repens ; je me couvrirai de poussière et de cendre.*

A mon avis, le f. 5 doit être compris comme il suit, à savoir que Job-Israël se déclare pleinement convaincu à présent d'avoir versé dans une grave et coupable erreur en ne voulant voir dans l'Homme Dieu Jésus-Christ qu'un imposteur se donnant sacrilègement pour le Fils de Dieu incarné.

Job reconnaît à présent que celui qu'il a entendu de ses oreilles lui parler du sein du tourbillon, c'est, il l'a déjà déclaré plus haut, Yahweh, et, maintenant que le tourbillon qui le cachait à ses yeux s'est dissipé, il a vu que Yahweh, qui lui parlait, n'est autre que le divin Crucifié si longtemps répudié et blasphémé par lui à l'exemple de ses ancêtres. C'est pourquoi, c'est-à-dire pour réparer cette coupable erreur, *je me condamne*, ajoute Job, f. 6, *et je me repens, je me couvrirai de poussière et de cendre.*

Maintenant a cessé enfin la longue résistance de Job Israël à avouer sa culpabilité. Ce n'est qu'à coups de prodiges que Dieu est parvenu à triompher de son opiniâtreté. Il est signifié par là de quelles empoignantes divines grâces il sera besoin pour faire tomber des yeux du peuple déicide d'Israël le bandeau d'incrédulité qui l'empêche de reconnaître dans la personne de l'Homme Dieu Jésus Christ, son divin Messie.

Ainsi se trouve résolu le problème soulevé par l'hagiographe dans le livre de Job, à savoir si, malgré sa qualité de peuple élu de Dieu, Israël a mérité d'être affligé par son Dieu des graves infortunes tant

matérielles que spirituelles subies par lui depuis le début de l'époque messianique jusque vers la fin de cette époque. En effet, suivant le livre de Job, il faut répondre affirmativement à la question posée. Cui, Israël est châtié justement par Dieu à cause de sa persistance opiniâtre à renier son divin Messie.

Il faut qu'Israël désavoue et condamne préalablement son coupable aveuglement avant de pouvoir être relevé par Yahweh de ses longues infortunes.

C'est ce qu'Israël vient de faire dans le drame par l'organe de Job. Nous verrons tout à l'heure de quelle magnifique manière Yahweh répond à l'aveu fait par son ancien peuple élu de son long et coupable aveuglement.

Peut être prétendra-t-on alléguer contre la susdite révélation faite vers la fin du livre, à Job-Israël de la personne du divin Crucifié, qu'une telle révélation serait restée incomprise du public spectateur attendu que le peuple d'Israël n'avait guère connaissance de la future incarnation d'une hypostase divine destinée à subir le supplice de la croix.

Contre cette assertion proteste le contenu du psaume xxi de David : contre elle protestent également les passages, Isaïe, vii, 14-15 et ix, 6-7 où est mis en scène l'Homme-Dieu, le divin Emmanuël comme prince de la paix ou divin Salomon, portant sur ses épaules la croix sur laquelle il devait réconcilier l'humanité avec son divin Père et conquérir son principat (1). Comme tel il figure déjà également dans le Cantique des Cantiques ii, 1-3, c'est-à-dire comme couronné d'épines et portant sa croix (2),

En outre, la Passion de cet Homme-Dieu se trouve décrite au long et au large dans le chapitre lxxi d'Isaïe. Que dis-je ? Les fils de Jacob, souches du peuple d'Israël, ont eu déjà connaissance de l'incarnation et de la mort d'une hypostase divine, de l'Ange de Yahweh, par la ténédiction prophétique proférée de concert avec ce dernier par leur père presque immédiatement avant son décès (3) et ils ont contemplé alors de leurs yeux cette divine hypostase, présente au chevet du lit de leur père dans une forme humaine, préludant ainsi à sa future incarnation.

Il ne faut pas, cependant, vouloir inférer de ce qui précède que la conversion du peuple infidèle d'Israël à la fin des temps sera le résultat d'une apparition proprement dite de l'Homme Dieu comme divin Crucifié aux yeux de ce peuple dans le genre de celle qui convertit Saul, l'ardent

(1) Voir le passage ii, 8-11 de l'Épître aux Philippiens.

(2) Sous cette forme il fut exhibé en scène dans les représentations de ce drame allégorique de caractère exclusivement eschatologique.

(3) Voir notre Commentaire sur la Bénédiction prophétique de Jacob.

persécuteur de l'Église et le négateur de la divinité de Jésus de Nazareth, Actes des Apôtres, ix.

Non, tel n'est pas notre sentiment. C'est ce que nous avons déjà suffisamment donné à entendre plus haut.

Le fait scénique du livre de Job, tel qu'il se réalisera un jour, est signalé, nous l'avons déjà dit plus haut, d'une manière équivalente dans le passage cité là de l'Apocalypse de la façon suivante.

Le divin Crucifié, prêché par Hénoc et Élie se révélera en sa qualité de véritable hypostase divine en rappelant à la vie sous les yeux du peuple d'Israël ces deux prédicateurs de sa divinité mis à mort par les mécréants, puis en les faisant monter auprès de lui au ciel sous les yeux de leurs bourreaux et en suscitant en même temps un tremblement de terre qui causera l'effondrement de la dixième partie de la ville de Jérusalem et ensevelira sept mille victimes sous les décombres de la ville.

Au témoignage de l'Apocalypse, chapitre xi, les susdits prodiges auront pour effet que ceux qui n'avaient pas ajouté foi à la prédication d'Hénoc et d'Élie proclamant Jésus de Nazareth une véritable hypostase divine incarnée pour le salut de l'humanité, *rendront gloire au Dieu du Ciel*, à savoir en reconnaissant maintenant la véracité du témoignage rendu en faveur du divin Crucifié par les deux susdits messagers paradisiaques et en faisant pénitence de leurs longs et coupables errements.

Aussitôt que Job s'est reconnu coupable et qu'il a déclaré vouloir faire pénitence de ses méfaits, Job quitte la scène avec le double groupe, représentant Israël à qui il a servi d'organe pour aller accomplir la promesse qu'il vient de faire d'expier ses errements par la pénitence.

Ainsi se termine la première Scène du 1^{er} Acte.

Avec la 2^e scène, XLII, 7-10, commence l'Epilogue du livre de Job, qui comprend les vv. 7-17.

Maintenant que Job a quitté la scène avec son double groupe, il ne s'y trouve plus présent d'autre personnel que le divin Crucifié avec son entourage céleste ainsi que les trois amis de Job chacun avec son groupe respectif, v. 7.

L'acteur-interprète ouvre la 2^{me} Scène en s'adressant aux spectateurs en ces termes : *Et après que Yahweh eut adressé ce discours à Job, il dit à Éliphas*. Puis, vv. 7-8, l'Homme Dieu, identifié avec Yahweh, apostrophe Éliphas qui tient le premier rang parmi les amis de Job, en ces termes : « *Ma colère est allumée contre toi et contre tes deux amis parce que vous n'avez pas parlé devant moi selon la vérité comme mon serviteur Job*.

Maintenant donc prenez sept jeunes taureaux et sept bœufs et allez trouver Job, mon serviteur. Offrez pour vous un holocauste et que Job,

mon serviteur, intercède en votre faveur. L'ar égard pour lui je ne vous ferai aucun mal, car vos discours n'ont point été droits en ce qui me concerne comme ceux de Job, mon serviteur. »

Après cette apostrophe, Eliphaz et les deux autres amis de Job quittent la scène avec leur personnel respectif. La-dessus le rideau tombe, et la 2^{me} Scène est terminée.

De la dénomination élogieuse de « mon serviteur, » sous laquelle l'Homme-Dieu, identifié avec Yahweh, désigne ici Job, de même que Yahweh dans le Prologue, jusqu'à la fin duquel Job personnifie spécifiquement, au point de vue du sens prophético-dramatique, l'élément fidèle d'Israël, il appert que c'est à Job, en tant qu'organe de cet élément fidèle, que s'applique l'éloge qui lui est décerné ici d'avoir, en ce qui touche Dieu, mieux parlé ou parlé plus correctement que ses trois amis et contradicteurs. En effet, en soutenant en sa susdite qualité contre ses amis qu'il est personnellement innocent, et que, partant, les maux qu'il subit ne sauraient être, comme le prétendent ses contradicteurs, le juste châtiment de ses méfaits, Job a écarté de la personne de Yahweh le reproche d'avoir agi injustement à son égard. D'ailleurs, nous savions déjà par le Prologue que les maux, survenus à Job en tant que fidèle « serviteur » de Yahweh, ce qu'il était effectivement, considéré soit comme personne individuelle, soit comme personnification de l'élément fidèle d'Israël, sont de pures épreuves, sauf qu'il remplit en cette dernière qualité le rôle d'innocente victime expiatoire des crimes de l'élément infidèle d'Israël au cours du dialogue.

Par contre, en soutenant que les maux subis par Job sont de justes châtiments, les amis de Job accusaient interprétativement Yahweh d'injustice attendu que Job, étant innocent, ne méritait point d'être châtié.

Cependant, Job remplit également dans le drame le rôle de représentant et d'organe de l'élément infidèle d'Israël. C'est en cette qualité qu'il fut repris durement, mais justement, et par Élihou et par Yahweh. C'est à cause du langage tenu par lui comme tel que Job-Israël se condamne lui-même, ayant compris enfin combien il est coupable, et qu'il est allé faire pénitence de ses errements, acte qui symbolise la conversion de l'infidèle Maison d'Israël.

A partir du moment de la conversion de l'élément infidèle d'Israël, Job personnifie Israël redevenu en masse le fidèle serviteur de Yahweh et incorporé comme tel à l'Église de l'Homme-Dieu, où lui échoit dès ce moment le premier rang parmi toutes les Chrétientés qui la constituent. Cela résulte du fait que Yahweh, le divin Crucifié, envoie vers Job les trois amis de Job, les représentants de quelques Chrétientés, pour qu'il

intercède en leur faveur pendant l'oblation du sacrifice expiatoire qui leur est imposé par l'Homme Dieu, qui leur promet de les épargner par égard à l'intercession de Job en leur faveur.

Après la levée du rideau commence la 3^e Scène, XLII, 9-17. A l'ouverture de cette scène il s'offre au public un spectacle tout différent de celui de la précédente scène. Il a devant les yeux un vaste paysage analogue à celui qu'il contempla au début du Prologue, mais plus splendide encore que celui là. Le nombre des animaux, composant les troupeaux qui paissent, est doublé ; l'habitation de Job est plus magnifique que sa précédente demeure. On y voit Job, rayonnant de santé, royalement vêtu, assis à une table de festin abondamment garnie de mets succulents en compagnie de ses sept fils et de ses trois filles qui lui sont nés depuis la cessation de ses infortunes, de ses frères, de ses sœurs, de ses trois amis Élip haz, Sophar et Baldad, d'autres amis encore et connaissances venus pour lui offrir leurs condoléances au sujet de ses antérieures infortunes et leurs présents en guise d'hommage.

Ainsi donc, Job, qui par un juste décret de Yahweh, fut tenu captif dans les maux endurés par lui pendant l'époque tout entière de la révolte du peuple d'Israël contre l'Homme-Dieu, son divin Messie, voit maintenant sa captivité changée par Yahweh, qui non seulement a mis un terme à ses maux, mais a, en outre, récompensé magnifiquement l'inébranlable fidélité de son serviteur, attestée par Yahweh lui-même aussi bien dans l'Épilogue que dans le Prologue du livre.

Nous verrons plus loin que Job, personnifiant maintenant le peuple d'Israël converti, apparaît manifestement, en vertu des données de la présente scène, qui représente l'Église de la fin des temps, comme investie de la prérogative de supériorité sur toutes les autres Chrétientés.

A la levée du rideau l'acteur-interprète, ayant devant lui le paysage et le personnel décrits plus haut, ouvre la 3^e Scène en s'adressant, ŷ. 9, au public à qui il désigne en même temps du geste les divers personnages dont il parle, en ces termes : *Élip haz de Théman, Baldad de Sna et Sophar de Maana, allèrent donc et firent selon l'ordre de Yahweh, et Yahweh exauça la prière de Job et le délivra de sa captivité pendant qu'il priait pour son ami, et il rendit à Job le double de tous ses biens, c'est-à-dire des biens possédés antérieurement par lui.*

Malgré que le fait n'est point mentionné expressément dans le texte sacré, il ne saurait point y avoir de doute que, en entendant les reproches de Yahweh à leur adresse, les trois amis de Job se seront humiliés devant lui, lui auront manifesté leurs sentiments de repentir et auront reçu de lui la rémission de leur péché, mais point en même temps la ré-

mission des châtimens encourus par leur péché. Pour échapper à ces châtimens il fallait qu'ils allassent d'abord offrir le sacrifice expiatoire imposé par Yahweh et solliciter de Job qu'il voulût intercéder en leur faveur auprès de Yahweh. C'est ce qu'ils firent.

Le sacrifice expiatoire imposé par Yahweh aux amis de Job est un sacrifice du genre des sacrifices offerts sous la Loi mosaïque. Ici ce sacrifice n'est conformément au caractère symbolico-allégorique du livre, qu'un symbole allégorique employé pour désigner le sacrifice de la Loi nouvelle dans lequel est immolé l'Agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde.

C'est que nous nous trouvons placés ici à la fin de l'époque messianique, époque pendant laquelle furent abrogés les multiples sacrifices de l'ancienne Loi et remplacés par le sacrifice unique de la Loi nouvelle. L'excellence du dernier sacrifice est symbolisée par le nombre prescrit des victimes à offrir, à savoir deux fois sept, symbole de la parfaite plénitude.

Du fait que Yahweh ordonne aux amis de Job d'aller offrir eux-mêmes le sacrifice prescrit, il résulte que ces personnages sont des personnages sacerdotaux, voire des personnifications, à l'instar des Anges des diverses Églises dans les Lettres apocalyptiques, des Églises ou des Chrétientés auxquelles ils sont censés préposés. Cependant, ils ne représentent point ni l'Église tout entière, ni même la partie la plus saine de l'Église de la fin des temps. Nous avons vu plus haut que la partie la plus saine de cette époque est représentée dans le drame par le personnel du personnage Élihou, personnel désigné pour ce motif sous le nom de « sage ».

Du fait que Yahweh requiert des amis de Job, outre le sacrifice à offrir par eux, l'intercession du dernier en leur faveur pour qu'ils puissent rester indemnes de châtimens, il résulte que, par décret divin, le peuple d'Israël redevenu fidèle, est placé, depuis le moment de sa conversion, dans la personne de Job qui le personnifie, au premier rang dans l'Église de la fin des temps.

Après avoir déclaré que Yahweh ou l'Homme-Dieu eut égard à l'intercession de Job en faveur de ses amis, l'hagiographe ajoute que, *pendant que Job priait pour eux, Yahweh le délivra de sa captivité*.

Nous avons déjà dit plus haut ce que nous entendons par la délivrance de Job de sa captivité. Suivant le texte sacré, cette délivrance eut lieu au moment même où Job priait pour son ami Éliphaz, sous lequel sont censés compris les deux autres. Alors que Job se trouvait pour ainsi dire écrasé sous le poids de ses infortunes, Éliphaz avait, lui le premier, traité Job plutôt en ennemi qu'en ami en soutenant dans ses discours, en

dépôt des protestations de Job en sens contraire, que ses infortunes étaient le châtement des crimes dont il s'était rendu coupable.

Incontestablement, le fait de l'intercession de Job auprès de Yahweh ou l'Homme Dieu en faveur d'un tel interlocuteur constituait de la part de Job un acte de charité éminente conforme au précepte du divin Maître: *Moi, je vous dis: Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, vainquant*, ainsi que l'exprime l'Apôtre, *le mal par le bien*. Par cet acte d'héroïque générosité chrétienne, Job-Israël attestait la parfaite sincérité de la pénitence qu'il était allé faire de ses antérieurs errements. Pour le divin Juge était donc venu le moment de réaliser à son égard sa divine promesse: *Pardonnez et il vous sera pardonné*. C'est ce qu'il fit en agréant la pénitence faite par Job Israël et en l'admettant dans le bercail de son Église. Dès ce moment avait pris fin pour Israël la longue captivité dans laquelle l'avait tenu Satan, et Israël se trouvait mis maintenant en possession de la liberté des enfants de Dieu. Dès ce moment cessait également pour Job son rôle de victime expiatoire pour Israël, celui-ci se trouvant reconcilié avec son divin Messie, et, partant, Job fut délivré, lui aussi par Yahweh de son ancienne captivité dans les maux endurés jusqu'ici par lui en vertu de son susdit rôle.

V

C'était maintenant le moment pour Yahweh de réaliser à l'égard de Job, demeuré, au milieu de toutes ses infortunes, son fidèle serviteur les belles promesses faites par Dieu en faveur de l'homme juste dans le Psaume I^{er} et dans notre livre même en son nom par Élihou, son organe, notamment dans les passages, xxxvi, 11, 15-16. Or, Job a certainement mérité d'être récompensé par Yahweh.

En effet, en dépit des atroces épreuves sous lesquelles, au dire de Satan dans le Prologue, Job aurait fini par succomber et par se révolter contre Yahweh, Job, en tant que personnage historique, et en tant qu'organe de l'élément fidèle d'Israël, est resté, au témoignage de Yahweh lui-même au début de l'Épilogue, son serviteur fidèle, de sorte que Satan a perdu la gageure engagée par lui avec Yahweh, et il ne saurait faire autre chose que s'avouer vaincu ainsi qu'il le fait en s'absentant de réapparaître en scène.

Aussi après que, grâce à l'intercession de Job, ses trois amis sont maintenant pleinement reconciliés avec Yahweh, celui-ci s'empresse-t-il de récompenser généreusement la fidélité de Job, son serviteur.

Voici en quels termes l'acteur-interprète commence §. 14 le récit de

cet événement. Après que Yahweh eut mis, déclare t-il, un terme aux infortunes de Job et lui eut rendu le double de tous les biens qu'il possédait antérieurement, *tous ses frères, ses sœurs et ses amis vinrent le visiter. Ils mangèrent à sa table, le plainquirent, le consolèrent de tous les maux dont l'avait frappé Yahweh. Chacun d'eux lui fit présent d'une pièce d'argent et d'un anneau d'or.*

La grande salle, où se trouve Job assis à une table de festin, à laquelle a mangé avec lui le nombreux personnel qui l'entoure, symbolise l'Eglise de la fin des temps, Proverbes, ix, 1-5, le festin, le divin festin eucharistique, et le personnel, qui y participe, désigné sous les dénominations de « frères et sœurs et amis » de Job, les diverses Chrétientés tant celles originaires d'Israël que celles originaires des peuples des nations, qui constituent avec Job, personnification de ces diverses Chrétientés, l'Eglise de la fin des temps. Quant au fait qu'à la table de Job ont mangé avec lui tous ceux qu'on y voit assis, ce fait signifie que tout le personnel de l'Eglise de la fin des temps, malgré la diversité de race de ses éléments constitutifs, vit en parfaite communion de sentiments.

En ce qui concerne le fait des présents apportés à Job par les représentants respectifs des diverses Chrétientés, il est signifié par là que ces Chrétientés reconnaissent de bonne grâce la faveur octroyée par l'Homme-Dieu dans la personne de Job à l'ancien élément fidèle d'Israël, d'occuper le premier rang dans l'Eglise de la fin des temps (1). Le double don en question consiste en une pièce d'argent et en un anneau d'or. Ces dons ont également une signification symbolique ; par la *qesitah* où la pièce d'argent est symbolisée la foi pure et solide conformément aux qualités de solidité et de pur éclat de l'argent, et par l'anneau d'or la charité ; la plus éminente des vertus chrétiennes comme l'or est le métal le plus distingué parmi les métaux. Il est donc signifié par l'offrande faite à Job Israël de ces deux dons par les représentants des diverses Chrétientés originaires, les unes d'Israël, les autres des peuples des nations, que celles-ci possèdent à présent les deux vertus les plus essentielles du Christianisme. L'état de défection d'un certain nombre parmi ces Chrétientés de l'époque de la fin des temps prédit par l'Homme-Dieu, Evangile saint Luc, xviii, 8, en ces termes : *Mais, quand le Fils de l'homme viendra, pensez vous qu'il trouve de la foi sur la terre ?* et dési-

(1) Dans le drame Job a constamment personnifié d'une manière spécifique l'élément resté fidèle d'Israël au cours des siècles. Ses frères et ses sœurs, venus le rejoindre, représentent, par conséquent, la masse des néo-convertis de la Maison d'Israël. Nous voyons donc réalisée ici la prédiction de Malachie concernant la réconciliation des pères avec les fils et des fils avec les pères.

gné par l'Apôtre dans sa deuxième Épître aux Thessaloniens, II, 3, sous le nom d'« apostasie », état, au sujet duquel le divin Maître s'exprime ultérieurement, Évangile saint Mathieu, XXIV, 12, en ces termes : *Et parce que l'iniquité aura abondé, la charité d'un grand nombre se refroidira*, a donc heureusement pris fin. A ce triste état de choses, a succédé maintenant, conformément à la prédiction de l'Apôtre dans le passage XI, 15, de son Épître aux Romains, une « résurrection » spirituelle au sein des Chrétientés défectionnaires originaires des peuples des nations après la conversion du peuple d'Israël et son entrée dans le bercail du Christ.

Après avoir expliqué aux spectateurs que c'est ce personnel qu'il voit assis à une table de festin avec Job, déjà relevé, selon le §. 10, de ses antérieures infortunes, l'acteur-interprète leur explique §§. 12-16, comment Job a été magnifiquement dédommagé des épreuves qu'il a eues à subir.

Indiquant du geste aux spectateurs un lointain paysage qu'ils ont sous les yeux, il leur montre réalisé, §. 12, ce qu'il leur annonçait §. 10b, à savoir que Yahweh avait doublé l'antérieur avoir de Job en fait de troupeaux, en s'exprimant en ces termes : *Et Yahweh bénit les derniers temps de Job plus que les premiers et il eut quatorze mille brebis, six mille chameaux, mille couples de bœufs et mille ânesses*.

Cette opulence matérielle, échue en partage au personnage historique Job, est, au point de vue du sens prophétique du livre, le symbole de l'opulence spirituelle qui écherra au peuple d'Israël après sa conversion à l'époque eschatologique. Depuis ce moment, Job Israël, réconcilié avec l'Homme-Dieu, son divin Messie, se verra comblé par lui de plus abondantes faveurs spirituelles qu'à n'importe quelle époque antérieure de son histoire, y compris l'époque où seul parmi toutes les nations de la terre, Dieu le reconnaissait pour son peuple.

Continuant à décrire la félicité échue en partage à Job après ses antérieures infortunes, l'acteur-interprète s'exprime, §§. 13-15, en ces termes : *Il eut sept fils et trois filles, il appela la première JEMIMAH (colombe), la deuxième QBTSIA (parfum), et la troisième QEREN HAPPOUCH (boîte d'antimoine). Et il ne se trouva point de femmes aussi belles que les filles de Job sur toute la terre, et leur père leur assigna des héritages parmi leurs frères...*

A l'époque de ses infortunes, Job, en tant que personnage historique, avait perdu, outre ses biens, aussi tous ses enfants, sept fils et trois filles.

Après la cessation de ses infortunes, il eut derechef sept fils et trois

filles, surpassant celles ci en beauté toutes les femmes de la terre, et Job leur attribua des héritages parmi leurs frères.

Outre leur sens historique et littéral, les susdits faits ont encore un sens allégorique et symbolique.

La reconstitution de la famille de Job dans son état antérieur en ce qui concerne le nombre de ses enfants, mais perfectionné sous le rapport de l'éminente beauté de ses filles, symbolise la reconstitution de l'Église de la fin des temps, dont l'éclat avait été terni par la défection de plusieurs Chrétientés originaires des peuples des nations, dans un état plus brillant qu'auparavant, immédiatement après l'entrée d'Israël dans le bercail du Christ.

Symbolisée par les trois filles de Job en tant que numériquement inférieure aux Chrétientés originaires des peuples des nations, représentées par les sept fils de Job, la Maison d'Israël est censée placée dans la personne de Job, sa personnification la plus haute, au premier rang dans l'Église de la fin des temps. Déjà y. 11, nous avons vu Job reconnu comme leur chef par les divers représentants des autres Chrétientés constituant avec Israël ladite Église. L'éloge fait ici de l'éminente beauté des trois filles de Job, personnifiant les Chrétientés originaires d'Israël, dites surpasser, sous ce rapport, toutes les femmes de la terre, qui symbolisent les autres Chrétientés répandues sur toute la terre, exprime la même idée, à savoir que la Maison d'Israël, après sa conversion, brillera bientôt d'un éclat incomparable de sainteté, surpassera ainsi en beauté spirituelle toutes les autres Chrétientés et méritera, comme telle, d'occuper le premier rang dans l'Église de la fin des temps (1).

Par une sorte de « proteron usteron », il est dit, à la fin du y. 15, des trois filles de Job qu'elles reçurent des héritages parmi leurs frères. Il est signifié par là que la Maison d'Israël, qu'elles personnifient, fut admise à participer au salut messianique, dont elle resta exclue jusqu'au moment de sa conversion ou de sa réconciliation avec son divin Messie. En ce qui concerne la question de savoir avec quelle femme Job, considéré comme personnage historique, procréa ses enfants, il ne saurait point y avoir de doute que ce fut avec la femme qui l'abandonna au moment où elle le vit en butte aux infortunes.

Celle-ci est censée être retournée auprès de son mari quand elle le vit

(1) Ce thème est développé au long dans le Cantique des Cantiques, drame prophétique eschatologique, dans lequel, de même que dans l'Ecclésiaste et dans l'Apocalypse, sont décrits les luttes et les triomphes de l'Église de la fin des temps, surtout depuis le moment de la conversion et de l'entrée de la Maison d'Israël dans le bercail du Christ.

délivré de ses maux et largement récompensé par Dieu de son inébranlable fidélité à sa personne, en sa qualité de personnification de l'élément fidèle d'Israël, pendant tout le temps que durèrent ses épreuves. Impressionnée par ce subit revirement de fortune en faveur de son mari, elle rentra en elle-même et elle s'empessa d'aller implorer de son mari le pardon de ses méfaits envers lui.

La femme de Job, nous l'avons vu plus haut, symbolisait à la fin du Prologue la Synagogue infidèle, reniant son divin Messie, en opposition à l'élément fidèle d'Israël, symbolisé par Job, élément qui constitua le premier noyau de l'Église du Nouveau Testament. Il suit de là que la conversion de la femme de Job est clairement insinuée dans le fait, signalé dans l'Épilogue, de la conversion de l'infidèle Maison d'Israël symbolisée par elle dans le Prologue.

Du moment que sa femme se montra repentante, elle ne saurait pas ne pas avoir été accueillie par Job qui pardonne leurs offenses à ses trois amis qui l'avaient gravement outragé, et qui en sus intercédâ en leur faveur auprès de Dieu pour détourner de leur tête les châtiments dont ils étaient menacés.

L'acteur-interprète continue à décrire, *vv.* 16 17 les ultérieures destinées de Job après son relèvement de ses infortunes, en ces termes : *Et Job vécut encore cent quarante ans, et il vit ses enfants et petits enfants jusqu'à la quatrième génération. Et Job mourut vieux et plein de jours.*

Au point de vue du sens historique du livre, ce récit importe que Job vécut encore cent quarante ans après son relèvement de ses infortunes. Or, eu égard à ce qui y est dit également, à savoir que Job vit « jusqu'à la quatrième génération » ses enfants et ses petits-enfants, nous pouvons inférer de là avec une certaine probabilité, que Job comptait *septante* ans d'âge quand lui survinrent ses infortunes, et que, en récompense de sa fidélité inébranlable pendant tout le temps qu'elles durèrent, Dieu lui accorda également le double de ses antérieures années de vie. Avec cette hypothèse concorde la qualification de « vieillards » sous laquelle Elihou désigne, xxxii, 7, 9, Job et ses trois amis.

Job serait donc mort âgé de 210 ans, âge surpassant de cinq ans l'âge atteint par Tharé, père d'Abraham, qui mourut âgé de 205 ans, et de trente cinq ans l'âge atteint par Abraham, qui mourut âgé de 175 ans. Considéré au point de vue du caractère symbolique et prophétique du livre, le susdit récit importe ce sens ci. Les quatre générations, qu'il est donné à Job de voir surgir, symbolisent la plénitude des accroissements successifs échus à l'Église de la fin des temps, personnifiée par Job, au cours de la dernière période de l'époque eschatologique. Ces accroisse-

ments lui viennent du côté des peuples des nations, séduits temporairement par l'antéchrist, mais venus à résipiscence.

Quant au fait de la mort de Job, ce fait symbolise la fin de l'existence en terre de l'Eglise de la fin des temps, événement amené par la catastrophe finale qui précédera immédiatement le second et glorieux avènement de l'Homme Dieu Jésus-Christ. Avec la mention de la mort de Job se termine le livre qui porte son nom.

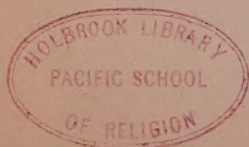
* * *

Entendu suivant son sens symbolique, le contenu du livre de Job nous met, nous l'avons montré dans le présent travail, en présence d'une longue série d'événements dans lesquels se déroulent, à travers les siècles, les destinées du peuple d'Israël, personnifié par Job, le héros du livre, depuis l'époque particulièrement glorieuse du règne de Salomon, roi d'Israël, jusqu'au moment de la consommation des siècles, moment où finissent les destinées de ce peuple en terre de même que les destinées de tous les autres peuples. Nous avons vu un peu plus haut comment se défilera à l'époque eschatologique, qui précédera immédiatement cet événement final, ce qui est dit dans l'Épilogue, §. 12, à savoir que *Yahweh bénit les derniers temps de Job plus que les premiers*. Cela, aura lieu à la susdite époque après que Job-Israël sera rentré par la voie de la pénitence dans le bercail de l'Homme-Dieu, son divin Messie, si longtemps renié par lui. Rentré en grâce, Job-Israël sera comblé par lui de faveurs spirituelles au moyen desquelles il atteindra bientôt un degré de sainteté si éminent qu'il méritera d'occuper le premier rang parmi toutes les autres Chrétientés dans l'Eglise de la fin des temps.

En présence de ce que nous croyons avoir établi dans le présent travail on cherchera vainement à dénicher dans le livre de Job ce qu'un récent Commentateur de ce livre a cru y découvrir (1), à savoir que ce livre est, ainsi qu'il l'appelle *das Hohelied des Pessimismus*, c'est-à-dire « le Chant par excellence du Pessimisme. » Comme épigraphe du livre conviendrait bien mieux cette sentence : *In Spe contra spem*, c'est-à-dire « Espérer toujours même contre tout espoir. » Que tel a été effectivement le véritable état d'âme du héros du livre, cela ressort en toute évidence du contenu tout entier du poème et notamment du passage, Job xix, 25-27.

(1) *Das Buch Hiob* von Friedrich, Delitzsch, Leipzig, Henrichs, 1902.

Arras. — Imprimerie SUEUR-CHARRUEY, rue des Balances, 10.



GTU Library
2400 Ridge Road
Berkeley, CA 94709
For renewals call (510) 649-2500
All items are subject to recall.